


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Bought from Halliday

P5-

LES

CATACOMBES

DE ROME,

ÉPISODE DE LA VIE D'UN PEINTRE FRANÇAIS.

PAR

PAUL L. JACOB,
BIBLIOPHILE.

TOME PREMIER.

Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1845

la vue, puisqu'elle dominait le magnifique panorama de Rome, se trouvait, à cette époque, dans la partie la plus déserte et la plus malsaine de cette ville. Le mont Pincio, qui fut autrefois couvert des jardins de Lucullus, de Salluste et de Domitien, n'offrait alors que des terrains en friche, des broussailles, des décombres et des masures habitées par de pauvres gens, au teint hâve et livide, consumés par la fièvre ou la *malaria,* mauvais air qui s'est emparé de certains quartiers de Rome; la place d'Espagne était tracée et nommée, mais non bâtie, et ce gigantesque escalier à double rampe et à balustres de marbre qui se déroule aux pieds du couvent de la Trinité et forme un merveilleux amphithéâtre, voyait à peine quelques moines, quelques pèlerins et quelques artistes monter ou descendre les cinq cents degrés qu'il faut franchir pour aller de la place au couvent. Cette place a pris un aspect riant et animé, depuis qu'elle est devenue le centre de la population d'étrangers qui afflue de tous les points de l'Europe et qui apporte à Rome le tribut de sa curiosité ignorante ou éclairée.

Mais Robert et son ami ne se plaignaient pas de la solitude de leur retraite consacrée aux arts : tous deux jeunes, forts et confiants, ils se croyaient à l'abri de l'influence de ce mauvais air qui rendait presque inhabitable la charmante villa Médicis, aux portes de laquelle ils avaient choisi leur demeure, sans se soucier de la fièvre, des voleurs et des minimes français, leurs voisins. Il leur suffisait d'avoir, pour ainsi dire, tout Rome sous leurs fenêtres et d'embrasser d'un coup d'œil les sept monts de la ville éternelle, qui semble se détacher à l'horizon sur un fond lumineux, tant l'atmosphère est pure et transparente, et qui se montre de loin immense et superbe, telle qu'aux beaux temps de l'antiquité, avec ses ruines, ses palais et ses églises, disposés comme par la main d'un peintre habile, qui en aurait calculé les effets et harmonié les couleurs. Ils comprenaient bien tout ce qu'il y a de grand, de solennel et de mélancolique dans le spectacle de cette capitale du monde ancien et moderne, aujourd'hui immobile, silencieuse, morte, et, suivant l'expression de l'orateur chrétien, ensevelie dans sa grandeur.

Hubert Robert n'avait pas plus de vingt-sept ans : fils de parents dévots qui le destinèrent de bonne heure à l'état ecclésiastique, il fut d'abord en butte à une contrainte sévère que sa vocation tenace finit par décourager ; on l'avait mis au séminaire où il ne faisait que dessiner, malgré les ordres rigoureux qui lui défendaient de se livrer à ce goût prononcé et dominant. Un de ses dessins tomba dans les mains de Michel-Ange Sloodtz, qui, étonné des dispositions précoces du jeune homme que l'instinct et la nature avaient fait artiste, lui donna des leçons et des conseils, lui prédit qu'il serait un peintre distingué, et obtint de sa famille qu'on ne contrarierait plus son avenir. Robert sortit du séminaire avec joie et partit pour l'Italie, ce vaste musée où sont entassés tant de chefs-d'œuvre de l'art, cette terre classique des peintres et des poëtes, cet éclatant foyer des inspirations du génie.

Ce fut à Rome qu'il se fixa, et durant plusieurs années il n'eut pas d'autre maître que l'étude des monuments, des sites et des perspectives qui parlent à l'âme autant qu'aux yeux dans cette ville et ses environs. Il avait

une ardeur infatigable pour le travail, et les journées ne lui semblant point assez longues, il prenait sur ses nuits et peignait à la lumière, après avoir peint sans interruption tant que le soleil était à l'horizon. Il acheva ainsi une multitude de paysages, avant qu'un de ces tableaux, envoyé en France à ses parents, arrivât par hasard sous les yeux de M. de Marigny, directeur général des bâtiments du roi. M. de Marigny fut tellement frappé du talent réel de ce jeune artiste, qu'il s'en déclara dès lors le protecteur, et qu'il le fit comprendre au nombre des élèves de Rome, quoique Robert n'eût jamais concouru pour le grand prix de peinture. Aussi, Robert ne fut-il que pensionnaire libre, c'est-à-dire touchant la pension d'élève, et non incorporé parmi les pensionnaires de l'Académie de France, dirigée à cette époque par Natoire, plus connu par son caractère despotique et absolu que par son mérite personnel et ses ouvrages.

Robert ne logeait donc pas à l'Académie, mais il était en commerce journalier d'intimité et d'études avec les élèves qui appréciaient en lui ses qualités de cœur, si nobles,

si douces, si simples et si vraies. Entre tous, il avait distingué Nicolas Fragonard, qui ne lui ressemblait sous aucun rapport et qui pourtant lui inspira tout d'abord une vive et profonde sympathie.

Fragonard, élève de François Boucher, avait remporté le grand prix de peinture, mais le voyage de Rome ne devait produire aucune espèce d'influence sur le genre de son talent. Il était toujours de l'école de Boucher, en présence des *Stanze* de Raphaël et du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Gaï, léger, capricieux, il ne prenait ses pinceaux que par boutade, et après s'en être servi presque nuit et jour avec une fougue et une activité extraordinaires, il les jetait là et les oubliait des semaines entières, jusqu'à ce que la fantaisie le ramenât devant son chevalet. Il est vrai que, grâce à ce qu'il nommait ses *coups de feu*, il faisait en quelques heures autant de besogne que d'autres en un mois, et il se vantait de pouvoir couvrir une toile, avant que le plus habile de ses camarades eût préparé sa palette. Il employait son temps en ami du plaisir plutôt qu'en amateur de son art; il voyageait sans cesse hors de Rome, montait

à cheval, allait à la chasse et à la pêche, était de tous les écots, buvait de l'*orvieto* en chantant et en jouant de la guitare, dansait, riait, faisait l'amour et vivait le plus joyeusement possible, sous la tutelle de l'Académie de France où le rigide Natoire n'osait guère le tyranniser, dans la crainte de s'exposer à une de ces terribles caricatures que Fragonard avait toujours au bout de son crayon.

Robert, au contraire, quoique plus impatient de liberté que Fragonard lui-même, n'abusait pas de celle que lui laissait son titre de pensionnaire libre : il paraissait indifférent à toutes ces distractions que les jeunes gens recherchent d'ordinaire : les festins, les danses, les exercices du corps, le jeu, l'amour n'avaient pas le pouvoir de l'arracher à ses travaux sédentaires, et le seul délassement qu'il se permît était encore de l'art : il gravait à l'eau-forte et au burin; il tirait en soufre et en plomb des empreintes de médailles et il formait des collections d'estampes anciennes. Son atelier devait être souvent transporté en plein air, à cause de la nature même de ses compositions, et il n'était jamais arrêté, dans ses expéditions les plus aventureuses, par la

peur ni par la prudence : il avait, un jour, escaladé les murs chancelants du Colisée pour peindre une vue générale des ruines qui environnent ce gigantesque édifice; une autre fois, il avait dessiné l'aspect de Rome, du haut de la coupole de Saint-Pierre, assis sur une corniche extérieure, à quatre cents pieds du sol; vingt fois, il était allé peindre dans la campagne de Rome, en des lieux déserts fréquentés seulement par les loups et par les voleurs qui s'approchaient de lui sans qu'il tournât la tête. Robert ne cessait pas un moment d'être peintre et artiste. On ne l'avait point encore vu amoureux, si ce n'est de son art et de la nature qu'il s'efforçait d'imiter en y découvrant sans cesse des beautés nouvelles.

Il s'était lié, de cette amitié d'artiste qui arrive au cœur par l'esprit, et qui s'entretient par une perpétuelle émulation, avec un de ses compatriotes que la passion des beaux-arts avait amené comme lui en Italie. Cet ami était Jean-Claude-Richard, abbé de Saint-Non, que sa naissance et sa fortune appelaient à des fonctions éminentes dans l'Église et dans la magistrature, et qui préféra se consacrer ex-

clusivement aux arts, en donnant sa démission de conseiller-clerc au parlement de Paris. Il avait quitté la France depuis un an à peine, et il s'était épris d'une sorte de fanatisme pour l'Italie qu'il voulait décrire, la plume et le crayon à la main. Dès son arrivée à Rome, il avait rencontré Robert, et leurs goûts. leurs caractères, leurs idées s'étaient trouvés tout d'abord en telle harmonie, qu'ils s'entendirent aussitôt pour ne plus se séparer : ils vinrent habiter ensemble et ils s'excitèrent mutuellement à poursuivre la tâche qu'ils avaient entreprise. L'abbé de Saint-Non, dont la douceur, la simplicité et la bonhomie candide étaient bien faites pour lui gagner des amis, prit aussi sa part de l'affection que Robert portait à Fragonard, et ces trois jeunes artistes s'unirent dans une touchante fraternité dont l'amour des arts avait été le principe et qui cependant ne fut ni troublée, ni altérée, ni rompue par l'envie si prompte à naître et à se développer chez les artistes.

L'abbé de Saint-Non peignait, ainsi que Fragonard et Robert; mais, comme il s'essayait dans tous les genres, il ne s'élevait dans aucun au-dessus du médiocre; aussi aimait-il

mieux dessiner, ce qu'il faisait avec une surprenante rapidité; il reproduisait exactement, avec quelques traits de crayon, les paysages, les édifices, les costumes, les scènes qui frappaient ses regards, et l'on eût dit qu'il avait fait vœu de recueillir dans son portefeuille l'Italie tout entière. Il joignait des descriptions écrites à celles qu'il avait crayonnées, et il mêlait volontiers des vers à la prose. Il gravait avec beaucoup de délicatesse : il avait même inventé et perfectionné un procédé plus prompt que celui de l'eau-forte ; il s'occupait, en même temps, de numismatique, d'archéologie et d'histoire naturelle. Ce n'était pas là le type des abbés de cour sous le règne de Louis XV et de Mme de Pompadour.

Le jeudi saint de l'année 1760, Robert était enfermé dans son atelier avec une jeune fille qui lui avait servi de modèle pour la figure de Suzanne, dans un paysage biblique où cette vertueuse juive était représentée au bain entre les deux vieillards. Cette jeune fille, dont l'habillement décent et modeste n'annonçait pas qu'elle eût posé dans le costume du sujet, pleurait, appuyée sur l'épaule du

peintre, qui lui pressait et baisait les mains sans réussir à la consoler.

On voyait qu'il n'avait pas touché à ses pinceaux ce jour-là : sa palette, chargée de couleurs à demi durcies, était tombée à terre; son tableau, dont le fond entièrement achevé offrait une imposante architecture de style oriental, accompagnée d'arbres et de fontaines, semblait avoir été abandonné depuis plusieurs jours; car la toile était sèche, et l'on avait effacé en partie, sous une couche de noir, le groupe de Suzanne et des vieillards, hormis les têtes, dont l'expression vraiment remarquable avait sans doute trouvé grâce devant un arrêt injuste et barbare : la tête de Suzanne ressemblait admirablement au modèle, que l'artiste avait craint de faire rougir en lui conservant dans le tableau une nudité que cette jeune fille n'eût jamais consenti à inspirer, pour ainsi dire, et qu'elle pouvait bien ne pas soupçonner; car il fallait quelque habitude de la peinture pour comprendre et deviner le sujet, à voir ces têtes sans corps s'élever au-dessus d'un barbouillage informe, au milieu d'un paysage majestueux. Les têtes des vieillards étaient certai-

nement faites aussi d'après nature, comme on en pouvait juger, même en l'absence des originaux, car elles s'éloignaient de ces types vagues et communs que l'imagination compose d'un assemblage capricieux de traits différents et souvent inconciliables. L'un de ces vieillards avait une bonne physionomie sensuelle, joyeuse et riante, sans hypocrisie et sans malignité; il ne faisait là qu'un acte un peu égrillard, et l'on comprenait presque, à son air honnête, qu'il était incapable de faire tort à la vertu de Suzanne. Quant à l'autre vieillard, il portait sur ses traits l'empreinte des sentiments les plus bas et les plus honteux : c'était un scélérat sournois, dont la grimace lubrique n'annonçait rien de bon à la pauvre baigneuse, qui, rouge et confuse, baissait les yeux et ne se défendait encore qu'avec des prières.

— Chère Seïla ! dit Robert à la jeune fille dont les pleurs silencieux prenaient leur source dans une pensée triste plutôt que dans une douleur véritable, je vous conjure de ne plus verser de larmes.

— Ces larmes me soulagent, reprit-elle en relevant ses grands yeux noirs vers le

peintre qui la regardait avec une tendre admiration, je ne sais quel pressentiment sinistre m'oppresse aujourd'hui.

— C'est le vent de sirocco qui souffle, et sa maudite influence vous cause cette tristesse indéfinissable.

— Indéfinissable, vous l'avez dit, car je n'ai jamais été plus heureuse, oh ! jamais !

— Et moi ! s'écria l'artiste qui l'attirait doucement si près de lui, que leurs cheveux se touchaient et que leurs haleines se mêlaient, sans que leurs bouches se fussent encore rapprochées... vous m'aimez !

— Il faut bien que je vous aime, puisque vous me montrez tant d'amour ! Oui, vous serez mon frère !...

— Votre frère ! je veux être davantage; je ne crains pas de le répéter, je veux être votre mari.

— Mon mari ! murmura-t-elle mélancoliquement, en secouant la tête d'un air de doute et de regret.

— Sans doute, ma Seïla, je vous épouserai bientôt, n'est-ce pas ? Dussé-je vous enlever !

— Vous ne m'enlèverez pas, mon ami ; je ne vous épouserai pas... mais aussi, je vous

le jure, je ne serai point la femme d'un autre, je mourrais plutôt !

— Écoutez mon projet : vous voyez ce tableau ; il n'est pas encore ce qu'il doit être, mais je sais, je vois ce qu'il sera, et je vous réponds d'en faire un chef-d'œuvre, puisque j'y ai mis votre portrait...

— Eh bien ! quel rapport ce tableau a-t-il avec notre mariage?

— Je l'achève, et je l'offre en présent à l'ambassadeur de France, M. de Noriac, qui ne pourra faire autrement que de nous accorder sa protection et de s'intéresser à mon bonheur. Alors je me jette à ses pieds, je lui confie notre sort et je le prie d'intervenir en notre faveur auprès de votre père.

—Vous ne connaissez pas mon père : l'ambassadeur n'aurait pas plus de crédit que le pape en pareille affaire... Tenez, croyez-moi, ajouta-t-elle avec un long soupir, ne pensons plus à cette union impossible...

— Au contraire, pensons-y, jusqu'à ce que nous ayons trouvé moyen de réussir.

— Je n'espère rien, et pourtant j'approuverai tout ce que vous tenterez dans ce but... Mais, ce me semble, dit-elle avec un retour

de gaieté qui sécha ses yeux humides, pour finir ce beau tableau qui fera, dites-vous, des merveilles, il faudrait y travailler un peu, et vous n'avez pas donné un coup de pinceau hier ni aujourd'hui, paresseux !

— Tant que j'avais à vous peindre, belle Seïla, je sentais une ardeur, une verve, un amour de mon art...

— On dirait que la peinture ne vous convient qu'en plein air; vous avez bien vite couvert une toile, quand il s'agit d'y représenter un paysage, et ce matin vous étiez en veine de peindre, à Ponte-Molle, où je suis allée vous rejoindre avant de me rendre chez les joailliers de la rue Ripetta.

— Vous n'étiez pas là et je songeais à vous, en prenant une vue à l'endroit même de notre premier rendez-vous.

— Quoi! vous ne l'aviez pas oublié? s'écria-t-elle avec une joie d'enfant.

— Est-ce que je puis oublier les lieux qui me parlent de vous? reprit Hubert Robert, qui se leva pour apporter à Seïla un de ces vigoureux croquis qu'il savait faire d'après nature en quelques instants. Ce n'est qu'une esquisse, mais vous pouvez reconnaître l'endroit, l'ho-

rizon que nous avions sous les yeux, le ciel, les terrains, le Tibre, même ce débris de mur antique où nous étions assis l'un près de l'autre...

— Comme ce matin ! Mais la première fois, nous nous regardions beaucoup en nous tenant la main sans parler.

— Ce matin, nous nous parlions beaucoup en ne nous regardant pas moins. Quel paysage solennel !

— Je n'ai point osé le contempler à mon aise, dans la crainte d'être aperçue avec vous.

— Vous n'êtes restée avec moi qu'une minute, méchante...

— Oui, au bord du Tibre; mais ici, voilà bien longtemps ! dit-elle en se disposant à partir.

— Quoi ! vous me quittez ! Déjà ! Il n'y a qu'un moment que nous sommes ensemble.

— Ce moment-là, Robert, a duré plus de trois heures. Comme le soleil est bas ! ajouta-t-elle avec émotion, après s'être approchée de la fenêtre. Oh ! mon Dieu, je reviendrai bien tard chez mon père ?

— Que cherchez-vous donc ?

— La boîte que j'ai à remettre chez Rocconi, qui était absent ce matin...

— Cette boîte que vous m'avez montrée? cette parure en malachites, dont j'ai admiré le travail !...

— Lorsque nous étions assis au bord du Tibre, reprit-elle tout émue. C'est là que je l'aurai laissée.

— Êtes-vous sûre? Cherchons encore. Rappelez-vous le chemin que vous avez suivi; les boutiques de joailliers où vous êtes allée avant de venir ici... Cette parure, combien vaut-elle?

— Deux cents piastres, répondit Seïla dans le plus grand trouble. Je me souviens d'avoir posé la boîte qui la renfermait sur cet amas de briques où étaient vos crayons... C'en est fait, elle est perdue, le premier passant l'aura prise et je ne la reverrai plus... Quel malheur! Je tremble à l'idée de rentrer chez mon père.

— Je n'ai pas deux cents piastres !... dit vivement Robert, qui comprenait les graves conséquences de cet accident et qui était pénétré de la consternation peinte sur les traits de la jeune fille.

— Eh! quand nous les aurions! répliqua

Seïla qui ne voyait aucun remède à la perte de ces bijoux.

— Je les aurai ! s'écria le peintre en s'élançant vers son chevalet; ce tableau... Mais je ne puis le vendre en cet état... J'ai encore un espoir... la boîte se retrouvera peut-être...

— Il faudrait donc que personne n'eût passé par là depuis ce matin?

— Ce n'est pas une route fréquentée... Et puis, cette boîte est si petite... J'y cours et je reviens...

— C'est inutile : d'ailleurs il y a trop loin, et comme il se fait tard...

— Attendez-moi, chère Seïla, tranquillisez-vous; je ne fais qu'un bond jusque-là et je vous rapporte tout à l'heure vos malachites ou les deux cents piastres !

— Non, mon ami, n'y allez pas ! je ne puis attendre ! Je vais toujours retourner à la maison, et...

— Je ne me pardonnerais jamais si vous aviez à souffrir un mauvais traitement à cause de moi !

— Dépêchez-vous alors... Sur les briques, à droite, une boîte de carton bleu... Ne cherchez point autre part : si vous ne la voyez

pas, c'est qu'on l'aura emportée... Mon Dieu ! si on ne la trouvait plus!

— Et Richard qui est absent!... A qui emprunter deux cents piastres?... Fragonard n'est pas même là pour me donner un avis !... Seïla, ne vous tourmentez pas surtout, et fiez-vous à moi !

La jeune fille, à qui ces paroles consolantes et amicales ne rendaient ni l'espoir ni la confiance, était trop troublée pour réfléchir à la longueur du chemin que le peintre entreprenait de faire, et pour calculer le temps qui s'écoulerait avant qu'il fût de retour. Elle y songea seulement, lorsqu'il l'eût quittée, et qu'elle se vit seule et prisonnière. Le fracas de la porte que Robert avait fermée en dehors retentit comme une plainte dans l'âme de Seïla, et y imprima une sorte de terreur. Elle attendit un quart d'heure à la même place, sans faire un mouvement, écoutant les rumeurs lointaines de la ville, et interrogeant avec anxiété le moindre bruit qui semblait se rapprocher. Son impatience l'empêchait d'apprécier le temps et la distance : à chaque minute elle croyait que la porte allait s'ouvrir et que Robert lui rapportait en

triomphe la boîte qu'elle avait si malheureusement perdue. Une heure, une heure éternelle se passa ainsi dans ces angoisses redoublées, et quand elle s'avança machinalement à petits pas, vers une croisée qui avait vue sur l'immense panorama de Rome, elle remarqua que le soleil descendait derrière le dôme de Saint-Pierre, et elle entendit sonner vêpres aux trois cents églises de la ville pontificale.

— Je devrais être rentrée depuis plusieurs heures, se dit-elle avec un profond découragement, en se laissant tomber sur un siége vis-à-vis du paysage représentant le Tibre aux environs de Ponte-Molle, largement esquissé et chaudement coloré le matin même sous ses yeux. Comme je payerai cher ces trop courts instants de bonheur! Mon père! oserai-je reparaître devant lui?... Ah! si Hubert pouvait retrouver ces fatales malachites! s'il revenait du moins me délivrer!... J'entends... C'est lui!...

Mais le bruit qu'elle entendait ne se faisait pas du côté de la rue : il arrivait à elle du fond du jardin : c'étaient des feuilles qu'on remuait, des branches d'arbre qu'on brisait;

puis, la chute d'un corps pesant qui ébranla le sol en tombant, puis un éclat de rire. Seïla, effrayée, se leva pour s'enfuir. Des pas hâtés se dirigeaient vers la maison : elle entrevit un homme à travers le feuillage d'une treille, un homme qui accourait, qui paraissait venir à elle. Ce n'était pas Hubert Robert! Elle passa rapidement dans une chambre voisine et se blottit toute tremblante dans l'angle le plus obscur d'un arrière-cabinet.

II

Le Père Alexandre.

— Robert ! Robert ! criait l'homme qui s'était élancé d'un bond au milieu de l'atelier. O la bonne histoire !... Où es-tu donc, Robert ?... Diable ! qui est-ce qui a peint cela?... Parfait ! excellent ! admirable ! Ce coquin de Robert a plus de talent que nous tous : c'est un peintre, un grand peintre !

Le personnage, qui, par son arrivée imprévue et bruyante, venait de causer tant d'effroi à Seïla, n'avait pourtant rien d'effrayant ni

d'équivoque dans son extérieur. C'était un jeune homme débonnaire, de noble figure et de grande taille : de beaux cheveux châtains, flottant en boucles naturelles, couronnaient comme d'une auréole son front large et élevé; ses yeux bleus, où se reflétait une gaieté malicieuse et ironique, prenaient parfois une charmante expression de douceur, de caresse et de volupté; son sourire participait du caractère spirituel et sentimental de son regard. Ce charme, cette séduction de sa physionomie avait un puissant auxiliaire dans sa voix sonore et harmonieuse; il unissait d'ailleurs, à cette souplesse de corps et à cette beauté de formes qui sont l'apanage des Italiens, l'aisance de manières et la désinvolture élégante qui ont été de tous temps le privilége des Français. Mais son costume était peu d'accord avec la distinction de ses qualités physiques, et l'on aurait dit, au premier aspect, un grand seigneur déguisé en jardinier : à l'exception des manchettes et du jabot de dentelles, qui contrastaient avec la veste de nankin, tout était simple sinon trivial, désordonné sinon malpropre, dans son habillement; sa chaussure fine et bien prise, ses bas

bien tirés, témoignaient néanmoins de quelque recherche de coquetterie pour mettre en relief un joli pied et une belle jambe : la main effilée, délicate et blanche, se faisait aussi remarquer, et l'on jugeait, à la voir, qu'elle n'était pas faite pour des travaux rudes et grossiers.

Ce jeune homme restait en contemplation devant le tableau qui avait d'abord attiré son attention : il s'en approchait ou s'en reculait tour à tour enfin de mieux apprécier l'œuvre du peintre ; il continuait à exprimer son approbation par des gestes et par des éloges à haute voix, comme si Robert eût été là pour les entendre.

— La délicieuse Suzanne ! s'écriait-il avec enthousiasme. Quelle tête angélique ! où diantre Robert a-t-il trouvé cela ? dans son imagination, plutôt que dans ses souvenirs, innocent qu'il est. Mais non, cette figure-là est peinte d'après nature. Comment a-t-il su dénicher un si adorable modèle ? à Tivoli, à Frascati, à Albano ? Voilà des vieillards qui n'ont pas mauvais goût... Mais, Dieu me pardonne, cette divine créature n'a-t-elle que la tête ? Robert n'a pas même ébauché le corps,

ou bien il l'a couvert... oui, vraiment il a effacé ce qu'il avait fait. Était-il mécontent de son ouvrage? pourquoi ne l'a-t-il pas recommencé?... O le charmant modèle! Si je parviens à le rencontrer jamais, quelle pépinière de Vénus et de déesses! C'est un trésor pour un peintre qu'un pareil modèle, et je comprends qu'on fasse exprès le voyage de Rome pour le trouver... Plus je la regarde, cette déesse, plus je me sens affriandé, ravi, amoureux. Robert est assez égoïste pour me la cacher? Au fait, il aura raison, car je la lui enlèverais de gré ou de force... Quand on voit la tête. on devine le reste, et je gage que je n'oublierais rien de cette belle... Robert en sera quitte pour effacer de nouveau, et je n'aurai pas du moins l'ennui d'avoir sous mes yeux un barbouillage noir au lieu d'une femme nue...

En se parlant ainsi à lui-même, le jeune homme avait saisi la palette et les pinceaux : il se mit à peindre avec une étonnante rapidité, et les couleurs, qu'il appliquait d'une main légère et sûre, sans être guidé par les linéaments d'un dessin étudié, étaient combinées avec tant d'art, que l'ensemble de la

figure se trouva fait avant que le détail en fut ébauché. Cette peinture vive et capricieuse, dans laquelle l'artiste n'avait cherché que l'effet, représentait Suzanne dans un état complet de nudité, bien capable d'exalter l'incontinence des deux vieillards : la posture voluptueuse, qu'il avait attribuée à cette héroïne de la chasteté juive, ne convenait pas du tout à la touchante expression de pudeur et d'indignation que Robert avait mise sur le visage de sa baigneuse : Susanne alors paraissait fort insouciante de montrer tout ce qu'elle s'efforce de cacher dans la Bible, et ses deux mains, croisées sur sa poitrine, semblaient complices des coupables desseins des vieillards. Ceux-ci, ou plutôt leurs têtes privées de corps, n'avaient pas frappé l'attention du peintre, absorbée par cette œuvre qu'il parait de toutes les grâces libertines de la Vénus mythologique.

Seïla, immobile dans sa cachette, n'entendait plus de bruit ; car l'artiste travaillait en silence, sans bouger du siége où il s'était installé en face de Suzanne, qu'il regardait sans cesse au visage pour s'inspirer à lui prêter un corps digne d'elle. Seïla, espérant

que l'homme qu'elle avait entrevu et dont la voix l'avait glacée de terreur s'était retiré enfin, se hasarda lentement à sortir de sa retraite et s'avança sur la pointe du pied jusqu'à l'entrée de l'atelier où l'inconnu était occupé à peindre. Celui-ci se retourna brusquement et aperçut la jeune fille qui s'enfuyait. Il reconnut le modèle de la Susanne qu'il s'était permis d'achever, et, jetant palette et pinceaux, il courut à la poursuite de cette belle effrayée ; mais elle, malgré cette frayeur qui lui arracha un cri, avait eu la présence d'esprit de pousser derrière elle et de fermer au verrou la porte de la chambre. Le jeune homme fut donc arrêté par cette porte qu'il essaya inutilement d'ouvrir ou de rompre.

— Vous feriez mieux d'ouvrir de bonne volonté, disait-il en continuant à ébranler la porte qui ne cédait pas : il faut que je vous voie, que je vous admire, il faut que vous m'écoutiez !... Je vous répéterai que vous êtes la plus belle fille que j'ai vue de ma vie... Je vous aime déjà comme un fou !... De grâce, par charité, montrez-vous un peu ! je vous jure de ne faire que ce que vous vou-

drez, je vous obéirai, je vous servirai en esclave... Répondez-moi, du moins, que j'entende votre voix !... Prenez garde de me réduire au désespoir !... Hein ?... vous parlez? que m'ordonnez-vous?... Vous aurez beau faire, vous ne m'échapperez pas !... Maudite femme, va !

Ce monologue, pendant lequel le jeune artiste ne cessait de heurter à la porte, de la secouer et de la pousser en tous sens, fut interrompu par deux coups de sonnette à la porte de la maison. Seïla, que l'insistance de son persécuteur inconnu faisait trembler, et qui n'avait d'espoir que dans la solidité de la porte de son asile et dans le retour prochain de Robert, se crut sauvée et rendit grâce à la Providence. L'homme qu'elle redoutait répondit à la sonnette par des exclamations de colère, et fit mine d'abord de laisser dehors les gens qui sonnaient si mal à propos ; mais le carillon de la sonnette redoublait de telle sorte, qu'il se résigna tristement à y faire droit. Il alla donc ouvrir, et il introduisit un moine suivi d'un jeune homme qu'il reçut dans ses bras.

— Fragonard ! à Rome ! s'écriait avec sur-

prise le nouveau venu à demi étouffé dans les embrassements de son ami.

— Je suis arrivé cette nuit, mon cher Richard, reprit le peintre qui était redevenu serein et joyeux en revoyant son camarade d'atelier ; si j'en avais eu la liberté, je serais allé t'embrasser à la villa Adriana.

— Tu ne m'y aurais pas trouvé : depuis quatre jours je fais faire une fouille près de la porte San-Lorenzo.

— Une fouille ! Et tu as découvert ?

— Rien ; c'est-à-dire presque rien : les restes d'un colombaire avec quelques urnes remplies de cendres et de charbons, deux ou trois vases lacrymatoires et une inscription remarquable par des fautes d'orthographe...

— Et tu appelles cela rien ! Tu es bien difficile : chaque faute d'orthographe fera tressaillir d'envie tous les antiquaires.

— J'ai fait cesser les travaux, par prudence, quand je me suis assuré que nous touchions aux Catacombes.

— Respect aux Catacombes, mon cher; on a raison de n'y point aller, parce qu'on n'en reviendrait guère.

Le moine qui accompagnait Richard, abbé

de Saint-Non, s'était tenu à distance pour ne pas gêner les premiers épanchements de la rencontre des deux amis : il avait traversé l'atelier jusqu'au tableau qu'il examina en face, sans s'effaroucher du costume historique de Suzanne, parce qu'il ne l'avait certainement pas remarqué; mais quand, à force de regarder, il finit par soupçonner que c'était une femme nue qu'il voyait sur la toile, il baissa les yeux, fit un signe de croix, et se rapprocha, sans affectation, de l'abbé qui l'avait introduit.

Ce bon religieux ressemblait si complétement à l'un des vieillards du tableau, qu'on ne pouvait douter que le peintre l'eût fait servir de modèle à son insu, sinon de son consentement. Il avait, comme son portrait, un air de candeur et de naïveté joviale, une physionomie ouverte et probe, un sourire avenant et affable : c'était une excellente nature d'homme que la vie monastique n'avait pas atrophiée. Le P. Alexandre conservait, à travers les austérités et les épreuves du cloître, le caractère indulgent, doux, facile et honnête qu'il aurait eu dans le monde et qui l'eût fait aimer et estimer dans toute

autre condition que celle qu'il devait au hasard plutôt qu'à une véritable vocation. Il n'était pas né capucin, mais il l'était devenu, sans rien changer à sa belle âme, toujours possédée de l'amour du bien, toujours pleine de généreux sentiments et de nobles instincts, toujours pure et irréprochable. Il pouvait passer pour un philosophe chrétien, quoiqu'il ne sût pas même ce que c'était que la philosophie; car il avait autant d'ignorance qu'un vrai capucin est capable d'en avoir. Mais s'il n'était pas plus lettré qu'il ne fallait pour lire son bréviaire et quelques ouvrages de piété, il connaissait le cœur humain, il aimait ses semblables, il se consacrait avec une complète abnégation à les servir, à les aider, à les soulager, à les rendre meilleurs et plus heureux.

Cette charité inépuisable et infatigable avait fait de lui un saint, aux yeux du peuple qui le voyait sans cesse distribuer des aumônes, consoler les affligés, soigner les malades et visiter les pauvres. Quand il passait dans la rue, on s'inclinait avec respect, on prononçait son nom avec reconnaissance, on s'approchait pour toucher sa robe de bure et

pour recevoir sa bénédiction. Il était gardien du couvent des capucins de Tivoli ; mais on ne le trouvait presque jamais dans son couvent, qui prospérait et s'enrichissait pourtant à cause de lui : le nom du *padre* ou père Alexandre attirait sans cesse des dons et des legs sur la communauté qu'il gouvernait patriarcalement, sans vivre au milieu d'elle. Il habitait d'ordinaire Rome, pour être au centre de ses bonnes œuvres et pour travailler plus activement à ce qu'il nommait la « vigne du prochain : » il logeait au couvent de la Conception, situé à l'extrémité de la place Barberini, et il n'y passait guère que la nuit, ses journées entières étant absorbées par des courses pieuses dans la ville et par des occupations multiples de charité. Il s'oubliait tellement lui-même, pour ne penser qu'aux autres : il s'était fait tant de devoirs édifiants à remplir, qu'il jeûnait quelquefois jusqu'au soir, et qu'il remettait même au lendemain le frugal repas dont son corps exténué avait besoin.

Il ne tirait aucune vanité de ces privations qu'il ne s'imposait pas comme des pénitences; il ne se piquait pas d'être plus rigide obser-

vateur de jeûnes que ses confrères, et si cette existence pénible et laborieuse lui eût laissé quelque loisir, il n'aurait pas cru pécher en se montrant moins rigoureux à l'égard de son estomac. Il avait vingt fois par jour occasion de s'asseoir à la table des pauvres gens qu'il venait assister, et il n'acceptait que rarement l'hospitalité qu'on lui offrait de grand cœur. Sa figure épanouie, son teint coloré et son embonpoint raisonnable, n'annonçaient pas d'ailleurs qu'il souffrit de ces abstinences journalières, et quand il se permettait de boire un verre de vin qu'on le forçait de prendre, il ne rougissait pas comme s'il eût eu à se reprocher de faire acte de sensualité : sa conscience était toujours tranquille, sans remords du passé et sans crainte de l'avenir : cette mansuétude d'esprit, que des soucis personnels n'altéraient pas, s'alliait à une sorte de gaieté égale, tempérée et communicative.

Claude Richard, abbé de Saint-Non, qui se trouvait par hasard marchant de compagnie avec le P. Alexandre, n'avait avec celui-ci aucune analogie d'habitudes, d'idées ni de caractère : il portait cependant le petit collet,

avec la qualité d'abbé, et c'était seulement à ces deux titres qu'il appartenait à la profession ecclésiastique. Son insouciance absolue pour tout ce qui ne tenait pas aux arts et surtout aux antiquités, contrastait avec son ardeur passionnée pour tout ce qui s'y rattachait de près ou de loin. Il n'avait pas d'autre préoccupation au monde : patrie, parents, fortune, il eût tout sacrifié à ses goûts exclusifs d'artiste et d'antiquaire ; ses amis Robert et Fragonard étaient les seuls êtres vivants qui balançassent dans son cœur les monuments inanimés des anciens, et encore ce qu'il aimait en eux, c'était surtout leur art. Cette monomanie, que le séjour de Rome avait développée au plus haut degré, rendait ce jeune homme égoïste, sauvage, distrait et ridicule, en comprimant ses facultés, en étouffant ses sentiments. Il ne se plaisait qu'avec des tableaux, des statues, des médailles, des ruines et des livres : il observait et il étudiait continuellement, mais il ne pensait presque jamais ; il ne s'apercevait pas qu'il y eût des femmes sur la terre, et il n'imaginait point de plus vif bonheur que de faire une belle fouille.

Les tendances de son esprit curieux, matériel et positif, se révélaient à chaque mouvement, à chaque parole : il ne savait pas rester en place, causant de choses diverses, laissant reposer ses yeux et ses mains : il s'agitait, il touchait à tout ce qui se présentait à sa portée; il sortait de sa poche des pierres gravées, des monnaies romaines, des fragments de marbre ; il écrivait sur son genou une note archéologique, il dessinait de souvenir un monument. Quant à sa conversation, elle n'abordait pas d'autre sujet que l'art chez les anciens et les modernes ; aussi, était-elle fatigante pour la plupart des auditeurs, quoique savante et remplie de faits intéressants. L'abbé de Saint-Non avait bien l'air et la tournure d'un archéologue : de petite taille, maigre et chétif en apparence, il était d'une vivacité et d'une pétulance extraordinaires : sa tête exiguë, au front fuyant et déprimé, se penchait toujours en avant comme pour se rapprocher de l'objet que ses yeux perçants découvraient et analysaient du fond de leurs orbites caves ; son nez proéminent semblait participer à cet instinct de furet qui brillait dans ses regards et qui don-

nait à sa bouche entr'ouverte une expression d'anxiété ou d'espoir.

— Et Robert, où est-il donc? demanda l'abbé de Saint-Non à Fragonard qui venait de le quitter pour aller au P. Alexandre.

— Robert! ne sais-tu pas où il est, l'abbé? reprit le peintre qui embrassa cordialement le capucin en échangeant avec lui un bonjour amical. Il s'est repenti d'avoir commencé un admirable tableau, et il est allé à l'Académie de France faire amende honorable auprès de ce terrible M. Natoire.

— Voilà une étrange fantaisie! dit l'antiquaire qui courut au tableau et en fit l'examen minutieux sans ouvrir la bouche, pendant que Fragonard et le P. Alexandre se témoignaient l'un à l'autre le plaisir de se revoir.

— Il y a plus d'un mois que vous êtes absent de Rome? lui disait le capucin avec un visage affectueux.

— Oui, *padre*, et je ne suis revenu à Rome que malgré moi, entre deux carabiniers du pape qui me servaient d'escorte, comme si j'eusse été un cardinal ou un monsignore.

— Deux carabiniers! repartit gaiement le

moine. Vous aviez peur des voleurs : c'est bon signe pour votre bourse.

— Ma bourse! depuis longtemps elle était aussi plate que possible, et je n'y songeais pas en faisant l'amour.

— Vous ne changerez donc jamais, mauvais sujet que vous êtes! Quand imiterez-vous la sagesse de Robert?

— Tu étais là dans l'ancienne Étrurie ! dit l'abbé de Saint-Non qui s'était mis à dessiner une lampe antique; me rapportes-tu des médailles, des bronzes, des poteries?

— C'est à grand'peine que j'ai rapporté mon simple individu. Voici en deux mots l'aventure. J'avais établi mon quartier général de peinture à Ferentino et à Frosinone, deux charmantes villes qui sont plus inconnues que l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, deux nids de belles Romaines qui surpassent tout ce qu'on admire à Gensano, à Tivoli, à Frascati, des déesses de marbre, moins froides pourtant...

— En effet, les femmes de ces deux villes sont remarquables par leur beauté, dit le bon capucin.

— Ah! *mio padre,* vous avez prêché par

là! repartit malignement Fragonard; je vous en fais mon compliment. J'étais donc en plein paradis, et je faisais des études très-intéressantes au milieu de ces adorables modèles... A propos, mon père, que dites-vous de celui que Robert a choisi pour son tableau de Suzanne?

— Je crois que Suzanne est plus décemment vêtue dans la Bible, répondit naïvement le P. Alexandre.

— C'est à Frosinone que coucha Horace dans son voyage à Brindes, interrompit l'antiquaire sans penser à mal.

— Je suis de l'avis d'Horace, continua Fragonard; mais les habitants mâles de ces bienheureuses villes n'aiment pas les étrangers, surtout les peintres. Hier, pendant que je croquais d'après nature une des plus jolies nymphes de l'endroit, laquelle ne le trouvait pas mauvais, le père, le frère, le mari et les amis de cette fille voulurent me chercher noise; je me décidai à quitter mes pinceaux et à prendre des armes, pour imposer à ces furieux qui refusaient d'entendre raison. Il a bien fallu en venir aux coups, et...

— Vous avez tué un homme, mon frère ! s'écria le capucin en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

— Non, pas tout à fait, mais à peu près. J'en suis désolé, mais que faire contre dix ? Ces gaillards-là ne m'auraient pas ménagé malgré les cris de la fille qui les excitait davantage à ma perte, en essayant de me défendre. J'espère cependant que mon homme n'en mourra pas et qu'il en sera quitte pour quinze jours de chirurgien. Après ce malheureux coup, j'étais mort sans rémission, si les carabiniers pontificaux ne m'avaient délivré de mes agresseurs, auxquels ils promirent de me mener en prison à Rome.

— Aïe! cela s'appelle une méchante affaire ! objecta l'abbé ; aussi, pourquoi aller dans un pays perdu, quand on n'y va pas faire des fouilles et ramasser des antiquités ? Comme si l'on ne peignait pas à Rome mieux qu'ailleurs !

— Comme si c'était vivre que de peindre toujours !... On m'a donc conduit à Rome avec toutes sortes d'égards, et je n'ai eu qu'à me louer de la politesse de mon escorte ; en arrivant ici, je me fis réclamer par l'Académie

de France, et M. Natoire obtint que je garderais les arrêts au palais de l'Académie, jusqu'à ce que mon affaire fût éclaircie. Mais il refusa de me voir, et par une malice dont je lui saurai gré tôt ou tard, il m'enferma dans une chambre haute où j'avais un jour faux pour peindre, où je ne voyais en perspective que des toits couverts en tuiles, des terrasses et des cheminées.

— Une fois entré dans cette chambre, comment en es-tu sorti? demanda l'antiquaire dont le crayon s'arrêta un moment.

— Comment? par la fenêtre. Je me suis glissé le long des toits : on m'a pris pour un voleur, on a couru à ma poursuite; on m'aurait fait prisonnier, si je n'avais eu l'esprit de dire que j'étais un amant fugitif; on m'a ainsi laissé aller, et je me suis dirigé par les rues les plus désertes du côté de la Trinité-du-Mont. Il y avait devant la maison un groupe de gens qui semblaient en garder la porte; je ne jugeai pas prudent de me la faire ouvrir, et je me glissai le long des murs du jardin que j'ai escaladés très-lestement, sans être aperçu.

— Et tu n'as pas vu Robert? reprit Saint-

Non en s'approchant du tableau qu'il examina minutieusement.

— Non, il était absent ; mais, ajouta-t-il avec intention, les yeux tournés vers la porte qui s'était refermée sur Seïla, j'ai tout lieu de croire qu'il ne tardera pas à revenir, et je l'attendrai.

A ces mots, un léger bruit, comme celui du frôlement d'une robe de laine, se fit entendre dans la pièce voisine, et fut suivi du léger craquement d'une chaussure qui annonçait un pas timide et lent.

III

Le modèle.

— Robert est là? dit l'abbé de Saint-Non. qui fit un pas vers la chambre d'où était parti le bruit.

— Ce n'est pas lui, répliqua Fragonard qui s'empressa de devancer son ami et qui se repentit de ce mouvement.

— Eh! qui donc est-ce, si ce n'est pas Robert?

— Je ne sais, et si je le savais... Au fait, ce n'est personne, à moins que ce ne soient des gens qui me cherchent...

— Rassure-toi, j'ai découvert la cause de ce bruit : c'est la robe du P. Alexandre, c'est ce grand sac de cuir qu'il a posé devant lui de peur que nous n'y mettions la main pour voir s'il ne contient pas des médailles...

— Quelques-unes, des pauls et des écus romains avec une belle collection de baiocchi, dit le capucin avec un sourire aimable : c'est une journée de quête pour mon pauvre couvent de Tivoli.

— *Ahi, povero!* s'écria Fragonard en prenant un air de commisération comique.

— Nous ne nous plaignons pas, dit le moine avec franchise : la charité ne nous fait jamais faute, et nous sommes assez riches pour acheter des tableaux d'église, outre ceux que l'on nous donne.

— Celui-ci, par exemple, révérend père? répliqua Fragonard en désignant la figure nue qu'il avait ébauchée. C'est vous que Robert a représenté dans cet honnête vieillard qui rougit, qui baisse les yeux et qui cache ses mains.

— J'ai posé pour la tête, répondit le religieux rougissant plus encore que le personnage du tableau.

— Avez-vous vu poser cette belle personne, pour la tête également? reprit Fragonard qui jouissait de l'embarras qu'il causait au capucin par ces questions délicates.

— Je crois l'avoir entrevue... je ne la connais pas... Robert la dit très-estimable, et cependant elle fait un métier bien dangereux pour sa vertu, belle comme elle est. Tous les peintres n'ont pas la retenue de Robert.

— Dieu merci!... Mais enfin, père Alexandre, auriez-vous la cruauté de prétendre nous enlever nos modèles?

— Oh! non pas, puisque l'on prétend que la peinture ne peut s'en passer; mais je voudrais certaines précautions...

— Bon! lesquelles? dit plaisamment Fragonard avec un triomphant éclat de rire.

— Je voudrais que ces femmes fussent toujours surveillées ou gardées par quelqu'un dans les ateliers.

— Ce serait très-édifiant, mais ce n'est pas possible.

— Les malheureuses femmes qui prêtent ainsi leur corps et leur figure aux études des artistes sont exposées à de terribles dangers de séduction. Je fais appel à vos sentiments,

qui sont nobles et élevés, M. Fragonard, souffririez-vous que votre fille, votre sœur, votre mère, fût livrée à la merci du premier venu?...

— Le mot est dur, très-cher père : un peintre, un élève de l'Académie de France n'est pas un premier venu.

—Répondez, vous êtes plus que personne en position d'apprécier ce que devient l'innocence d'un de vos modèles.

— Est-ce qu'un modèle a besoin d'innocence? Est-ce que l'on pose seulement pour gagner des indulgences?...

— Trêve à ce libertinage, monsieur, ou je me retire! dit sévèrement le moine qui se radoucit aussitôt et redevint souriant. Mon cher monsieur Fragonard, vous n'aurez pas toujours vingt-quatre ans.

— Malheureusement non, mon père, et alors je pourrai bien parler raison comme vous... Mais parlons de ce tableau puisque vous l'avez vu faire, puisqu'il est destiné à votre couvent.

— Je ne le crois pas, et si Robert avait la généreuse pensée de nous l'offrir, je le prierais d'y modifier quelque chose qui nous empêcherait de l'accepter.

— La pose de la femme est maladroite, si la tête est admirable, dit Saint-Non qui en était à sa troisième lampe ithyphallique et qui ne songeait pas à la dérober aux yeux du P. Alexandre.

— Maladroite ! maladroite ! murmura Fragonard en reprenant le pinceau pour compléter et rectifier son ouvrage. Que faut-il donc changer là dedans? demanda-t-il au moine.

— Le costume de Suzanne d'abord, dit le capucin sans affectation et sans fausse pruderie : une draperie est bientôt taillée à coups de pinceau ; ensuite la tête du second vieillard, qui est trop ressemblante...

— A monsignore Badolfo, le grand inquisiteur ! s'écria Fragonard, que cette ressemblance n'avait pas encore frappé ; c'est d'une vérité étonnante, effroyable !

— Je ne sais pourquoi Robert, qui est doux comme un agneau, a pu prendre en haine le grand inquisiteur, dit Saint-Non qui constata aussi la ressemblance, qu'il était impossible d'attribuer au hasard.

— Monsignore Badolfo n'a pas d'autre défaut que son excès de zèle pour le saint-office,

reprit le P. Alexandre, ou plutôt son acharnement contre les juifs.

— Robert n'est pourtant pas juif, que je sache ! objecta Fragonard qui peignait avec ardeur, comme s'il eût travaillé à un de ses tableaux ; il est constant que monsignore et Robert ne s'aiment pas.

— J'en ai déjà fait des reproches à Robert, dit le capucin ; il m'a répondu que le grand inquisiteur l'avait accusé de judaïsme, parce qu'on l'avait vu plusieurs fois dans le Ghetto.

— Qu'allait-il faire dans ce sale et hideux quartier? murmura Saint-Non : il n'y a pas là une pierre antique.

— Est-ce qu'il n'y a que des pierres au monde? dit vivement Fragonard. Je suis allé au Ghetto plus d'une fois, n'en déplaise à M. l'inquisiteur, et j'y ai vu de superbes juives.

— Ce diable de Fragonard ne songe qu'à la bagatelle, grommela entre ses dents l'abbé de Saint-Non. C'est bien la peine d'avoir tant de talent et d'être à Rome !

— Mon ami, c'est justement parce que je suis à Rome que j'aime les belles femmes.

— Il paraît que Robert ne rentrera pas, dit le P. Alexandre pour couper court à cet en-

tretien qui le contrariait ; le jour commence à baisser, monsieur l'abbé, nous ferons bien de partir.

— Partir ! répéta Fragonard qui ne dissimula pas sa joie de se retrouver seul : où allez-vous de la sorte ?

— Nous retournons à Tivoli, répondit Saint-Non qui s'était levé à l'invitation du capucin ; moi, je vais continuer mes travaux à la villa Adriana ; le P. Alexandre est attendu à son couvent pour les préparatifs de la fête de Pâques.

— Je reviendrai le samedi saint, pour le baptême des juifs à Saint-Jean-de-Latran, ajouta le moine.

— Si vous êtes à Rome samedi, *padre*, on vous verra sans doute, et je vous offrirai peut-être quelque peinture pour le réfectoire de votre couvent. Adieu, Richard ; découvre-nous un Laocoon ou un Apollon du Belvedère.

— Tu restes, ici, toi ? reprit l'abbé en lui serrant la main. Viens donc plutôt à la villa Adriana ?

— Tu m'en feras les honneurs, n'est-ce pas ? Bonsoir, mon père, et *ora pro nobis*.

En parlant ainsi, il se hâtait de congédier

son ami et le capucin, quand des sanglots étouffés éclatèrent dans la salle voisine : ils se retournèrent de ce côté à la fois, Fragonard avec un geste de dépit, les deux autres avec un geste de surprise ; ils prêtèrent l'oreille pour s'assurer qu'ils ne se trompaient pas : les sanglots devinrent plus distincts et plus fréquents.

— Robert ! crièrent en même temps l'abbé et le P. Alexandre. Ce n'est pas lui qui pleure par là ?

— Ne vous scandalisez pas trop, messieurs, dit Fragonard en baissant la voix, c'est une femme !

La porte de la chambre où Seïla était renfermée ne se fût pas ouverte sans violence, si l'abbé de Saint-Non n'eût pénétré dans cette chambre par une autre porte dont il avait la clef : il introduisit aussitôt Fragonard et le P. Alexandre qui trouvèrent la jeune fille assise dans un coin, et pleurant, le visage caché dans ses mains. Quand elle se hasarda enfin à lever les yeux sur ces trois hommes qui la regardaient avec étonnement, elle espérait encore voir Robert au milieu d'eux, et ses larmes redoublèrent au lieu de s'arrêter. La

vue du moine avait pourtant calmé l'effroi dont elle était saisie, depuis que Fragonard avait fait mine de la poursuivre, mais son désespoir n'était que plus vif et plus complet.

Sa remarquable beauté inspira tout d'abord au père gardien cet intérêt, cette bienveillance, cette sympathie qu'une femme jeune et belle qui pleure est toujours sûre d'inspirer. L'abbé de Saint-Non avait reconnu du premier coup d'œil le modèle de la Suzanne du tableau. Quant à Fragonard, il ne se lassait pas de l'admirer en roulant mille projets dans sa tête qui tous avaient le même but, celui d'une conquête amoureuse. Seïla était de petite taille; mais cette taille, ornée d'un embonpoint naissant qui en harmoniait les formes gracieuses, avait toute la perfection et tout le charme que l'art peut donner à ses créations les plus idéales; sa tête, que couronnait un diadème de cheveux noirs arrangés en tresses lisses et brillantes, prenait tantôt un noble port de reine, tantôt un voluptueux abandon de courtisane. Ses traits, aussi purs et aussi corrects que ceux d'un camée antique, étaient ordinairement couverts d'un voile de mélancolie

qui passait par intervalles dans ses grands yeux au regard lumineux et dans son sourire à l'expression passionnée, comme ces nuages qui courent sous le ciel bleu et incandescent de l'Italie, et qui projettent leurs ombres sur la terre éblouissante de soleil. Son teint n'était pas plus brun, ses dents n'étaient pas moins blanches, que les dents et le teint des Romaines, et pourtant il y avait dans sa physionomie fière et douce à la fois le caractère indéfinissable d'un sang étranger.

— Eh bien! père Alexandre? dit Fragonard d'un air de triomphe et d'ironie : Robert est un vaurien comme moi.

— Ma fille, qu'avez-vous à pleurer? demandait avec bonté le religieux qui s'était approché de Seïla.

— C'est ainsi que Robert aurait dû représenter Suzanne, observa Saint-Non que le sentiment de l'art n'abandonnait pas dans les situations les plus étrangères à l'art, et qui contemplait la pose pittoresque de la jeune fille.

— Mon enfant, répondez-moi, reprit le bon moine qui n'avait pas obtenu de réponse à sa question bienveillante, si ce n'est un re-

gard de défiance et presque de terreur. Quel est le sujet de vos larmes?

— O mon Dieu! messieurs, je vous en conjure, laissez-moi sortir! dit-elle d'une voix suppliante.

— Personne de nous ne songe à vous empêcher de partir, répliqua le P. Alexandre en s'éloignant du passage de Seïla, qui s'était levée en chancelant et en répandant de nouveaux torrents de larmes.

— Sans doute personne n'a le droit de s'opposer à votre départ, dit galamment Fragonard qui l'avait prise par le bras et qui la retenait malgré elle, mais nous vous conjurons tous de demeurer.

— Il faut que je parte à l'instant même! répondit-elle avec agitation en se dégageant des mains qui l'arrêtaient. Je n'ai déjà que trop demeuré ici! Plût à Dieu que je n'y fusse pas venue... aujourd'hui!

— Monsieur Fragonard, je vous somme de ne pas vous opposer à la sortie de cette pauvre fille! s'écria le P. Alexandre qui jugea convenable de mettre un terme aux obsessions égrillardes du peintre.

— Je ne vous retiens plus, mademoiselle,

dit Fragonard ; je vous demande seulement la permission de vous offrir mon bras et de vous remettre en sûreté chez vous. Voici la nuit qui vient, et avec la nuit l'orage.

— L'orage? répéta Saint-Non qui courut à la fenêtre pour apprécier la vérité de ce pronostic. Oui, vraiment, un orage magnifique, épouvantable... Nous ferons bien de ne pas l'attendre, père Alexandre, et de monter à cheval.

— Oui, je vous conseille de vous en aller au plus vite, reprit Fragonard qui se réjouissait encore une fois de les voir s'éloigner : avant une heure d'ici, l'orage éclatera et durera toute la nuit. Dépêchez-vous !

— Je n'aurai jamais le courage de reparaître devant mon père ! murmurait Seïla qui retomba sur une chaise auprès de la porte de la rue, en versant d'abondantes larmes.

— Devant votre père, mon enfant? dit le capucin qui avait entendu cette exclamation lamentable. Vous êtes donc coupable? Vous craignez donc les reproches paternels?... Qu'avez-vous fait?

— Moi, monsieur! répliqua-t-elle, comprenant les soupçons auxquels devaient donner

lieu sa présence chez Robert à cette heure indue, ses larmes, son embarras et la crainte qu'elle manifestait de rentrer chez son père. M. Hubert Robert m'a priée de poser pour un tableau de Suzanne, qu'il avait commencé avant de m'avoir rencontrée ; j'ai consenti à lui servir de modèle... Et j'ai perdu la boîte de malachites que mon père m'avait confiée...

— Quel est votre père? lui demanda le capucin qui ne devinait pas le rôle que cette boîte de malachites pouvait jouer dans la circonstance présente et qui attribua l'incohérence de cette réponse au trouble de la jeune inconnue.

— Mon père... vous ne le connaissez pas... répondit en hésitant Seïla qui baissa le front pour dissimuler sa rougeur.

— Tenez, *padre* Alexandre, avec vos questions dictées par votre bon cœur, interrompit brusquement Fragonard, vous lui mettez l'esprit à l'envers. Il serait plus chrétien de ne pas l'embarrasser ainsi.

— Je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner, répliqua Seïla qui craignait surtout de rester seule avec Fra-

gonard, ou d'être suivie par lui dans la rue. Je me sens mieux, et je vais faire un effort pour retourner chez moi. Quelle heure peut-il être maintenant, s'il vous plaît?

— C'est l'approche de l'orage qui obscurcit le ciel, répondit le capucin. Sept heures n'ont pas encore sonné.

— Sept heures! Est-il possible! dit avec une profonde douleur la pauvre Seïla qui n'avait plus la force de se relever, ni de rien résoudre. C'en est fait, je ne puis rentrer chez mon père !... Et Robert, Robert, qui ne revient pas!

— Vite, partons, partons, s'écria l'abbé qui tirait le capucin par sa robe : si nous perdons une minute, nous serons surpris par l'orage qui se concentre sur Rome, et qui va éclater entre les sept collines.

— *Mio padre,* avez-vous donc des yeux pour ne point voir? dit Fragonard en prenant à part le capucin qui ne voulait pas se retirer avant d'avoir mis en lieu de sûreté la jeune fille que menaçait la galanterie entreprenante du peintre : ne voyez-vous pas que cette fille est une juive? *horrendum!*

— Une juive! Vous croyez? A quel indice

devinez-vous cela?... Et quand cela serait, qu'importe !

— Il suffit d'avoir vu des juives, pour ne pas se tromper toutes les fois qu'on en trouve une... Vous ferez sagement, P. Alexandre, de partir; l'orage sera terrible, et si le grand inquisiteur passait par là...

— Mon enfant, suivez-moi, dit le moine en élevant la voix avec une expression sérieuse et persuasive qui eut tant d'empire sur Seïla, qu'elle obéit machinalement et accepta la protection que lui offrait le vieillard.

— Un moment, mon père! dit à demi-voix Fragonard étonné, déconcerté de la résolution subite du capucin, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à la censure de l'inquisiteur général... Parbleu! vous ne m'enlèverez pas cette bonne fortune... Cette charmante fille, vous le savez, ne veut pas, ne peut pas retourner chez son père...

— M. Fragonard, dit le P. Alexandre avec cet accent d'autorité calme et ferme qui résulte de la conscience d'un droit, j'ai assez d'estime de votre caractère, si léger qu'il soit, pour espérer que cette plaisanterie va cesser.

— Je ne plaisante pas, je m'oppose à une imprudence de votre part. Si l'on vous rencontrait dans les rues avec...

— Venez, ma fille! interrompit sévèrement le moine en la prenant par la main pour la faire sortir avant lui, malgré la résistance contrainte et impatiente du peintre, M. Fragonard, vous voudrez bien dire à notre ami que j'ai fait ce qu'il aurait fait lui-même, et qu'il n'ait pas d'inquiétude sur la personne qu'il avait laissée chez lui.

— Ah! mon père, vous n'êtes pas généreux, reprit Fragonard avec amertume : vous abusez de ce que je suis prisonnier; vous mettez à une rude épreuve le respect que j'ai pour votre robe, l'attachement que j'ai pour vous... Diable de moine! ajouta-t-il en colère dès que la porte en se refermant eut interrompu sa péroraison, je ne te souhaite pas de mal parce que tu es vraiment une bonne pâte de capucin, mais je te garde la plus féroce rancune... Puisses-tu, pour ta punition, éprouver toutes les tentations de saint Antoine!... puisses-tu passer une nuit blanche au milieu de juives et de Suzannes impalpables et insensibles!... Et moi qui ne sais pas seu-

lement le nom de cette adorable fille de Moïse !

On sonna deux fois coup sur coup à la porte de la maison.

IV

Le guet-apens.

Fragonard s'empressa d'ouvrir, espérant que l'orage ou tout autre heureux hasard ramenait la belle inconnue, peut-être seule et délivrée de son surveillant; mais il fut trompé dans son attente en voyant reparaître l'abbé de Saint-Non, qui venait de quitter le capucin pour échanger sans témoin quelques paroles d'adieu avec son ami. Au moment où Saint-Non rentra dans la maison, un éclair passait comme un reflet d'incendie lointain

sur les collines qui ferment de toutes parts l'horizon de Rome, et colorait le dôme de Saint-Pierre; l'air était lourd et silencieux, le tonnerre ne grondait pas encore.

— As-tu oublié tes lampes et tes médailles, l'abbé? lui demanda Fragonard qui l'accusait tout bas de ne s'être pas employé à congédier le moine et à faire rester la juive; me rapportes-tu, en galant coureur, un amoureux message de ma belle?

— Non, répondit naïvement Saint-Non, je viens encore te proposer de me suivre à la villa Adriana : tu es, à ce qu'il paraît, fourré dans une méchante affaire, et tu as quitté l'Académie sans permission; bien plus, en ne tenant aucun compte des ordres de M. Natoire...

— Un mauvais barbouilleur qui se permet de me faire enfermer dans un donjon, ainsi qu'un prisonnier de l'inquisition!

— Puisque tu es libre, je comprends bien que tu ne sois pas pressé de rentrer en charte privée, voilà pourquoi je te conseille de m'accompagner, et de te cacher à la villa Adriana, pendant que Robert et moi arrangerons l'affaire, de concert avec l'ambassadeur de France.

— Est-ce que le P. Alexandre emmène à son couvent de Tivoli le joli et friand morceau qu'il m'enlève ?

— Tu es fou, vraiment ! le P. Alexandre s'en va seulement jusqu'au Ghetto pour y reconduire cette pauvre fille qui continue à se lamenter et qui me semble à moitié folle. Puis il doit me rejoindre à la fouille que j'ai fait entreprendre vers la porte San-Lorenzo, et que je n'ose continuer, comme je te l'ai dit, à cause du voisinage des Catacombes : on a craint un éboulement...

— Tu ferais mieux de craindre les brigands qui sont plus nombreux et plus hardis dans la semaine sainte, parce qu'ils comptent sur les pardons de la Pâque.

— Bon, pour te rassurer nous prendrons une escorte de carabiniers...

— Merci, mon ami ; les carabiniers m'inspirent plus de terreur que tous les brigands des Abruzzes.

— Tu n'es pourtant pas en sûreté ici ; on te cherchera, on t'arrêtera, et le directeur de l'Académie ne se chargera plus d'être ton geôlier.

— Alors, je me mettrai sous la sauvegarde

de l'ambassadeur et je dénoncerai M. Natoire comme mon complice.

— M. Natoire?

— Sans doute; c'est M. Natoire qui le premier m'a parlé de la beauté des femmes de Ferentino et de Frosinone, le scélérat! c'est lui qui m'a donné l'idée d'y aller voir, et de la vue au reste, il n'y a qu'un pas.

— Va, tu ne seras jamais un antiquaire! tu es trop peu sérieux, et je souhaite que les années te rendent plus grave : il ne te manque guère que cela pour devenir un bon peintre, un grand artiste comme Robert.

— Il me manque un modèle comme le sien, l'abbé; et si je l'avais, vois-tu, je ferais des chefs-d'œuvre... à ma manière.

— Adieu donc, je regrette infiniment que tu refuses ma proposition; la villa Adriana est un véritable musée; les monuments y sont d'une conservation merveilleuse; on y trouve à chaque pas une ruine intéressante, un précieux fragment d'antiquité; ici des colonnes et des chapiteaux de marbre, là des débris de statues, de bas-reliefs, d'ornements; l'art grec et romain s'y montre sous toutes ses formes; il n'y a pas une pierre, pas un

tesson de poterie qui ne soit à recueillir et à dessiner...

— Toi, mon cher Richard, tu ne seras jamais qu'un antiquaire ! interrompit Fragonard en lui pressant les mains. Je ne te renvoie pas, car s'il était possible je te retiendrais ici de toutes mes forces, mais puisque tu es décidé à partir, l'orage...

— Oh ! nous avons encore une bonne heure devant nous avant qu'il éclate, et il suffit que nous soyons à cheval quand il commencera. Tu n'as pas vu un orage dans la campagne de Rome? c'est là un spectacle grandiose, imposant, terrible...

— Bien du plaisir, mon ami; j'aime mieux ne pas être mouillé. Si c'était Robert, tu l'aurais bientôt entraîné avec la promesse d'un pareil spectacle, et il irait de grand cœur se faire mouiller jusqu'aux os, s'exposer à la foudre, aux loups et aux brigands.

— Je voudrais être sûr qu'il ne tardât pas, je l'attendrais, dit-il en examinant l'état du ciel à l'horizon.

— Attends-le ! reprit distraitement Fragonard qui s'était remis à peindre en dépit de la diminution progressive du jour, et qui tra-

vaillait à perfectionner la nudité de sa *Suzanne*, en soupirant après le modèle qu'on lui avait ravi.

— Robert peut tarder longtemps, dit Richard de Saint-Non qui s'était promené de long en large en se consultant. Je ne l'attends pas.

— Ne l'attends pas! reprit machinalement Fragonard, dont l'imagination vagabonde s'égarait à la suite de Seïla.

— Tu diras à Robert que je reviendrai samedi pour le baptême du juif à Saint-Jean-de-Latran.

— Ah! je n'y songeais pas! s'écria vivement le peintre en se levant pour courir à son ami qui s'en allait après l'avoir embrassé. Je suis gueux comme Job et je n'ai pas un tableau à vendre : es-tu assez riche pour me prêter quelques louis?

— En voici cinquante qui devaient servir à payer mes ouvriers; mais samedi prochain, j'irai reprendre de l'argent chez mon banquier; il est trop tard aujourd'hui, et je ne suis pas encore à la porte San-Lorenzo.

— J'accepte tes cinquante louis jusqu'à samedi; je peindrai demain toute la journée,

et le soir j'aurai gagné cette somme, ou à peu près.

— Je t'avertis que je ne veux pas que tu me la rendes, si tu dois déshonorer tes pinceaux par quelque ébauche indigne de toi, par quelque peinture d'éventail ou d'écran, par quelque sujet érotique et malhonnête...

— Peste! l'abbé, je ne savais pas que l'étude des antiques pût engendrer cet excès de pudeur farouche. Faut-il donc changer le costume historique des trois Grâces que je me permets de peindre quelquefois en déshabillé galant?

Cette plaisanterie fit sourire l'abbé de Saint-Non, qui se reprocha d'avoir été si rigoriste à l'égard des charmantes compositions de Fragonard, et qui l'embrassa encore, en l'encourageant à imiter les anciens plutôt que Watteau et Boucher. Fragonard lui promit de n'imiter que la nature. Un premier coup de tonnerre, semblable à un bruit souterrain, annonça l'approche de l'orage et mit fin aux adieux des deux amis. Richard de Saint-Non partit à la hâte, et Fragonard se renferma dans la maison. Ce dernier voulut continuer de peindre; mais le jour était trop obscurci

pour lui permettre de distinguer les couleurs et de les nuancer sur sa palette : il jeta les pinceaux et alla chercher, dans la garde-robe de Robert, des vêtements avec lesquels il se proposait de sortir déguisé, sans savoir d'avance où il irait; la crainte de rester seul une soirée entière le déterminait à inventer quelque manière plus ou moins agréable et originale de tuer le temps; la belle juive, d'ailleurs, était encore présente à son esprit ; et quoiqu'il n'eût pas l'espérance de la retrouver le soir même, du moins rêvait-il déjà aux moyens de s'introduire dans le Ghetto ou quartier des juifs, et d'y découvrir la demeure, le nom et l'état de cette charmante inconnue.

Il eût souhaité alors un de ces coquets déguisements en étoffe couleur de muraille, qu'il avait tant de fois prêtés aux amants dans ses tableaux de boudoir. Faute de mieux, il se contenta de la défroque d'un modèle qui avait posé en costume de bandit des Apennins, et il revêtit rapidement la culotte de peau, les grandes guêtres en cuir, la veste de drap bleu, à boutons argentés, enfin l'ample manteau dans lequel il se drapa fièrement, après s'être coiffé d'un chapeau de feutre gris

à forme conique et à petits bords, orné d'une plume de coq de bruyère. Il n'oublia pas un long couteau passé dans sa ceinture de soie bariolée; puis, la tête droite, le corps cambré, le poing sur la hanche, il étudia la contenance et la démarche qu'il devait prendre dans son nouveau rôle, et il se mira complaisamment dans un morceau de glace accroché entre trois clous à la muraille de l'atelier. Il fut très-satisfait de la mine et de la tournure que lui avaient données ces habits aussi étranges que pittoresques, et il ne songea pas à l'effet que son apparition produirait dans les rues de Rome, quoiqu'il eût laissé de côté les pistolets et le tromblon, complément indispensable de ce costume qui avait figuré dans plus d'un tableau de Robert.

Fragonard attendait que la nuit fût venue pour sortir de la maison, et pour se promener dans la ville; un coup d'œil qu'il jeta par la fenêtre lui donna quelque inquiétude au sujet de sa liberté. Un groupe d'hommes était encore assemblé aux environs, malgré l'approche de la nuit et de l'orage : il crut distinguer, parmi ces gens-là qu'il avait déjà vus à la même place en venant se réfugier chez

son ami, plusieurs de ces figures basses et sinistres qui appartiennent à la police de tous les pays et de tous les temps. Était-ce à lui qu'on en voulait? était-ce plutôt Robert qu'on épiait ainsi? Il se glissa près de la fenêtre, en prenant bien garde de se montrer, et il examina la contenance des individus qui semblaient faire le guet devant le logis. Il les vit tout à coup se mettre en mouvement et se séparer dans différentes directions, en faisant entre eux des signes d'intelligence. Au même moment, il entendit le bruit d'une clef qu'on introduisait et qu'on tournait dans la serrure : la porte s'ouvrit et se referma.

C'était Robert qui venait d'entrer, essoufflé et haletant, comme s'il eût fait une course rapide; pâle et tremblant, comme s'il eût échappé à un grand danger : ses cheveux, mouillés de sueur, que le vent avait mis en désordre, ses habits d'atelier couverts de boue et de sable encore humide, déchirés en plusieurs endroits, témoignaient assez qu'il ne pouvait être dans une situation d'esprit normale et tranquille. Il s'étonnait de ne pas voir Seïla accourir au-devant de lui, lorsque Fragonard lui barra le passage, le saisit par les bras,

l'examina de la tête aux pieds avec émotion, et l'embrassa cordialement à plusieurs reprises, avant que Robert l'eût reconnu sous son déguisement et eût répondu à cet accueil amical qu'il ne comprenait pas d'abord.

— Ah ! mon brave Robert, s'écria Fragonard qui craignait d'avoir à apprendre un malheur, qu'y a-t-il donc ?

— C'est toi, Fragonard ! reprit Robert dont le trouble augmentait à chaque instant ; toi ici, seul !

— Oui, seul; Saint-Non m'a quitté tout à l'heure ; ne l'as-tu pas rencontré ?... D'où viens-tu ? Je ne t'ai jamais vu en cet état, mon pauvre ami !... Que t'est-il donc arrivé ? tu as eu une querelle ? on t'a maltraité ? on t'a renversé par terre ?

— Non, non... disait Robert qui s'était dégagé de l'étreinte de Fragonard et qui parcourait l'atelier, sans écouter les questions que lui adressait Fragonard, attaché à ses pas. Tu es seul ici ? demanda-t-il encore une fois.

— Avec qui diable veux-tu que je sois ? repartit vivement Fragonard qui éclata de rire ensuite. Oh ! je n'y songeais plus, ta Suzanne ?...

— Où est-elle? interrompit Robert en se retournant vers son ami et en l'interrogeant du regard avec sévérité.

— Comme tu me regardes! Je te jure que je ne l'ai pas cachée dans mes poches, et j'ajouterai que cette chaste Suzanne...

— Où est-elle, te dis-je? Je n'ai ni le loisir, ni l'intention de plaisanter, et toi, tu ne plaisanteras pas, j'en suis certain d'avance, sur un sujet qui me tient à cœur, puisque tu es mon ami, Fragonard...

— Certes, je suis ton ami et je te le prouverai en ne devenant pas ton rival, si tu t'avisais d'être amoureux...

— Amoureux! je le suis comme un fou! Tu concevras que je le suis, quand tu auras vu Séïla...

— Je l'ai vue, et j'étais déjà tout prêt à l'aimer aussi, à faire l'impossible pour en être aimé... Je me disposais même à me mettre en campagne et à tout tenter jusqu'à l'enlèvement... Mais te voilà amoureux enfin, et ce n'est pas sans peine : il faut bien renoncer à mes projets et ne penser qu'à servir les tiens. Je suis à tes ordres!

— Dis-moi seulement ce qui s'est passé en

mon absence, comment tu es entré, comment on t'a reçu...

— On ne m'a pas reçu, on s'est enfui, on s'est caché : il est vrai que j'entrais à la façon des voleurs, en escaladant le mur du jardin. Je te raconterai plus tard mon aventure de Frosinone où j'ai failli être assommé, et où j'ai tué aux trois quarts un coquin qui voulait m'empêcher d'être adoré de sa femme. Cet accident a donc abrégé mon voyage, et je me suis vu arrêté le plus poliment du monde par la maréchaussée, qui m'a conduit à Rome pour y être mis en prison et jugé, ni plus ni moins. C'est alors que ce traître de Natoire est allé me réclamer, pour se donner le plaisir de me retenir sous les verrous. Je n'y suis guère resté, d'autant plus que j'avais hâte de t'embrasser.

— J'irai demain chez M. le comte de Noriac, et je le prierai d'arranger ton affaire. Mais Seïla...

— Elle se nomme Seïla ! J'ai deviné du premier coup d'œil que c'était une juive. Le charmant modèle que tu as là !

— Modèle par occasion, répliqua Robert en souriant. N'est-ce pas un bonheur que

de peindre les traits d'une femme aimée?

— C'est toujours un bonheur de peindre une jolie femme d'après nature. Si j'avais un pareil modèle...

— Tu te méprends étrangement si tu crois que Seïla soit modèle par métier ; elle l'a été pour moi, par complaisance, par amour, par sagesse... Nous avons ainsi esquivé les périls d'un long tête-à-tête.

— Qu'en veux-tu donc faire de ton modèle, après l'avoir reproduit vingt fois sur la toile?

— Ne t'ai-je pas dit que j'aimais Seïla?... Je veux... l'épouser...

— L'épouser! un modèle! une juive! répétait Fragonard avec des exclamations et des gestes de surprise moqueuse.

— Juive? qu'importe! Faut-il te répéter que Seïla n'est pas un modèle, comme tu as l'air de le supposer? elle est fille d'un orfévre-joaillier du Ghetto, qui passe pour riche; mais riche ou non, ce n'est pas un motif de cette espèce qui peut me décider...

— Être amoureux, mon cher, fût-ce d'une juive ou d'une païenne, c'est à merveille, mais épouser, cela est grave, très-grave.

— Il sera temps d'en parler plus tard. Eh bien! Seïla n'a donc pas eu la patience de m'attendre? il est vrai que je l'ai quittée depuis une heure, peut-être deux heures... Elle devait être bien inquiète!

— Eh! pourquoi l'as-tu quittée? est-ce qu'il faut s'éloigner d'une femme qu'on aime, imprudent?

— Elle avait oublié, ce matin, au bord du Tibre, une boîte renfermant des bijoux précieux...

— Depuis ce matin, les bijoux ont eu mille occasions de tomber dans les mains du premier venu...

— Justement! j'arrive en courant à l'endroit où la boîte avait été laissée; j'y trouve un homme qui venait de ramasser cette boîte et qui en examinait le contenu, avant de l'emporter : je me précipite sur lui pour la lui arracher... J'ai eu tort, je l'avoue; j'aurais agi plus sagement en adressant à cet homme une réclamation verbale. Il était d'une taille et d'une force supérieures aux miennes; il me renversa sur le sable, et il allait m'ouvrir le ventre avec son couteau, quand je fis sauter à dix pas dans le fleuve l'arme qu'il levait

sur moi, en lui lançant au coude un terrible coup de pied. Ce fut là tout ce que je pus faire, car mon adversaire me frappa si fort et si dru, que je perdis, je crois, connaissance...

— Pauvre cher ami! s'écria d'un ton pénétré Fragonard qui l'avait forcé de s'asseoir et qui s'était agenouillé devant lui, pour être plus à portée de lui prodiguer des soins. Pourquoi ne me suis-je pas trouvé là ? j'aurais tué ce misérable...

— Mon Dieu ! je dois lui savo r gré de ne m'avoir pas tué, lui, lorsque j'étais à sa merci, privé de sentiment...

— Quel est-il, cet assassin? il faut qu'il soit puni comme il le mérite; le reconnaîtrais-tu?

— Entre cent; c'est un grand garçon, qui aurait une jolie figure, si son regard et son sourire exprimaient moins de fourberie et de férocité; il était vêtu... comme toi, à peu près... Quelle mascarade! Que veux-tu faire de ce costume de brigand?

— Ma foi! je ne sais trop; j'ai voulu me déguiser; je serais enchanté de me trouver face à face avec M. Natoire, pour lui faire

une belle peur dont il se souvienne... Mais, au moins, as-tu rattrapé les bijoux?

— Voilà tout ce que j'en ai eu ! dit Robert tirant de sa poche deux malachites gravées en relief, encore garnies de leur monture d'or; un collier s'est brisé pendant la lutte, et j'ai conservé dans ma main ces deux pierres que j'étais parvenu à saisir... Mais que va devenir la pauvre Seïla, en rentrant chez son père?

— Ne t'ai-je pas dit que le P. Alexandre s'était chargé, le digne moine, de la ramener au bercail?

— Le P. Alexandre? Par quelle aventure? Un capucin accompagnant une juive au Ghetto!

— C'est à n'y pas croire, n'est-ce pas? Mais le bon homme ne doute de rien : d'ailleurs, juifs et chrétiens, tout le monde l'aime, parce qu'il aime tout le monde : je suis persuadé que le père de ta Suzanne lui fera très-bon accueil...

— O mon Dieu! pourvu qu'il ne dise pas que Seïla a posé comme modèle dans un atelier de peintre français...

— Et pour un tableau biblique. Admira-

ble ! Robert, tu n'as jamais fait mieux; c'est une manière large, chaude, vigoureuse, que je ne te soupçonnais pas, parole d'honneur ! tu peins les juives aussi bien que les ruines...

— Comment son père l'accueillera-t-il? Que deviendra-t-elle si l'on soupçonne... ? disait à demi-voix Robert en proie à une vive inquiétude, et se consultant pour décider ce qu'il devait faire. Il ne faut qu'un mot imprudent ! d'ailleurs, nous avons été vus ensemble dans nos promenades; on l'aura peut-être épiée, lorsqu'elle se rendait ici !... Et cette boîte de bijoux !... Oh ! c'est surtout cette fatale boîte qui nous portera malheur... Pauvre chère Seïla, que répondra-t-elle quand on l'interrogera sur la parure de malachites qu'elle devait remettre au joaillier Rocconi ? Son père est tellement âpre au gain, tellement avare ! il serait capable de la frapper, le malheureux !

— Je t'écoute, mon bon Robert, interrompit Fragonard qui lui prit la main en le regardant avec affection : tu es vraiment amoureux et pour la première fois de ta vie !

— Pour la dernière aussi, reprit Robert posant la main sur son cœur ; je ne cesserai

jamais d'aimer Seïla, qu'elle devienne ou non ma femme; le sentiment que j'éprouve est trop profond pour que la mort même puisse le déraciner.

— La mort de Suzanne, entendons-nous! Quant à la tienne, mon ami, elle est bien loin, Dieu merci! J'imagine que tu ne seras pas mis en cause et condamné par Daniel, comme un de tes deux vieillards, comme ce scélérat de Badolfo, qui est là si ressemblant, qu'on voudrait le voir orner quelque exposition de pilori.

— Cette boîte de malachites ne se retrouvera jamais! se disait à part lui Hubert Robert, dont l'anxiété s'accroissait en pensant à l'avarice, à la violence et au fanatisme religieux du père de Seïla. L'homme qui s'en est emparé la vendra chez quelque orfévre qui démontera les pierres. Comment la reconnaître alors?... Si l'on possédait une somme égale à la valeur de ces bijoux, on pourrait apaiser le juif Mondaio et lui faire croire qu'ils ont été vendus...

— Raconte-moi, je te prie, comment cette subite passion t'est venue. Il n'y a pas vingt jours que je suis parti...

— L'histoire n'est pas longue, et tu la sauras en deux mots. Seïla vint à passer près de moi, dans la rue, un jour que tout le monde fuyait devant un taureau furieux; elle tomba, et le taureau l'aurait mise en pièces, si je ne m'étais jeté à la rencontre du terrible animal, que j'arrêtai par les cornes aussi adroitement qu'un toréador espagnol eût pu le faire.

— Bravo, Robert! tu commences l'amour par un roman; finiras-tu de même?

— Mais il ne s'agit plus de roman, hélas! répondit tristement Robert en croisant les bras et en secouant la tête, je suis bien dans la situation la plus critique, la plus douloureuse! je pleure et ne me résous à rien.

— Tu pleures, toi qui arrêtes des taureaux furieux! allons donc, un peu de force et de philosophie.

— Toute la philosophie que tu me souhaites ne me donnera pas deux cents piastres qu'il me faut.

— Si fait, la philosophie ou la folie, c'est la même chose, t'offre par mes mains deux cents piastres ou à peu près.

— Est-il possible? s'écria Robert qui n'en

croyait pas ses yeux en recevant les pièces d'or que Fragonard tirait de sa poche.

— Non, ce n'est pas possible, mais cela est pourtant; il doit y avoir là cinquante louis!

— Quel coup du ciel! murmurait Robert qui versait des larmes de joie et embrassait son ami avec une gaieté d'enfant.

— Dis plutôt quel coup d'ami! c'est Saint-Non qui m'a prêté le fond de sa bourse, et je ne prévoyais pas en avoir si bon emploi. Je voulais... tiens, pourquoi te le cacherais-je maintenant? je voulais enlever ta maîtresse...

— Enlever Seïla! repartit brusquement Robert qui prenait déjà la plaisanterie au sérieux.

— Pourquoi pas? Mais l'état de choses a un peu changé, car je songeais à l'enlever pour moi, et à présent, s'il te plaît, je l'enlèverai pour ton compte...

— J'ai mon projet, dit à demi-voix Robert en tournant le dos à son ami et en se dirigeant vers la porte.

— Ton projet, égoïste? reprit Fragonard courant après lui et le retenant avec peine : il faut que ce soit le nôtre.

— Laisse-moi agir seul : tu ne peux, comme

moi, juger de la position respective des parties intéressées.

— Comment, tu refuses mes services? tu ne me permets pas d'enlever Suzanne... à ton profit, bien entendu?...

— Tes services, cher Fragonard, ne les ai-je pas acceptés, puisque j'emporte ton argent?

— C'est-à-dire notre argent, celui de Saint-Non, le tien et le mien. Je t'engage seulement à le bien dépenser.

— Tu me sauves la vie, tu sauves Seïla !... Cet argent, je te le rendrai demain, sur le prix de ce tableau...

— Ah ! ton tableau est vendu ! je t'aiderai à le terminer demain, mais ce soir...

— Je te supplie de ne pas me suivre, de ne contrarier en rien mon projet... Adieu, je reviens... tout à l'heure.

— Quoi ! tu as la cruauté de me garder ici aux arrêts? ce n'était pas la peine de m'évader de l'Académie et d'attirer sur moi les foudres de ce Jupiter tonnant de M. Natoire... Comment ! je n'étrennerai pas même mon costume de brigand?... Robert, par pitié, ne me condamne pas à l'inaction !...

— Non, Fragonard, tu me désobligerais en insistant davantage... Laisse-moi aller seul et attends-moi...

— Que diantre vais-je faire en tête-à-tête avec moi-même? se dit Fragonard qui, chagrin du départ de Robert, réfléchit un moment au meilleur moyen d'employer sa soirée. Voilà mon affaire, je vais peindre et fumer, à mort!

Il battit le briquet, alluma deux chandelles. les plaça de chaque côté du tableau de Suzanne au Bain, et contempla, non sans regret, en remplissant sa pipe de tabac, la séduisante baigneuse qu'il avait ébauchée d'inspiration.

Cependant Robert, qui était sorti à la hâte sans avoir quitté ses habits d'atelier, sans réparer même le désordre qu'une lutte acharnée avait laissé dans tous ses vêtements, courait, tête nue et les cheveux au vent, pour gagner le grand escalier de la Trinité-du-Mont, et descendre dans la ville. Mais trois hommes enveloppés de manteaux lui barrèrent le passage et furent rejoints par six autres également couverts de grandes cappes de drap d'une couleur sombre et uniforme.

Robert n'avait pas remarqué que ces individus faisaient le guet autour de sa maison, et qu'il s'était lui-même imprudemment risqué au milieu d'eux. Il crut avoir affaire à des voleurs, et il éprouva un amer sentiment de désespoir en s'assurant qu'il ne portait aucune arme; il ne se sentit pas moins déterminé à disputer, au prix de sa vie, l'or qui était nécessaire pour sauver l'honneur de Seïla.

En cet instant, quoique l'heure fût peu avancée, l'obscurité était aussi épaisse que dans une nuit sans lune; car le ciel ne formait qu'un nuage noir, traversé par des lueurs d'éclairs, auxquels ne succédaient pas encore les éclats d'un tonnerre imminent : une de ces clartés soudaines éclaira le groupe d'hommes qui entourait Robert, et celui-ci vit avec surprise qu'aucun n'était armé ou du moins ne paraissait l'être : ils se contentaient de le serrer de près et de rendre sa fuite ou sa résistance impossible. On lisait sur leur visage sinistre et taciturne l'obéissance passive et la confiance du devoir.

— Que me veut-on? dit Robert d'une voix étouffée et inégale, en appuyant sa main frémissante sur son or. Ne me touchez pas !...

Au nom du ciel, laissez-moi ! je vous en conjure !... Je suis armé !... j'appelle au secours, je crie !...

Sa voix expira : il avait un bâillon dans la bouche, un bandeau sur les yeux ; ses bras étaient garrottés. On l'emporta.

V

La madone.

Seïla s'était mise volontiers sous la protection du P. Alexandre, pour échapper aux poursuites de Fragonard, qui lui avait inspiré tant d'effroi. Elle suivit le bon capucin, fort étonnée de se trouver, elle juive, en compagnie d'un moine catholique. Elle baissait la tête et marchait en tremblant derrière le P. Alexandre, qui était connu de tout le monde à Rome et qui trouvait toujours à cha-

que pas un sourire, un salut, une parole à échanger avec quelqu'un de ses pénitents ou de ses amis. On lui parlait, on l'appelait des fenêtres, on sortait des portes et des boutiques, quand il passait dans les rues : on lui présentait de petits enfants, des malades à bénir ; on venait baiser son chapelet et toucher sa robe de bure ; on lui apportait des aumônes et des présents ; les femmes surtout accouraient sur son passage ; mais ce soir-là, aux approches de l'orage, les fenêtres et les maisons étaient fermées, les rues à peu près désertes, et le bon moine n'avait pas à répondre aux interpellations et aux empressements de sa pieuse clientèle. Cependant son nom fut prononcé à plusieurs reprises, et deux ou trois dévotes accoururent pour avoir sa bénédiction : il la leur donna sans s'arrêter, et continua sa route vers le Corso.

— *Padre!* dit timidement Seïla en voyant que le capucin allait traverser la rue Ripetta, habitée alors comme aujourd'hui par des orfévres et des joailliers, la plupart israélites renégats, devenus chrétiens en apparence par raison de commerce...

— Eh bien ! ma fille? répondit le moine qui

se retourna pour savoir ce qui avait obligé la jeune juive à rester en arrière.

— Je vous remercie de m'avoir accompagnée jusqu'ici... Le chemin que vous prenez n'est pas le mien, et je vais...

— Je croyais que c'était là le chemin le plus court pour aller au Ghetto, qui touche au pont Quattro-Capi : nous longeons le Corso jusqu'au palais de Venise ; nous passons devant le palais Farnèse, et nous arrivons sur la place de la Juiverie.

— Je ne veux pas vous donner l'embarras de venir jusque-là. Je vous remercie encore une fois, et vous souhaite tous les bonheurs que vous méritez.

— J'accepte vos souhaits, ma fille, mais non vos remercîments, puisque je n'ai point rempli ma tâche.

— Tenez, *padre*, pour vous dire la vérité, je crains de vous susciter quelque ennui en me montrant avec vous dans la ville. On n'aurait qu'à me reconnaître, à savoir qui je suis ; on serait scandalisé qu'un prêtre chrétien...

— Un prêtre chrétien, mon enfant, reprit le P. Alexandre avec onction et dignité, ne

s'informe pas de la religion de ses frères en Jésus-Christ, lorsqu'il s'agit de les protéger et de leur être utile ; son devoir ici-bas est de soulager tout ce qui souffre, de servir d'appui à tout ce qui chancelle, de prêcher son Dieu par la miséricorde et la charité. Notre-Seigneur a dit dans l'Évangile : Aidez-vous les uns les autres.

— Je suis israélite parce que mon père m'a élevée selon la loi de Moïse ; mais je n'ai aucune haine contre les chrétiens ni contre leur culte ; loin de là, s'il fallait renoncer au judaïsme et me faire chrétienne...

— Vous faire chrétienne ! s'écria le capucin, que l'espoir d'une conversion fit tressaillir de joie et de ferveur.

— Je pense qu'il est bon de vivre et de mourir dans la religion où l'on est né, répliqua la jeune fille qui se repentait d'avoir laissé percer une idée qu'elle roulait souvent dans son esprit depuis que Robert lui avait parlé de mariage.

— Oui, quand cette religion est la véritable, celle de Jésus-Christ, celle qui console l'homme sur la terre et qui le conduit au ciel.

— Vous ne m'avez pas comprise, révérend ;

j'ai voulu dire seulement que je ne partageais par les préjugés de mes coreligionnaires à l'égard des catholiques ; ce sont ces préjugés qui me font craindre de paraître en public à vos côtés...

— Ne craignez rien ; on me connaît trop à Rome pour supposer que je veuille vous troubler dans vos croyances ni dans l'exercice de votre religion. Je suis fier et joyeux lorsque je peux gagner une âme à Dieu et à notre sainte Église ; mais il ne m'appartient pas, pauvre pécheur, de diriger la main de la Providence et de forcer la grâce. Ainsi, ma chère fille, ayez l'esprit en repos là-dessus, et venez.

— Il y a dans la rue Ripetta et dans le Corso plusieurs amis de mon père : je préfère qu'ils ne me voient pas à cette heure...

— Vous avez raison ; après la fermeture du Ghetto, votre présence dans la ville pourrait donner lieu à des remarques fâcheuses, et peut-être la police s'aviserait-elle de vous inquiéter. Tel est surtout le motif qui m'a déterminé à vous accompagner. Personne n'osera vous chercher noise ni vous insulter, tant que je serai avec vous. Mais il est tard,

et il va faire de l'orage ; nous ne rencontrerons ni amis ni ennemis dans les rues détournées où nous allons passer ensemble.

Le P. Alexandre se remit en marche, et Seïla le suivit, toujours préoccupée de la crainte d'être reconnue. Elle n'était distraite de cette préoccupation que par la terreur qu'elle ressentait d'avance à l'idée de reparaître devant son père, après être restée si longtemps absente. Comment justifierait-elle son attardement? Elle avait horreur du mensonge, et ici le mensonge même ne pouvait lui créer une excuse plausible. Quant à la perte des malachites, elle se voyait contrainte à l'avouer tout d'abord, dans l'impossibilité où elle serait de la cacher jusqu'au lendemain ; car son père attendait le soir même une réponse du joaillier Rocconi, qui aurait dû recevoir le matin cette parure. Elle ne s'exagérait par les malédictions, les injures, les mauvais traitements qu'elle devait essuyer, car elle avait eu souvent à souffrir du caractère irascible et violent de son père. Elle tremblait donc davantage, à mesure qu'elle approchait du Ghetto, et par moments elle eût voulu n'y jamais remettre les pieds.

La nuit était si noire, par suite de l'état du ciel orageux, qu'on distinguait à peine la direction des rues, où luisaient de loin en loin quelques lanternes fumeuses, quelques boutiques mal éclairées, quelques lampes brûlant devant des madones. Seïla et son vénérable guide se trouvaient alors engagés dans les ruelles étroites et tortueuses qui avoisinent le Capitole et le couvent d'Araceli, lorsqu'un éclair illumina comme un reflet d'incendie tous les objets environnants, et fut suivi presque aussitôt d'un effroyable coup de tonnerre que répétèrent longuement les échos des sept collines et ceux des Catacombes, sur lesquelles Rome repose. Seïla s'arrêta épouvantée, en poussant un léger cri : le P. Alexandre s'arrêta aussi pour se signer et se recueillir en Dieu ; puis il se retourna vers la jeune Israélite, qu'il n'avait pas oubliée dans sa prière mentale.

— Ma fille, lui dit-il, la mort est toujours près de nous, silencieuse et menaçante ; mais ici elle s'est fait entendre ; elle nous a rappelé que sans cesse elle nous guette, et que nous devons être prêts à la recevoir.

— Le tonnerre est tombé à peu de dis-

tance : c'est le commencement de l'orage qui sera terrible.

— Oui, je prévois une nuit affreuse, et j'ai hâte, mon enfant, que vous soyez à l'abri dans la maison paternelle. On vous attend sans doute ; on s'inquiète de votre absence... Comment avez-vous pu vous attarder ainsi ?

— Je vous conjure de me laisser revenir seule ! reprit la juive éludant de répondre à cette espèce de reproche : je sais mon chemin et je presserai le pas... Je serais désolée que vous fussiez surpris par cet orage.

— Je ne vous quitterai qu'après vous avoir remise dans les mains de votre père... Quel est son nom ? Je le connais peut-être...

— Mondaio, orfévre-joaillier et graveur en pierres dures ; il demeure à l'entrée du Ghetto.

— Oh ! je le connais ! dit-il avec une profonde émotion ; c'est un homme austère, inflexible... mais charitable. Il a plus d'une fois donné aux quêtes de mon couvent...

Le moine, dont les yeux furent attirés par la clarté vacillante d'une lampe votive, s'aperçut qu'il était devant un de ces oratoires en plein air, si nombreux dans les rues de Rome,

et il se crut obligé d'y faire une courte station pour remercier la Vierge d'avoir écarté de lui et de sa compagne idolâtre la foudre qui les eût frappés sans une intervention céleste.

— Ma fille, dit-il en montrant la madone dont il s'approcha humblement, voilà celle qui nous a sauvés !

Il alla se mettre en contemplation aux pieds de l'image sainte, et resta immobile, agenouillé sur le pavé, poussant de gros soupirs et se frappant du poing la poitrine, tandis que Seïla se tenait à quelques pas en arrière, presque satisfaite d'un retard qui pouvait reculer d'un instant la redoutable réception de son père. Elle n'avait pas remarqué que près du capucin était prosternée une femme qui priait avec une telle ferveur que le fracas du tonnerre ne l'avait ni émue ni dérangée ; mais cette femme venait d'achever sa prière et en se relevant lentement elle reconnut à ses côtés le moine en oraison : elle ne s'éloigna pas et elle attendit respectueusement qu'il eût fini pour lui adresser la parole.

C'était une jeune et belle Romaine, aux traits nobles et réguliers, aux yeux noirs et

brillants comme des étoiles, aux cheveux de jais tressés en nattes luisantes qui encadraient sa charmante figure, aux dents d'ivoire éclatant à travers ses lèvres de corail voluptueusement entr'ouvertes. Elle avait cette taille élevée et riche, ces formes pures et correctes, cet embonpoint ferme et vigoureux, ces poses élégantes et majestueuses, qu'on admire dans un petit nombre de femmes du peuple de Rome et des environs, ces types rares et précieux de l'art antique, qui ne se trouveront bientôt plus qu'en marbre et en pierre dans les musées. Elle portait le costume pittoresque de Tivoli et de Frascati, la jupe courte de soie jaune, le corsage de soie amarante à manches justes, laissant deviner une gorge magnifique sous les plis légers d'une chemisette de fine toile, la coiffure formée d'une étoffe de laine bariolée, pliée en carré long et fixée sur la tête à l'aide de grandes épingles d'or, ombrageant le front et retombant sur les épaules, enfin les dentelles et les bijoux, colliers et bagues de toutes sortes, longues boucles d'oreilles, et autres joyaux qui font l'ornement et la joie des femmes de Rome.

— *Padre* Alexandre, vous étiez là ? dit-elle

au capucin qui se levait après avoir achevé sa prière. Je ne m'étonne plus si le tonnerre a épargné une pauvre pécheresse comme moi !

— C'est vous, Nisida ? répondit froidement le moine en faisant mine de s'éloigner : il y a longtemps que je ne vous ai vue...

— Que voulez-vous, *padre?* je n'ose plus aller à confesse, parce que je pèche trop et que j'en ai honte.

— Vous préférez, n'est-ce pas, être la proie du diable en enfer, si vous veniez à mourir sans absolution ?

— Ah ! révérend, reprit-elle tout émue de cette terrible menace, j'espère ne pas mourir avant d'avoir fait pénitence, et si je me fusse sentie en danger de mort, je vous aurais appelé...

— M'eussiez-vous appelé, ma fille, dans le cas où tout à l'heure la foudre vous eût touchée ?

— Sainte Vierge, priez pour moi ! répliqua-t-elle plus inquiète : il est vrai que j'aurais été damnée sans miséricorde... La mort peut à chaque instant venir nous surprendre !... Confessez-moi, mon père...

— Je n'ai pas le loisir maintenant... mais

demain, ou plutôt samedi matin, je serai au baptistère de Saint-Jean-de-Latran... Adieu, ma fille, abstenez-vous de pécher et que Dieu vous bénisse !

— Quoi ! *mio padre,* vous prétendez me faire attendre une absolution jusqu'à samedi !

— Êtes-vous en état de péché mortel ? dit le moine frappé de la justesse du reproche qu'on lui adressait.

— Je le crains, et pourtant je serais inconsolable de ne pouvoir communier le jour de Pâques.

— Faites un acte de contrition, ma fille, et confessez-moi votre péché pour que je vous en délivre ?

Nisida se mit à genoux devant le P. Alexandre, sans quitter le pan de sa robe, qu'elle avait saisi pour le retenir : elle se recueillit en poussant de profonds soupirs; quand elle eût prononcé avec ferveur l'oraison qui prépare le chrétien au sacrement de la pénitence, elle se pénétra tellement de l'énormité de sa faute, qu'elle se mit à fondre en larmes et à se frapper la poitrine avec un amer repentir.

— Eh bien ! ma fille, lui demanda le

moine, quel grand péché avez-vous donc commis ?

— Dites-moi, *padre*, que le Seigneur Dieu me pardonnera ce péché, en faveur des mérites de Jésus-Christ !

— Il faut d'abord que vous me disiez quel est ce péché? Mais vite ! ma fille, je ne puis attendre davantage.

— C'est,... répondit-elle en hésitant et en baissant la tête, c'est que je suis aimée d'un juif.

— Un juif! répéta le P. Alexandre qui n'était pas préparé à entendre un péché de cette espèce.

— C'est là, je me l'avoue à moi-même, un péché horrible aux yeux de Dieu et des chrétiens.

— Ce juif vous aime, et vous l'aimez ?

— Oui, *padre*, je l'aime, quoique ce soit un juif capable de tous les crimes.

— Il faut employer à son salut l'attachement qu'il a pour vous, il faut user du pouvoir que vous avez sur lui, pour le retirer des embûches du démon, et l'amener enfin à se faire baptiser.

— Voilà justement, *padre*, ce que je veux

obtenir de lui; car je me fais horreur en songeant que j'ai de l'amour pour un mécréant qui n'a pas été baptisé, et qui sera damné dans l'éternité.

— Le ciel vous saura gré, ma fille, de ce que vous ferez pour lui gagner une âme, et cet amour n'est peut-être qu'un décret de la Providence qui veut convertir un juif en éprouvant une pécheresse. Continuez de disposer ce pauvre hérétique à se réconcilier avec l'Église, et invitez-le à venir vers moi. Je l'instruirai dans notre sainte religion, je le baptiserai, et ensuite on pourra vous marier ensemble.

— Nous marier! s'écria Nisida dont les prunelles brillaient comme des escarboucles; est-il possible qu'un pareil bonheur me soit réservé! Oh! qu'à cela ne tienne, révérend *padre*, nous le baptiserons, je vous assure!

— C'est dans cette espérance que je vous donne l'absolution, ma fille. Achevez votre *Confiteor*.

La jeune Romaine, joyeuse d'être débarrassée d'un péché qui lui pesait, se remit en prière et resta comme absorbée dans sa con-

trition ; elle soupirait et versait de douces larmes : elle serait morte sans regrets en ce moment, parce qu'elle se croyait en état de grâce et pure devant Dieu. Elle se réjouissait toutefois que son confesseur ne lui eût pas prescrit de cesser toute relation avec l'homme qu'elle aimait, et elle se promettait bien d'avoir la preuve de cet amour, en forçant le juif à devenir chrétien.

Le P. Alexandre n'avait pas attendu que sa pénitente se fût relevée pour aller rejoindre Seïla, qui s'était tenue à l'écart par discrétion, et en même temps par habitude de judaïsme. Elle n'eût jamais osé, en plein jour, demeurer vis-à-vis d'une image de la mère du Christ ; car elle aurait risqué d'être injuriée et lapidée par la populace. Elle suivit en silence le bon moine, qui avait besoin de toute sa charité pour ne pas maudire la rencontre inopportune qu'il venait de faire. Il ne pouvait plus espérer d'être sur la route de Tivoli avant que l'orage éclatât.

De grosses gouttes de pluie se détachaient déjà de la nue, et le vent, qui s'engouffrait dans le labyrinthe des rues, en soulevant des tourbillons de poussière, empêchait seul l'ir-

ruption d'un déluge prêt à fondre sur Rome. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient presque sans interruption.

VI

Le Ghetto.

— Voici le Ghetto, *padre* Alexandre, dit Seïla qui réfléchissait à l'étonnement et à l'indignation de son père, si celui-ci la voyait reparaître en compagnie d'un capucin ; je vous remercie encore du fond de l'âme, et je vous quitte.

— Moi, je ne vous quitte pas, mon enfant, jusqu'à ce que je vous aie remise dans les mains de votre père.

— Mais il est inutile que vous m'accom-

pagniez plus loin... D'ailleurs, le quartier est fermé...

— Le portier Capricola n'aura garde de m'en refuser l'entrée; il me connaît bien, ainsi que son fils Marco.

— Je vous demande seulement de me faire ouvrir la porte et de me laisser ensuite ; je vous avoue que ce mauvais sujet de Marco m'inspire une vraie terreur ; je ne voudrais pas me trouver seule avec lui...

— Il est d'un caractère sauvage et inquiet, mais je ne le crois pas méchant : je me flatte même de le convertir à notre sainte religion ; je lui ai promis une place de *custode* au Vatican, s'il veut se faire baptiser le jour du samedi saint, et il n'est pas éloigné de céder à mes conseils : si son père n'y mettait point obstacle...

— Son père se meurt ; Marco ne vous résistera donc pas longtemps ; mais il me semble que de pareils scélérats ne sont pas dignes d'être convertis à la foi catholique, car baptisés ou non, ils ne feront jamais d'honnêtes gens.

— Vous traitez bien mal ce pauvre Marco. Que vous a-t-il fait?

— A moi, rien; mais le misérable a osé lever la main sur son vieux père.

— Oh! fit le moine en se signant; ma fille, ajouta-t-il avec tristesse, tous les péchés, tous les crimes peuvent être absous par la pénitence, et la miséricorde de Dieu est infinie!

Ils étaient arrivés à la principale porte qui se fermait à sept heures du soir et ne se rouvrait qu'à sept heures du matin. Pendant la nuit, personne ne devait entrer dans le Ghetto ni en sortir; mais depuis qu'un portier chrétien, préposé à la police de ce quartier, avait été attaché à l'autre porte voisine du pont Quattro-Capi, la porte, dite de la Juiverie, était restée absolument confiée à un portier juif qui logeait en dedans et avait la garde des clefs. Les anciennes ordonnances papales, qui interdisaient, sous peine du fouet, l'entrée et la sortie du Ghetto durant les heures de clôture, n'avaient plus d'autorité ni d'application : cependant on n'obtenait pas, la nuit, l'ouverture des portes sans payer une forte redevance au gardien juif, qui avait ainsi trouvé moyen de spéculer sur sa position et d'en tirer une lucre assez important. On tolérait ces enfreintes aux vieilles

coutumes, pourvu qu'aucun chrétien ne passât la nuit dans le quartier des juifs, ce qui eût été un cas de galères.

Ce quartier, que les juifs avaient choisi eux-mêmes à une époque très-reculée, lorsque la construction d'une église dédiée à saint Pierre les chassa de l'endroit de la ville où ils s'étaient fixés sous les empereurs romains, fut spécialement assigné à leur résidence par un décret de Paul IV, le plus hostile de tous les papes à leur égard. Le Ghetto, environné d'un mur d'enceinte avec quatre portes correspondant aux quatre points cardinaux du ciel (celles du Nord et du Midi furent murées depuis), était le séjour privilégié de la population juive et le centre de son commerce. Elle se soumit en silence à l'isolement qu'on lui imposait et à d'autres vexations de différentes espèces que le temps seul finit par rendre moins tyranniques : ainsi, on ne distinguait plus les juifs à leur chapeau jaune ; on les rencontrait le jour dans les rues de Rome ; ils n'étaient plus condamnés à faire seulement un misérable trafic de vieilles hardes ; ils n'avaient presque jamais de démêlés avec l'inquisition.

Le Ghetto était au dernier siècle ce qu'il est encore aujourd'hui : un labyrinthe de ruelles tortueuses et d'impasses infectes ; un amas de maisons bâties en bois, en cailloux et en pouzzolane, basses, obscures, hideuses, non moins fétides que les rues où elles surplombent ; une longue suite d'échoppes et de boutiques en plein air, un singulier contraste de riches marchandises et d'ignobles rogatons ; une population toujours en mouvement, peu de femmes hors des maisons, beaucoup d'activité, de bruit et de paroles. Six mille juifs occupaient alors le même espace où dix mille sont agglomérés maintenant, outre le pont Quattro-Capi, pont Fabricius dans l'ancienne Rome, la place de la Juiverie, les églises Santa-Maria del Pianto, Sant'-Angeli in Pescheria et San-Bartolommeo in Regala. On dirait que ces églises et quelques autres qui existent autour du Ghetto, ont été mises là comme des barrières opposées au judaïsme, qui ne se pique pas d'être envahisseur. A Rome, ainsi qu'ailleurs, le quartier des juifs est le plus fangeux, le plus puant, le plus sombre, le plus horrible des quartiers de la ville.

Le *padre* Alexandre tenait déjà le marteau de la porte et s'apprêtait à frapper, lorsqu'il s'arrêta pour écouter le bruit d'une vive altercation qui avait lieu dans l'intérieur de la maison du custode. Cette maison, adossée au mur d'enceinte du Ghetto qu'elle dépassait à peine, n'avait aucune issue du côté de la ville et ne se révélait au dehors que par une seule fenêtre basse garnie de doubles barreaux de fer et d'un grillage extérieur : en ce moment, cette fenêtre était éclairée, mais la lumière n'avait point assez de force à travers un vitrage encrassé de poussière, pour qu'on pût distinguer les objets, à l'exception d'une ombre qui se mouvait çà et là dans le clair-obscur. On entendait alterner deux voix, l'une rauque et sourde, l'autre aigre et stridente, qui échangeaient de vives reparties en langue étrangère. Seïla écoutait aussi et saisissait quelques mots hébreux à l'aide desquels elle comprit ce qui se passait.

— Voilà encore ce monstre qui maltraite son père ! dit-elle avec indignation.

— C'est impossible ! reprit le moine qui ne pouvait se faire illusion sur la violence de la dispute et qui répugnait cependant à croire

aux sévices d'un mauvais fils à l'égard de son père. Marco se prépare au baptême!...

En se posant à lui-même cette puissante raison de doute, le P. Alexandre heurta bruyamment à la porte. Les chiens, auxquels était abandonnée la garde nocturne du Ghetto, se mirent à aboyer d'intelligence et formèrent un concert discordant que les coups de tonnerre faisaient taire par intervalles. Le marteau de la porte avait, en résonnant, suspendu la querelle bruyante qui paraissait engagée chez le portier. Il se fit un instant de silence et une voix sinistre demanda qui heurtait ainsi.

— Ouvre au père gardien des capucins de Tivoli! dit le moine avec un ton d'autorité imposant et doux à la fois.

— Il est huit heures, répondit la voix, et le Ghetto est fermé jusqu'à demain, suivant les règlements de police.

— C'est moi, Marco; moi, le P. Alexandre. Ouvre et dépêche, car j'ai affaire là dedans.

On ne répliqua pas, mais on ouvrit aussitôt, sans que personne se présentât pour introduire Seïla et son guide. Ils entrèrent et refermèrent la porte derrière eux. La pluie

tombait à flots. Le P. Alexandre attendit un instant que le custode vînt à sa rencontre; ne le voyant pas, il s'avança jusqu'au seuil de la petite maison où logeaient Marco et son père : la salle était vide et le moine eut beau appeler, on ne lui répondit pas. Il s'étonna de l'absence des gens qui se querellaient tout à l'heure avec tant de vivacité, et qui ne lui avaient pas refusé l'entrée du Ghetto; mais le temps, la pluie, et la jeune fille qu'il avait prise sous sa protection, lui conseillaient de se hâter; il se promit toutefois de ne pas sortir sans avoir vu Marco et sans l'avoir interrogé sévèrement sur sa conduite. Il passa outre et se dirigea vers la demeure du joaillier Mondaio.

Seïla, du moment où elle avait entendu la porte du Ghetto se fermer derrière elle, s'était sentie comme retranchée du nombre des vivants : elle ne voyait plus rien de tout ce qui l'entourait ; elle suivait machinalement le moine, qui pressait le pas pour que sa compagne pût trouver un abri avant que l'orage fût dans toute sa violence : elle ne s'apercevait pas que ses vêtements étaient trempés de pluie : du fond de sa pensée, elle disait adieu

à Robert, et elle se résignait à mourir. Elle eût donné dix ans d'existence pour ne pas se trouver là ! Quand elle reconnut la maison paternelle, quand elle écouta le tintement de la sonnette que le moine avait fait mouvoir, quand elle se dit que son père allait paraître et lui demander compte de son absence, elle se trouva si faible et si découragée, qu'elle regretta d'être venue; elle était prête à tomber en défaillance.

— On tarde bien à nous ouvrir, objecta le bon moine. Il n'y a peut-être personne dans la maison?

— Oh! mon père est chez lui sans doute; c'est demain la Pâque, et il se prépare à célébrer cette grande fête selon le rite de notre religion. Ce soir, on doit tuer l'agneau pascal...

— Il nous saura mauvais gré de l'avoir troublé dans ses pratiques... Je souffre de vous voir ainsi exposée à la pluie...

Il se fit quelque mouvement dans l'intérieur du logis, et bientôt un pas lourd et traînant s'approcha de la porte. On ne l'ouvrit pas tout de suite, mais une tête parut dans l'encadrement lumineux d'un judas qui

avait glissé sans bruit sur des rainures, et qui permettait de juger les intentions des gens du dehors par leurs figures comme par leurs paroles. Cette fois, malgré la violence de l'averse, le P. Alexandre ne fut pas trop tenté d'entrer dans la maison, en remarquant que cette hideuse grimace de vieillard qu'il avait devant les yeux était barbouillée de sang.

— Moïse et Aaron nous soient en aide ! s'écria ce vieillard en refermant le judas : un moine dans le Ghetto, la veille de la Pâque !

— Mardochée, ouvre-nous ! dit d'un ton d'autorité Seïla qui voulut réparer la fâcheuse impression que la vue de cette face ensanglantée avait produite sur le capucin. Ouvre donc !

Mardochée, dont la voix de Seïla frappait agréablement l'oreille, s'empressa d'ouvrir à la jeune fille et de la recevoir avec des signes muets de joie, sans prendre garde à son compagnon en froc. Ce Mardochée, ancien serviteur affidé du juif Mondaio, semblait encore plus âgé qu'il ne l'était, à cause de ses longs travaux dans la forge de son maître : sa peau, en se ridant, s'était en quelque sorte

détachée des chairs, et pendait horriblement de toutes parts, comme une vessie mouillée qu'on aurait désenflée ; la couleur bistrée de cette peau flottante lui donnait presque la physionomie d'un phoque apprivoisé ; deux touffes de cheveux blancs et roux se hérissaient de chaque côté de son crâne chauve et complétaient sa ressemblance avec un animal immonde. La malpropreté qui régnait dans ses vêtements comme sur sa personne se trouvait ce soir-là moins apparente, parce qu'on ne remarquait que les taches de sang frais qui avaient rougi sa figure, ses mains et le tablier de toile qu'il avait noué autour de ses reins.

— Ah ! ma chère fille, d'où venez-vous ? s'écria-t-il : que vous est-il arrivé ? Votre honoré père...

— Où est-il ? interrompit Seïla qui rassemblait ses forces pour ce terrible instant : avertis-le de venir !

— Bon ! sais-je ce qu'il est devenu, à l'heure où je parle ? Il est peut-être arrêté et mené au château Saint-Ange.

— Mon père, arrêté ! emprisonné !

— Sans doute, s'il a été reconnu dans la

ville, car ne vous voyant pas rentrer, il a cru qu'un accident...

— Et il est sorti du quartier pour aller à ma recherche? Comment, Mardochée, l'as-tu laissé partir ?

— Je me suis opposé autant que possible à son départ. Je lui ai dit tout ce que l'on peut dire de plus fort : que l'heure de la fermeture des portes sonnait ou avait sonné; que le custode ne les lui rouvrirait pas...

— O mon Dieu ! et par cette affreuse tempête ! Et vous, *padre*, dit-elle en se tournant vers le capucin qui avait tiré son bréviaire de sa poche et qui se disposait à le lire dans un coin, vous ne pouvez pas vous en retourner avant que l'orage et la pluie aient diminué ? Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi.

— Ne faites pas attention à moi, dit le P. Alexandre; je vais attendre non que l'orage ait cessé, mais que Mondaio soit revenu : mon devoir ne sera rempli qu'après que je vous aurai remise entre ses mains.

Le père gardien des capucins de Tivoli, qui s'était assis, son bréviaire à la main, près d'une lampe formée d'une longue mèche de

chanvre plongeant dans l'huile de noix, ne se défendait pas de certaines préoccupations, en suivant de l'œil les mouvements de Mardochée et en s'étonnant de le voir ainsi couvert de sang.

— Excusez-moi, mon père, de vous avoir amené ici pendant les préparatifs de la Pâque, lui dit Seïla : on vient de tuer l'agneau pascal !

VII

Le parricide.

Marco, qui s'était caché pour ne pas se trouver en face du P. Alexandre, attendit que le moine fût entré dans la maison de Mondaio pour retourner chez lui, à pas lents, la tête basse, roulant mille projets dans son esprit, et se rappelant qu'il avait entendu sonner de l'argent dans le grand sac que le capucin portait sur son bras.

Quand il revint dans la salle basse où le custode devait se tenir jour et nuit, il jeta

un coup d'œil sinistre sur une vieille tapisserie trouée qui fermait une espèce d'alcôve, et alla s'asseoir devant une table de chêne noirci sur laquelle l'attendaient un gobelet et un pot de vin. Il remplit et vida trois fois de suite ce gobelet d'étain à large ventre; puis, il appuya son front brûlant sur ses deux mains glacées. Un gémissement prolongé s'exhala du fond de la chambre; Marco ne bougea pas : il avait l'air de dormir; il réfléchissait; il était aux prises avec ses mauvaises passions.

La chambre où il se trouvait offrait l'image d'une misère de longue date : la fumée avait complétement noirci le plafond et les murs nus, autour desquels étaient suspendus quelques ustensiles de ménage en fer battu et en étain, usés, rouillés; la table, un coffre de bois vermoulu et trois ou quatre escabeaux meublaient seuls ce bouge humide, infect, dont le sol inégal et fangeux en toute saison n'avait jamais été préservé des infiltrations d'un aqueduc voisin; un brasero en terre cuite, encore chargé de cendres tièdes, suppléait dans les plus grands froids aux cheminées et aux poëles qui étaient alors presque

inconnus à Rome. Derrière la tapisserie en lambeaux qui cachait l'alcôve, si l'on pouvait donner ce nom à un étroit enfoncement où l'on n'aurait pu se tenir debout, il existait un grabat misérable que le fils partageait avec son père, depuis la mort de sa mère.

La pluie tombait par torrents et retentissait sur les terrasses dallées des maisons. C'étaient des avalanches d'eau qui se précipitaient à la fois et dont le clapotement continu couvrait presque le fracas du tonnerre et du vent. Dans les rues, le pavé en pointe de diamant ressemblait aux écluses d'un immense canal ouvertes de toutes parts, et du haut des toits en auvent les gouttières avancées lançaient d'énormes jets dont la chute imitait celle des cascades. Enfin on entendait, à travers ces bruits qui remplissaient l'atmosphère, le grondement sourd des eaux s'engouffrant et roulant dans les égouts souterrains que l'ancienne Rome a légués à la Rome moderne. L'obscurité aurait été profonde, si les éclairs n'eussent sans cesse illuminé le ciel de rayons éblouissants et de teintes rougeâtres. Dans le Ghetto, comme dans la ville, les maisons restaient sombres et

silencieuses à l'intérieur; à peine si quelques lueurs aux fenêtres annonçaient que l'heure du sommeil n'avait pas encore sonné pour tout le monde.

Marco ne dormait pas, quoiqu'il laissât reposer son verre. C'était un grand jeune homme, avec cette taille haute, souple et bien prise, ces formes élégantes et sveltes, ces poses pittoresques et ces mouvements harmonieux qui caractérisent la population du faubourg Transtevère, population généreuse et non abâtardie, fière de son origine et jalouse de se préserver du mélange des Romains dégénérés. La figure de Marco n'annonçait nullement qu'il fût juif : ses traits, admirables de régularité et d'expression lorsqu'ils n'étaient pas dénaturés par quelque passion basse, auraient été dignes de ces statues antiques qui semblent faites d'après un type créé par l'art plutôt que d'après un modèle vivant; mais souvent ses grands yeux ardents s'allumaient de clartés menaçantes et lançaient des regards farouches ; ses sourcils épais, en se fronçant et en se touchant presque, jetaient comme une ombre fatale sur sa belle physionomie; sa bouche, aux

lèvres minces, se contractait en un sourire triste et amer, pendant lequel ses dents restaient serrées les unes contre les autres. Marco portait le costume des Transteverins, la culotte et la veste de velours, les longues guêtres de cuir jaune, la ceinture de soie bariolée autour des reins, la cravate rouge à nœuds flottants, et le chapeau de feutre gris à forme conique. Ce costume était plus propre et plus soigné qu'on n'aurait dû l'attendre de l'état de pauvreté dans lequel il vivait.

Tout à coup deux petites pierres vinrent choquer la vitre de l'unique fenêtre qui avait vue sur la place de la Juiverie. A ce signal connu, qui se perdait dans le bruit de la tempête, Marco tressaillit, se leva d'un bond, écouta et courut ouvrir doucement la porte du Ghetto qu'il n'avait pas fermée à double tour ni aux verrous. Il introduisit une femme enveloppée d'une cape de drap brun qu'elle jeta en mettant le pied dans le logement du custode. C'était Nisida, qui souriait et paraissait toute joyeuse ; ses yeux brillaient avec une étrange vivacité de regard ; ses joues s'animaient des plus fraîches couleurs ; son sein palpitait sous la guimpe : elle avait couru

à travers la pluie, qui ne l'épouvantait pas tant que le tonnerre. Elle fit deux ou trois signes de croix.

— Je t'ai attendu plus d'une heure à la via Mala, dit-elle à voix basse en continuant de regarder autour d'elle avec défiance. Enfin, je me suis décidée à venir jusqu'ici pour voir si tu n'étais pas mort comme un chien, c'est-à-dire comme un juif.

— Ce n'est pas moi qui suis mort, reprit Marco qui la contemplait avec amour, c'est le vieux.

— Quoi ! il s'en est allé, le bonhomme ! répliqua-t-elle en éclatant de rire : le diable aura fait là une bonne journée.

— Il était moribond depuis quelques jours et ses accès d'épilepsie devenaient plus violents et plus prolongés. Ce matin, le rabbin s'est présenté ici et ils ont conféré ensemble. Je ne sais qui a raconté que je voulais me faire chrétien et que je serais baptisé la veille de Pâques...

— Ah ! tu y consens donc, mon petit Marco ! interrompit-elle en lui sautant au cou et en l'embrassant à trois reprises.

— Eh ! sans doute j'y consentirai, si cela

peut te donner la moindre satisfaction. Que m'importe, à moi !

— Il m'importe beaucoup que tu sois chrétien et baptisé, parce que... Dis-moi la mort du pauvre Capricola ?

— Vas-tu le plaindre et le pleurer, ce méchant vieillard ! murmura Marco d'une voix sombre. Quand le rabbin lui a rapporté ce qu'on disait de moi et l'a supplié de s'opposer à mes projets d'abjuration, mon père, qui n'avait pas quitté son lit depuis un mois, en est sorti en criant qu'il allait me tuer, et il l'eût fait comme il le disait, si j'eusse attendu qu'il me frappât de ce grand couteau...

— C'était le démon qui le possédait ! ce vilain juif, dit Nisida en courant prendre le couteau que Marco lui montrait, et en jouant avec ce couteau dont le manche garni de cuivre portait en hébreu le nom de son propriétaire.

— Je sortis de la maison et courus par la ville pour te chercher... Où étais-tu, traîtresse, infidèle, perfide ?

— Penses-tu que j'aie le loisir de te donner des rivaux en cette sainte semaine de prière et de pénitence ?

— Oui, oui, tu étais aux stations, tu visitais les églises, tu écoutais les sermons !... Je suis jaloux de tes prêtres, de tes moines, de tes confesseurs, de tes prédicateurs, de tous ces gens-là qui ont tant de pouvoir sur toi.

— Juif, taisez-vous ! interrompit-elle en lui fermant la bouche avec une main blanche et mutine qu'il couvrit de baisers. Ne blasphème pas, Marco ; autrement je cesse de t'aimer. Voyons la fin de ta journée !

— Eh bien ! après avoir erré çà et là sans t'avoir rencontrée, je suis rentré ici pour fermer les portes du quartier ; car le vieux ne pouvait bouger de son lit. D'ailleurs, je supposais qu'il devait être calmé. Point, il me reçut comme un maudit, il m'injuria, il me menaça : je tins bon, et ne répondis pas, de peur de l'exaspérer davantage. Je faisais semblant de dormir et de ne rien entendre ; mais quand il osa parler de toi...

— De moi ! repartit Nisida en éclatant de rire. J'eusse voulu être là pendant qu'il criait comme un possédé.

— Oh ! je ne pus souffrir qu'il t'outrageât en ma présence, et je lui imposai silence. Il redoubla de rage et d'emportement ; je lui

réitérai l'ordre de te respecter dans ses paroles : il n'en fut que plus insolent... La colère m'avait mis hors de moi...

— Grand Dieu ! auriez-vous... ? s'écria-t-elle avec effroi, croyant que Marco s'était laissé aller à quelque violence parricide.

— Je fis ce geste, dit-il en levant le pot de vin et en le balançant au-dessus de sa tête comme pour le lancer. C'en fut assez pour que le vieux entrât dans le dernier paroxysme de la fureur : il ne parlait plus, il hurlait ; il essaya de se lever et de venir vers moi, les yeux en feu, les poings serrés; mais les forces l'abandonnèrent et il retomba sur le lit avec quelques mouvements convulsifs, à la suite desquels il resta immobile et roide. Il râlait encore faiblement. Dans l'instant, on frappait à la porte du Ghetto, je tirai cette tapisserie pour qu'on ne vît pas le vieux à l'agonie et j'allai ouvrir. Lorsque je suis rentré ici, le vieux ne râlait plus : il était bien mort.

— Mort et damné ! murmura la jeune Romaine; mais la miséricorde de Dieu est grande!

En disant ces mots, elle s'approcha du lit et se mit à genoux sur le pavé humide et froid ; elle pria en silence, avec recueille-

ment. Marco la regardait, ému d'admiration et d'amour; il attendit qu'elle eût achevé sa prière, pour courir à elle, l'enlever dans ses bras et la faire asseoir sur ses genoux, comme un père qui caresse son enfant. Celle-ci, satisfaite d'avoir rempli les devoirs de la religion qui ordonne de prier pour les morts, oubliait déjà qu'un cadavre gisait dans la même chambre, et elle se livrait à l'insouciance de son caractère léger et capricieux : passant la main sous le menton de Marco et lissant le collier de barbe noire qui l'encadrait, elle se penchait vers lui par intervalles et se reculait précipitamment après lui avoir baisé le front ou les cheveux. Le jeune homme, exalté par ces agaçantes coquetteries, la pressait amoureusement contre son cœur et ne la quittait pas du regard; la tendresse et la joie qui gonflaient sa poitrine avaient comme ennobli son visage, où n'apparaissait en ce moment aucune trace de sentiment bas, ni de passion malfaisante.

— Écoute, Marco, lui dit-elle en répondant à son regard radieux; tu vas donc te faire baptiser et abjurer le judaïsme.

— Je ferai tout ce que tu ordonneras, re-

prit Marco qui n'avait rien à refuser aux séductions de l'enchanteresse.

— J'ordonne que ce soit chose faite avant Pâques, et alors, dans l'Octave, nous pourrons nous marier.

— Nous marier ! répéta Marco en extase. Tiens, pour te plaire, je me ferais baptiser dix fois pour une.

— Dépêche-toi, car jusque-là je n'ai pas la permission de t'aimer sans péché. Mon confesseur l'a dit...

— Ton confesseur? De quoi se mêle ce Nazaréen? murmura Marco dont la figure s'assombrit par le froncement de ses sourcils.

— Garde-toi de blasphémer contre ce saint homme ! Le padre Alexandre a daigné se souvenir de toi dans ses prières.

— Le padre Alexandre ! reprit le juif en branlant la tête et en grinçant des dents : tu l'aimes trop !

— Je te conseille d'être jaloux de mon confesseur ! répliqua-t-elle gaiement : je l'aime, c'est vrai, je le vénère à l'égal de messeigneurs les cardinaux, et s'il me commandait de ne plus te voir, de ne plus t'aimer...

— Je l'égorgerais sans remords ! s'écria-t-il avec un air farouche : oui, je le couperais par morceaux !

— Tais-toi, malheureux, tais-toi, si tu veux que je ne te prenne pas en haine. Songes-y, je te détesterais, je te chasserais comme un lépreux, si tu enlevais un cheveu de la tête de ce bon père...

— Ne le défends pas ainsi, je t'en conjure ! reprit d'une voix concentrée Marco, qui ôta des mains de Nisida le grand couteau avec lequel celle-ci jouait sur la table, et qui le plaça machinalement à sa ceinture.

— Çà ! tu acceptes mes conditions, M. le juif? demanda-t-elle en recommençant ses folies d'enfant gâté et mutin : baptisé et chrétien avant Pâques, marié deux ou trois jours après. Occupe-toi des présents de noce !

— J'y ai songé !... dit Marco tirant de sa veste un magnifique collier de malachites gravées en relief, qu'il offrit à Nisida.

— Oh ! les belles pierres ! dit avec enthousiasme la jeune Romaine, saisissant et secouant ce collier dont plusieurs anneaux étaient tordus, et qui avait perdu un de ses

fermoirs d'or, accompagné sans doute de quelques malachites; mais ce joyau est fort endommagé...

— Il faudra le porter chez le joaillier pour le remettre en état, ou plutôt mieux voudrait le changer contre un collier de corail.

— Quel malheur que je ne puisse l'attacher ce soir même à mon cou! dit-elle en soupirant. Je te remercie, Marco; mais ce n'est pas là tout ce que je réclame en présent de noce : d'abord, ce que rien ne remplace, c'est l'alliance d'or du mariage...

— Cela ne doit pas être bien cher? objecta tristement le juif dont les joues rougissaient davantage à mesure que Nisida parlait.

— Il n'y a pas d'union possible sans cette alliance; et le plus pauvre, comme le plus riche, est tenu par l'Église de donner un anneau nuptial à sa femme. Cet anneau bénit est un talisman de bonheur pendant la vie entière d'une chrétienne.

— Je vendrai jusqu'à la dernière pièce de mon héritage pour acheter cet anneau! répondit-il avec mélancolie.

— Une fois baptisé et chrétien, comptes-

tu donc demeurer portier des juifs? demanda-t-elle dédaigneusement.

— Je n'y ai pas songé, et je ferai ce qui vous conviendra... Mais une fois baptisé et chrétien, trouverai-je ailleurs de quoi gagner ma vie et la tienne?

— Oui-da ; est-ce que les juifs n'ont pas toujours quelque trésor caché? Je gagerais que tu vas découvrir des pots remplis d'or et d'argent dans la cave de ton père. D'ailleurs, tu m'as déjà donné tous les bijoux que je possède...

— Je t'en donnerais bien encore, ajouta-t-il avec une singulière expression de physionomie, mais...

— Je les aime tant, les bijoux ! interrompit-elle gaiement ; les bagues, les bracelets, les épingles, les colliers, les colliers surtout...

— Je souhaiterais être le plus grand orfévre de la rue Ripetta pour te rendre contente! dit-il douloureusement.

— Va, je me contenterai à moins de frais, mon petit Marco ; je veux seulement pour les noces une parure en perles.

— En perles, répéta-t-il à voix basse et devenant pensif. Cela peut se trouver...

— Le collier à trois ou quatre rangs et les boucles d'oreilles à deux ou trois pendants, une centaine de piastres, voilà tout.

— Une centaine de piastres! répéta-t-il encore d'un accent plus lugubre...

— Ce n'est point assez, n'est-ce pas? aussi, j'espère avoir un point de Venise pour garnir mon corset et ma chemisette...

— Soit, du point de Venise! répéta-t-il avec un désespoir calme et résigné. Je me lave les mains de ce qui arrivera.

— Enfin, ceci est le point principal, et certes, Marco, je ne t'épouserais pas si tu n'y consentais...

— Je consens à tout, vous dis-je, reprit-il gravement, et je ne fais d'objection à rien, pas même à votre intention de me faire pendre.

— J'entends me promener en calèche tous les dimanches après la messe, dans le Corso et à la villa Borghèse.

— En calèche! répéta Marco atterré par cette dernière exigence. Où voulez-vous que je prenne des chevaux?

— Je ne vous dis pas de les voler, mon ami, vous les louerez, comme font tous les maris qui aiment leurs femmes.

— Je les louerai donc, ajouta-t-il avec un profond soupir. Qu'importe, pourvu que tu sois ma femme !

On frappa rudement à la porte du Ghetto; mais cette fois les chiens n'aboyèrent pas. L'orage les avait sans doute terrifiés et les retenait dans leur chenil. Marco fit signe à Nisida de se cacher derrière la tapisserie de l'alcôve, et malgré la répugnance de celle-ci à se rapprocher d'un juif mort, elle obéit ; mais aussitôt elle jeta un cri étouffé que n'entendit pas Marco, qui courait ouvrir à Mondaio. Après quelques paroles échangées entre eux, Marco laissa l'orfévre rentrer chez lui et retourna de son côté dans la loge du custode : il n'avait plus le front si soucieux ni le regard si sombre.

— Tiens, coquette, cria-t-il en faisant rouler cinq pièces d'or sur la table, voilà ta parure de noce !

Mais personne ne répondit, excepté le tonnerre qui tombait dans le Ghetto, en ébranlant à la fois l'atmosphère, le sol et les maisons, comme par l'effet d'un tremblement de terre et d'une éruption de volcan ; Marco n'y prit pas garde, et s'élança vers l'alcôve : un

spectacle effrayant le glaça de stupeur; la tapisserie venait de s'écarter, soulevée par un bras maigre et livide : le custode Capricola, semblable à un spectre qui sort de la tombe, demi nu, la face cadavéreuse et immobile, les yeux fixes et ardents, ses longs cheveux blancs épars, s'était agenouillé sur le lit, et serrait avec tant de force le cou de la jeune fille évanouie, qu'il imprimait ses doigts osseux dans la chair, et qu'il avait presque étranglé sa malheureuse victime. Marco la lui arracha des mains, en le repoussant et en le faisant retomber étendu, la tête renversée sur le bord du lit; puis il enleva dans ses bras la pauvre Nisida, qui ne donnait plus signe de vie, et il essaya de la ranimer à force de caresses et de baisers.

— Que la malédiction du ciel soit le seul héritage qui te vienne de moi! murmura le vieillard qui essayait en vain de redresser la tête, et qui sentait le sang y affluer, prêt à l'étouffer, et sifflant dans ses oreilles.

— Nisida! ma chère! ma bien-aimée! s'écriait Marco dont le désespoir balançait seul le ressentiment; reviens à toi! reconnais-

moi!... Oh! le misérable vieux! je l'étoufferai de mes propres mains!...

— Puissent les chrétiens me venger et te punir, fils ingrat, fils maudit ! répétait Capricola en se débattant.

— S'il l'avait tuée! disait Marco qui s'effrayait du long évanouissement de Nisida : le meurtrier est là et je l'épargne encore!

— Va, chien, épouse ta chrétienne! criait sourdement le moribond qui, loin de reprendre une position horizontale, rendait la sienne plus pénible à chaque mouvement et touchait déjà le plancher avec son crâne; épouse-la et mets au monde des fils chrétiens! Maudit sois-tu! maudite soit-elle! maudits soient-ils! maudits! maudits! maudits!

Les cris de Capricola, mêlés d'un râlement affreux, eurent plus de pouvoir que les tendres prières de Marco sur l'évanouissement de Nisida; mais ce fut sous l'empire d'une terreur indéfinissable qu'elle reprit ses sens et qu'elle se retrouva toute tremblante, toute glacée de sueur, face à face avec son amant. Elle crut d'abord être en présence du cadavre qu'elle avait vu se ranimer et la saisir. La voix de Marco la rassura; elle se jeta dans

les bras du jeune homme et colla sa figure à la sienne, sans oser se retourner pour savoir si le vieillard qu'elle entendait râler pouvait l'entendre encore.

— Ne crains rien, chère Nisida, lui disait Marco avec l'accent le plus amoureux ; je suis là pour te protéger.

— Ah ! Marco, j'ai pensé que le démon m'emportait dans l'enfer ! reprit-elle tout éperdue : c'était le vieux juif !

— Hou ! hou ! à moi ! à l'aide ! murmurait d'une voix expirante Capricola, qui, n'ayant pas réussi à reporter sa tête sur l'oreiller, comprenait que l'apoplexie allait le frapper dans cette position critique : de grâce, secourez-moi !

— Pauvre Nisida, je donnerais tout mon sang pour t'épargner une peine, un ennui, un regret ! disait le fils du mourant.

— Il me semble toujours le voir devant moi ! disait la jeune Romaine dont l'effroi n'était pas apaisé : il me regardait avec des yeux pleins de courroux et de malice ! il montrait en riant ses longues dents jaunes, comme pour me dévorer !

— Allons, n'y songe plus, dit Marco affec-

tant une gaieté qu'il n'avait pas : c'est un mauvais rêve; les morts n'ont pas encore appris à ressusciter... Tiens; vois ces belles pièces d'or qui te sont destinées !

— Ahan ! ahan ! ahan ! faisait Capricola qui ne distinguait plus les objets qu'à travers un voile sanglant : je meurs ! ahan ! je vais mourir, si l'on ne vient à moi ! ahan !... Mon fils ! Marco, pitié !

— Entends-tu ? reprit avec terreur Nisida, qui avait écouté ces plaintes mêlées à des gémissements inarticulés : c'est le vieux qui revient et qui demande des prières ! C'est lui qui nous annonce sa damnation !

— Contes et fadaises ! reprit Marco en cherchant à couvrir par ses éclats de rire le râle et la voix de Capricola. Je te promets des dentelles, puisque tu les aimes ; tu auras aussi des bijoux, bagues, colliers, pendants d'oreilles...

— Pendants d'oreilles ! colliers ! bagues ! répétait Nisida, qui n'osait tourner la vue du côté du lit où s'agitait le vieillard... C'est Dieu qui me châtie, parce que j'ai profané la semaine sainte en mettant le pied dans la maison d'un juif !

— Marco ! ahan ! ahan ! fit encore l'agonisant qui s'effarait aux approches de la mort ; je te pardonnerai ! je changerai ma malédiction en bénédiction !... Ahan ! han ! han !... Viens, viens à moi ! je te pardonne !

— C'est à moi de te maudire à mon tour ! s'écria Marco d'une voix caverneuse ; laisse-moi en paix, vieux, et dépêche-toi de mourir !

Capricola ne parlait plus, mais il râlait toujours. Nisida osa enfin porter les yeux derrière elle, et les ferma aussitôt en poussant un cri d'horreur, lorsqu'elle aperçut couché en travers le vieillard que ses mouvements avaient mis tout à fait nu : il avait la tête pendante, la face violette contractée par des efforts convulsifs, et les yeux hagards remplis de sang. Elle s'élança hors de la chambre avant que Marco pût prévoir et prévenir son dessein, et, courant à la porte du Ghetto, où la clef se trouvait encore dans la serrure, elle disparut. Son amant ne la suivit pas d'assez près pour espérer de la rejoindre. Il l'appela, l'appela encore : la grande voix de l'orage, qui n'avait pas diminué, répondit seule à sa voix suppliante et désolée.

Tout à coup il se fit un tumulte inusité

dans le Ghetto : une maison s'ouvrit à peu de distance; des cris en sortirent, cris de menaces et cris d'effroi, parmi lesquels dominait une voix ferme et solennelle ; puis la chute d'un corps dans la rue fut, après un instant de silence, le signal de furieux aboiements, de la part des chiens qui accoururent de toutes parts à la curée qu'on leur offrait. De nouveaux cris plaintifs annoncèrent que ces animaux s'attaquaient à un être humain.

VIII

La conversion.

Quand Seïla se retrouva chez son père qui était absent, elle regretta davantage de n'être plus dans la petite maison de Hubert Robert; mais elle se sentit peu à peu délivrée des terreurs qui l'avaient obsédée pendant la route : si le moine n'eût pas été là, sous ses yeux, lisant des prières à demi-voix, elle se serait complétement tranquillisée, et elle eût attendu le retour de son père avec l'espoir de n'être pas trop maltraitée ; car l'absence de Mondaio

l'effet de son imagination frappée, crut apercevoir des taches de sang entre les feuillets de son livre d'heures : il posa ce livre tout ouvert sur une table que le contact du tueur d'agneau avait tachée en effet. Quand il le reprit et qu'il remarqua des vestiges sanglants qui s'y étaient gravé, il éprouva une commotion générale, et il se persuada qu'il ne tarderait pas à paraître devant Dieu. Ce fut avec une résignation pieuse et confiante qu'il se prépara dès lors à mourir.

— Seigneur Dieu ! dit-il à demi-voix, quand tu daigneras m'appeler à toi, je suis prêt ! mais je te conjure de m'assister dans les angoisses de la mort, afin que je sois délivré de ces appréhensions indignes d'un chrétien et d'un prêtre.

— Croyez-vous, mon père, que vos prières au dieu des chrétiens puissent faire que nos désirs soient accomplis? lui demanda Seïla qui s'était tenue respectueusement à l'écart, et qui priait aussi d'intention.

— Mes prières n'ont peut-être pas au ciel un grand pouvoir, dit modestement le moine que le son d'une voix humaine tira de ses fatales préoccupations ; car je suis un pé-

cheur, et j'ai besoin que Dieu me fasse miséricorde.

— Vous, padre, vous! un saint homme qui n'avez jamais conçu, ni exécuté que le bien!

— Je n'ai point assez fait pour mon salut, et l'homme le moins répréhensible vis-à-vis des hommes est souvent bien coupable vis-à-vis de Dieu. Mais le repentir et la pénitence sont la gloire du pécheur. Il me semble que je ne tarderai pas à paraître devant mon juge, et je me trouve indigne de sa clémence, tout chargé d'iniquités et de souillures. O mon Dieu! s'écria-t-il avec ferveur en pliant le genou, détourne de moi ta colère, et que l'heure de ma mort expie les péchés de ma vie!

— Si vous craignez le jugement de Dieu, dit Seïla qui avait attendu avec respect que le moine se fût relevé, si vous vous accusez d'avoir mal vécu, vous qu'on vénère à si juste titre, comment ne dois-je pas trembler du sort qui m'attend dans l'autre vie?

— Vous, ma fille! reprit le capucin étonné de trouver chez une juive cette défiance de soi-même que l'Évangile enseigne. A votre âge, on n'a pas encore eu le temps de s'enra-

ciner dans le péché... Pardon, je vous parle comme à une chrétienne.

— Chrétienne ! je veux le devenir, et je vous supplie de m'y aider, dit-elle avec la fermeté d'une résolution prise de longue main.

— Vous voulez devenir chrétienne, vous faire baptiser, abjurer le judaïsme?

— Oui, je le veux, et rien au monde ne pourra m'empêcher d'accomplir cette volonté.

— C'est la grâce divine qui vous a touchée, ma chère fille, dit le moine qui pleurait de joie en lui pressant les mains et en la regardant avec une tendresse paternelle. Il faut remercier Jésus-Christ et sa divine mère d'avoir fait ce miracle pour votre salut.

Le religieux s'agenouilla de nouveau, et demeura comme en extase pendant quelques instants. On l'entendait murmurer une prière à demi-voix et des soupirs étouffés sortaient de sa poitrine contrite. Lorsqu'il eut remercié Dieu, la Vierge et tous les saints, il revint vers Seïla, le visage souriant et radieux, la fit asseoir à ses côtés et lui prit la main :

— Ma fille, lui demanda-t-il, racontez-moi comment ce miracle s'est opéré en vous?

— Oh ! ce n'est pas en un moment ni en un jour, dit-elle, que j'ai résolu de changer de religion. Quand j'étais encore enfant, ma mère (je l'ai perdue bien jeune !) me parlait souvent des dogmes chrétiens et m'apprenait à respecter l'Église de Jésus-Christ. J'ai toujours, en me rappelant ces souvenirs d'enfance, soupçonné que ma mère était elle-même chrétienne...

— Votre mère !... répéta en levant les yeux au ciel le P. Alexandre qui parut avoir un secret à révéler.

— Depuis sa mort, continua Seïla, je n'ai pas eu d'autre culte que celui de mon père, et pourtant je me sentais involontairement portée vers la religion de Robert..., vers la vôtre... C'était un vœu tacite fait à la mémoire de ma mère !

— Ainsi, vous n'avez reçu aucun conseil, aucun enseignement? vous êtes poussée par la main de Dieu vers la foi ?

— J'ai hâte que vous m'instruisiez dans cette foi que j'embrasse du fond du cœur dès à présent.

— Ce sera pour moi un devoir bien doux à remplir, ma chère fille ; c'est moi-même qui

vous ferai abjurer et qui vous baptiserai, si le général des capucins daigne m'en donner la permission.

— Mais il faut que cette cérémonie se fasse secrètement, à cause de mon père qui me maudirait !

— En effet, votre père! répliqua le moine que les difficultés de la position rendirent pensif : il n'abjurera pas, lui ?

— Il se ferait couper par quartiers, plutôt que d'abjurer ! Jamais il ne quittera la religion de ses ancêtres ; et, s'il savait que je me dispose à sortir de cette religion qu'il m'a donnée en naissant...

— Il importe cependant que votre père sache que vous allez être chrétienne.

— Ah ! prenez garde ! s'il le sait, il s'y opposera de toute son autorité de père, avec tout le zèle qu'il puisera dans sa religion. S'il le sait, je suis perdue ! il est capable même de se porter à de terribles extrémités...

— Le gouvernement de Sa Sainteté et l'Église dont vous deviendrez l'enfant seront d'accord pour vous protéger.

— Cette protection n'arrêtera pas les des-

seins de mon père : il me retirera son affection, il m'enfermera...

— Alors, ma fille, nous userons du pouvoir temporel, nous viendrons vous délivrer, nous vous ferons un rempart de nos corps, nous vous mettrons à l'abri de ces injustices, nous vous placerons dans un couvent...

— Dans un couvent ! s'écria Seïla avec autant de surprise que de répugnance. Ce n'est pas pour me faire religieuse, que je pense à devenir chrétienne.

— Eh ! ma fille, qui vous parle de vous faire religieuse ? Il faudrait d'abord que la vocation vous vînt...

— Elle ne me viendra pas, je vous assure, puisque j'ai l'intention, c'est-à-dire l'espérance, de me marier.

— De vous marier ! reprit le capucin, dans l'esprit duquel l'idée de mariage n'était nullement inconciliable avec celle d'une abjuration, à condition que l'époux serait chrétien. Vous n'épouserez pas un juif?...

— Non ; vous connaissez le mari que je dois prendre, et je suis sûre que vous approuverez mon choix.

— Je l'approuve de grand cœur, s'il est ap-

prouvé par l'Église où vous allez entrer... et par votre père.

— Et par mon père ! répéta tristement Seïla, qui s'était déjà dit que son père ne pouvait approuver ce choix.

— Sans doute ; votre père, quoique séparé de vous par la religion, n'en garde pas moins les droits d'un père.

— Mon père ne consentira jamais à ce mariage, répliqua-t-elle en soupirant et en essuyant ses yeux pleins de larmes.

— Ce mariage n'est donc pas honorable ni avantageux, que vous comptez d'avance sur le refus de votre père ?

— Ce mariage est le plus honorable que je puisse désirer !... et puis, ce mariage me rendrait bien heureuse !...

— Dans ce cas, les refus de Montaio ne seront peut-être pas inflexibles, car votre père doit surtout souhaiter votre bonheur. Vous dites que je connais la personne que vous prétendez épouser ?...

— Oui, reprit-elle en hésitant et en rougissant ; vous avez même pour cette personne autant d'amitié que d'estime.

— Dépêchez-vous donc de me la nommer,

ma chère fille, afin que je m'intéresse à cette union et que je l'appuie de toutes mes forces auprès de votre père. Je vous promets de me charger du mariage ainsi que du baptême.

— C'est un Français, un peintre de l'Académie, M. Hubert Robert...

— Hubert Robert! s'écria le moine enchanté; vous l'avez dit, je n'eusse pas fait moi-même un meilleur choix pour vous: Robert a bien le plus noble cœur! c'est un jeune homme excellent, parfait, accompli.

— Que je suis fière de vous entendre le louer ainsi! vous m'encouragez, vous me rendez l'espoir!

— Voilà pourquoi vous étiez ce soir dans la maison de Robert? Je comprends; le tableau n'est qu'un prétexte, un moyen de vous réunir? Robert vous aime, et vous l'aimez! depuis longtemps, sans doute?

— Depuis que nous nous sommes rencontrés... depuis quinze ou vingt jours...

— Vous n'avez pas perdu de temps, dit avec bonté le vieux moine. Je vous blâme, ma fille, ajouta-t-il avec une gravité presque sévère, d'avoir commencé une liaison... honnête et pure il est vrai... sans consulter

votre père, sans lui faire part de ce projet de mariage, auquel il ne mettra certainement pas obstacle... D'ailleurs quand vous serez chrétienne, votre père ne sera plus seul maître de vous : l'Église vous nommera un curateur, et vous trouverez un appui efficace auprès de ce second père...

— Je fais des vœux pour que ce second père ne soit autre que vous ! dit-elle en baisant les mains du capucin.

— J'obéirai si l'on me juge capable de remplir cette imposante mission ; mais les intérêts des pauvres, ceux de mes pénitents, ceux des religieux de ma communauté me laissent peu d'instants libres ; d'ailleurs, je suis vieux...

— Je vous conjure de ne pas m'abandonner ! s'écria-t-elle avec terreur, en distinguant un bruit de pas dans la rue.

— Vous abandonner ! jamais, ma fille ! Regardez-moi maintenant comme votre conseil, votre ami, votre protecteur !

— J'entends mon père qui revient, dit-elle avec un violent battement de cœur. Que vais-je lui répondre?

— N'ayez pas la moindre crainte ; je suis

là pour vous soutenir, pour plaider votre cause, qui est celle de tous les chrétiens.

— Mais il m'accablera de sa colère... J'ai eu le malheur d'égarer un collier précieux qu'il m'avait remis.

— Pourquoi ne me l'avoir dit plus tôt? Je vous aurais aidée peut-être à le retrouver... Nous le chercherons demain... Ce soir, avisons au plus urgent, préparons votre père à vous voir chrétienne !

— Ne serait-il pas plus sage d'attendre!... Attendez, je vous en prie, une occasion favorable...

— Attendre, quand d'une minute à l'autre la mort peut venir, la mort avec la damnation, pensez-y !

— Vous avez plus d'expérience, plus de sagesse que moi ; c'est donc à vous de décider ce qu'il faut faire.

— Ce qu'il faut faire, je le ferai : avertir Mondaio de vos intentions formelles, de votre conversion miraculeuse ; juger de ses intentions à votre égard... Il est votre père, sans doute ; mais Jésus-Christ est aussi votre père, et je parlerai au nom de Jésus-Christ.

— Et moi, je le sens, je n'aurai pas la force

de prononcer une parole... Je tremble, et me résigne à tout.

Mondaio ne sonna pas; il ouvrit avec une clef qu'il avait sur lui et il entra précipitamment dans la salle, sans s'être arrêté au seuil de la maison pour écouter s'il reconnaîtrait la voix de sa fille dans l'une des deux voix qu'il avait entendues à travers les fentes de la porte et des volets, où filtraient quelques rayons lumineux. Il se débarrassa du chapeau à grands bords et de l'ample manteau qui l'avaient à peu près protégé contre l'orage; il ôta les houzeaux de cuir dans lesquels ses jambes n'avaient pas été mouillées, et il parut alors entièrement vêtu de noir sans une tache de boue, sans une goutte de pluie, comme s'il n'avait pas quitté sa boutique. Quand il eut achevé en silence de faire disparaître les traces de son excursion dans la ville à une heure indue, il regarda sa fille pour la première fois, avec un œil dur, froid et scrutateur; puis il alla droit à elle, tandis que le capucin qu'il avait fait semblant de ne pas voir allait à lui pour donner le change à sa colère.

— Vous êtes sortie à la huitième heure, dit Mondaio d'un ton sec et impérieux : voici

la vingtième heure qui sonne : vous avez donc passé douze heures hors de la maison. Qu'avez-vous fait ? d'où venez-vous ?

Seïla n'osa pas répondre : elle baissa la tête, se cacha la figure dans ses mains et fondit en larmes.

IX

Père et juif.

Mondaio aimait sa fille, mais il aurait cru diminuer son autorité en laissant paraître cette affection, qui ne pouvait être mise en balance que par son avarice et son fanatisme religieux : ces deux passions étaient si puissantes chez lui, qu'il leur eût sacrifié tout le reste, et s'il avait dû opter entre elles deux, il eût fini, après bien des luttes douloureuses, par préférer sa religion à son or. Il ne s'était pas encore d'ailleurs rendu compte à lui-

même du parti qu'il prendrait, dans le cas où il serait forcé par les circontances de faire un choix et deux sacrifices. C'était là une conséquence naturelle de sa naissance et de son éducation. Avant d'être père et d'avoir amassé une grande fortune dans le commerce, il avait été destiné à être rabbin et il s'était adonné avec ardeur à l'étude du judaïsme. Ce fut donc dans les immenses et mystiques commentaires de la Bible, connus sous le nom du Talmud et de la Cabale, qu'il puisa son zèle fanatique pour la religion de Moïse. Les événements ne permirent pas qu'il se vouât exclusivement au ministère de cette religion. Il n'était pas né dans le temple, suivant l'expression juive qui a survécu à la tribu de Lévi dans laquelle le peuple d'Israël voyait se multiplier ses lévites.

Il se maria ; il eut une fille de cette femme qu'il adorait et qu'il maltraita pourtant avec une odieuse brutalité, en apprenant qu'elle s'était faite chrétienne. L'infortunée mourut de chagrin, peut-être des mauvais traitements qu'elle avait reçus, et Mondaio reporta sur la tête de Seïla la tendresse qu'il avait eue pour la mère. C'est à partir de cette époque néan-

moins que son avarice prit le dessus ; il gagnait beaucoup d'argent en gravant sur pierres dures et il forma un atelier où s'exécutaient les plus précieux travaux en ce genre qu'on fît à Rome. De là l'origine de sa fortune, qui s'accrut tous les jours et qui ne changea rien à sa manière de vivre, modeste et silencieuse. Il n'avait pas d'autres plaisirs que la lecture du Talmud, la vue de son or et l'entretien de sa fille. Cette existence austère et uniforme convenait à ses goûts, et il n'avait pas encore pensé au mariage de Seïla, parce que ce mariage devait faire une large brèche à ses richesses et impatroniser un nouveau venu dans son intérieur de famille. La tristesse de cet intérieur avait sans doute prédisposé la jeune juive à chercher hors de la maison paternelle une affection plus expansive sinon plus réelle, et moins rigide sinon moins exigeante. Le cœur ainsi s'élabore en silence pour l'amour.

Mondaio avait une de ces têtes étroites, mais élevées au sommet du crâne, qui appartiennent essentiellement aux organisations fanatiques ; son front bas et fuyant ne dénotait pas un esprit intelligent ; mais toutes les

qualités des artistes se révélaient aux proéminences de ses sourcils. Ses yeux aux orbites enfoncées brillaient du feu sombre que couve l'avarice, et la lèvre inférieure, qui débordait et couvrait souvent la supérieure, semblait indiquer le travail de la réflexion ainsi qu'une perpétuelle défiance. Sa physionomie était froide, dure et immobile ; les sentiments qu'il éprouvait ne venaient jamais s'y refléter, à moins que l'espoir du gain n'allumât davantage sa prunelle et que la colère à laquelle il était fort sujet ne contractât tous ses traits de manière à augmenter leur caractère d'inflexible dureté. Ses coreligionnaires l'estimaient et l'honoraient comme un saint homme, mais on ne recherchait pas sa société et l'on plaignait même, dans le Ghetto, le sort de sa fille qui vivait retirée auprès de lui en tremblant sous sa main de fer. Personne encore ne s'était hasardé à demander Seïla en mariage, parce qu'on savait que le père ne se dessaisirait pas volontiers de la dot que celle-ci était en droit d'espérer.

— M'entendez-vous? reprit-il plus rudement, voyant que Seïla baissait la tête sans répondre. Pendant cette journée qu'avez-

vous fait? A cette heure indue, d'où venez-vous?

— Mon père!... dit-elle en balbutiant. Il y a déjà quelque temps que je suis rentrée...

— Encore une fois, qu'avez-vous fait? répliqua-t-il d'une voix tonnante. Je suis allé par la ville pour vous chercher, et cette démarche qui pouvait m'envoyer dans les prisons m'a coûté cinq pièces d'or, oui cinq pièces, pour me faire ouvrir la porte du quartier!... Mais ce n'est rien que cette dépense s'il ne vous est arrivé aucun accident... Je craignais qu'on ne vous eût arrêtée sous quelque prétexte...

— Arrêtée! s'écria Seïla, qui osa pour la première fois regarder son père. Moi, arrêtée!

— J'imagine, pour notre honneur, que vous ne l'eussiez pas mérité; mais il est venu deux fois aujourd'hui des gens de police, je les ai bien reconnus pour tels, qui s'informaient de vous et des motifs de votre absence... J'ai fait alors fermer la boutique, mais ces gens-là ont continué de rôder autour de la maison... Eh bien! vous ne répondez pas? Qu'avez-vous fait? D'où venez-vous?

La jeune juive, qui avait espéré un moment éluder une question aussi nettement posée, n'eut pas la force de chercher une excuse évasive, ni de se réfugier dans un mensonge : elle se tut et cacha entre ses mains son visage inondé de larmes. Alors le P. Alexandre crut devoir lui venir en aide et s'approcha.

— Oh ! Seïla ! murmura Mondaio en faisant craquer ses doigts qu'il serrait dans sa main fermée.

— Permettez-moi, mon fils, de parler pour elle ?... dit le capucin à qui un regard sinistre et menaçant ferma la bouche.

— J'ai respecté les devoirs de l'hospitalité en ne vous congédiant pas avant que l'orage fût passé ! répliqua poliment, mais avec une sévérité glaciale, Mondaio qui évita de rencontrer les yeux du moine. Vous n'avez rien à voir dans mes affaires domestiques et j'aurais mieux fait de me contenir devant vous... Restez ici, puisque l'on vous y a reçu... Seïla, montez dans votre chambre et attendez-moi.

— Non, qu'elle demeure plutôt; car ce que j'ai à vous dire l'intéresse particulièrement...

— Je ne sais ce que vous pouvez avoir à

me dire, mais je ne veux pas que ma fille soit témoin de cet entretien.

— Obéissez à votre père, mon enfant : laissez-moi m'occuper de vous et comptez que Dieu m'inspirera.

Seïla jeta au moine un coup d'œil suppliant et reconnaissant à la fois : elle le remerciait d'affronter seul la colère de Mondaio; elle le conjurait de ne rien épargner pour réussir; mais comme elle comptait peu sur cette réussite, elle se recommandait tout bas au Dieu des chrétiens. Elle avait commencé à monter les degrés de l'escalier de bois et elle était parvenue à la moitié, quand le juif, qui se préparait avec anxiété à la conférence qu'il allait avoir avec le capucin, changea brusquement le cours de ses idées et courut au pied de l'escalier en appelant Seïla d'une voix impatiente et troublée :

— Je sors de chez Rocconi, Savi, Malaco et les autres joailliers de la rue Ripetta, dit-il : aucun d'eux ne vous a vue; vous aurez à me rendre compte de tous les instants de cette journée... Remettez-moi donc la boîte de malachites !

— Hélas ! mon père, je ne l'ai plus ! répon-

dit douloureusement la jeune fille qui se repentit aussitôt de cet aveu.

— Vous ne l'avez plus! s'écria Mondaio consterné et irrité de cette nouvelle inattendue. Où donc, où donc est-elle?

— Je l'ai perdue... Voilà pourquoi je rentre si tard et... Pardonnez, pardonnez-moi, mon père!

— Quoi! malheureuse, tu as perdu ces bijoux qui valent plus de 300 piastres! disait le graveur en pierres fines, à qui cette perte avait fait oublier tout le reste, l'absence et le retour de sa fille, ses inquiétudes de père, et surtout le moine qui n'osait parler de résignation chrétienne à ce juif avare en courroux.

— Je les ai cherchés... tout le jour! murmura Seïla qui ne se sentait plus la force de monter ni de descendre.

— Tu les as retrouvés, sans doute? Sont-ils endommagés? une des malachites est peut-être brisée?

— On les retrouvera peut-être... On m'a promis... Demain, je saurai s'il faut espérer ou non...

— Va, tu ne seras jamais qu'une fille im-

prudente et prodigue ! Cette parure commandée par l'ambassadeur de France... Mon ouvrage le plus parfait... Rocconi la payait 250 piastres !... Perdue ! perdue !... mais c'est impossible... on la lui aura volée !... Si ce n'était pas la veille du saint jour de Pâques, je ne m'apaiserais pas de la sorte... Dis, négligente fille, as-tu du moins observé le jeûne aujourd'hui ?

— Je ne me suis nourrie que de mes larmes, reprit tristement Seïla en étouffant à peine ses sanglots.

— Retirez-vous dans votre chambre, et là songez aux moyens de retrouver mes malachites... Je suis curieux d'apprendre où et comment vous avez perdu cette boîte... Songez aussi à la Pâque qu'il faut célébrer cette nuit... Mardochée ! cria-t-il en s'approchant de l'entrée de la cave, il est neuf heures, et les portes ne sont pas teintes du sang de l'agneau pascal.

Une voix enrouée répondit à cet appel, et l'on vit sortir de la cave le vieux serviteur, portant avec précaution une jatte pleine de sang où trempait une plume d'oie : ses mains tremblantes de vieillesse ne conservèrent pas

assez l'équilibre du vase, et il en tomba du sang qui éclaboussa encore ses vêtements et fit une traînée sur le plancher. Du reste, Mardochée avait travaillé avec tant de conscience aux préparatifs de la Pâque israélite, qu'il s'était ensanglanté des pieds à la tête et qu'il semblait avoir voulu se teindre lui-même à la place des portes et des serrures. Il alla en silence frotter de sang celles de la salle, pendant que Mondaio s'associait par une prière mentale à cette cérémonie instituée chez les juifs en souvenir de la délivrance des Hébreux et de leur sortie d'Égypte.

— Mondaio, vous ne m'avez pas fait rester pour être témoin de votre idolâtrie ? dit le capucin d'un ton de reproche.

— Idolâtrie ! répéta fièrement le juif : je vous ai toujours regardé comme un homme sage, padre Alexandre !... Il est plus de neuf heures, et je ne pouvais remettre cette pratique de nos pères sans manquer à la loi...

— Vous avez raison, mon fils; je me suis exposé à ce que je subis, en venant à cette heure et en ce jour dans votre demeure... Achevez donc vos rites juifs, tandis que je

prierai Jésus-Christ de vous éclairer d'un rayon de sa grâce.

— As-tu fait cuire l'agneau? demanda Mondaio à Mardochée qui avait fini de barbouiller de sang les gonds et les serrures des portes : le pain azyme est-il sous la cendre chaude? Apprêtes-tu les laitues amères?

— Oui, maître, vous pouvez ceindre vos reins et prendre le bâton de voyage, répondit le hideux vieillard; à minuit sonnant, le repas de la Pâque sera servi, et en attendant, le feu consume toutes les parties de l'agneau qui ne paraîtront pas sur la table. Que le puissant Dieu d'Israël soit clément pour votre maison!

Une exécrable odeur d'os et de chairs brûlés s'exhalait de la cave en ce moment et prouvait que Mardochée exécutait à la lettre les commandements de Moïse. Il se retira très-satisfait de lui-même, non sans regarder d'un œil inquiet le capucin qui n'avait pas repris son bréviaire, mais qui faisait glisser entre ses doigts les grains de son chapelet chargé de médailles de cuivre et de reliquaires d'argent.

— Je suis maintenant fort attentif à vous

écouter, dit Mondaio en faisant asseoir le moine à ses côtés. Votre visite se rattache sans doute à des faits que j'ignore et qui sont relatifs à ma fille ?...

— Je ne savais pas que vous eussiez une fille, ou du moins qu'elle eût survécu à sa mère.

— Ne parlons pas de sa mère, je vous prie; ce serait raviver des blessures cruelles que le temps n'a pu fermer et qui sont bien profondes... Enfin, que les chrétiens soient contents de m'avoir ravi ma femme !...

— Je ne viens pas renouveler vos remords et vous répéter les paroles que votre malheureuse femme m'a dites en confession, lorsque je l'assistai à sa dernière heure... Je vous pardonne comme elle vous a pardonné...

— Pourquoi êtes-vous venu, padre Alexandre? interrompit Mondaio en proie à une violente agitation intérieure. Vous m'aviez promis de ne jamais reparaître dans une maison où vous avez mis le trouble et le désespoir.

— Croyez-vous qu'il ne m'en coûte pas pour rentrer ici où j'ai vu votre victime à l'agonie?

— Silence! interrompit Mondaio dont la main nerveuse s'abattit sur l'épaule du père Alexandre et s'y cramponna. Ma bourse, je vous le rappelle, vous est toujours ouverte. Je suis encore prêt à contribuer aux aumônes qui passent par vos mains, mais, au nom du ciel, éloignez-vous d'une famille où votre présence n'a été que trop fatale, laissez-nous vivre et mourir dans la foi de nos pères : il n'y a plus de chrétien ici!

— Faites des vœux pour que la grâce d'en haut vous atteigne au moins dans votre enfant!

— Que voulez-vous dire? répliqua d'un accent terrible Mondaio qui se leva et parcourut à grands pas la salle, pendant que le P. Alexandre parlait. Dieu d'Israël! dieu de Moïse! le permettrais-tu?

— Écoutez, Mondaio, n'ayez plus les yeux et les oreilles fermés aux volontés du vrai Dieu : inclinez-vous devant la Providence. C'est elle seule qui agit aujourd'hui, et nous n'avons pas même l'honneur de lui servir d'instrument. Il y a quinze ans, votre femme s'était faite chrétienne, et quand elle vint à moi pour me prier de diriger sa conscience...

— Taisez-vous, *padre* Alexandre! dit à demi-voix le juif qui crut entendre se rouvrir la porte de la chambre de Seïla. Ces souvenirs me font mal... Il importe, d'ailleurs, que ma fille ne soupçonne jamais l'erreur et la malheureuse fin de sa mère.

— Quoi! l'avez-vous élevée dans l'ignorance absolue de ce qui s'est passé en son enfance? Ne sait-elle pas que sa mère, sa vertueuse mère qui vécut comme une sainte et mourut comme une martyre, était chrétienne?

— A quoi bon lui apprendre à mépriser la mémoire de sa mère, qui renia les préceptes de la loi?

— Sa mère? c'est sa mère qui a intercédé pour elle la miséricorde de Dieu! c'est sa mère qui l'inspire en ce moment!

— Il y a quinze ans, interrompit Mondaio saisissant le bras du religieux et le secouant avec un emportement contenu, il y a quinze ans qu'à cette même place je vous fis jurer de ne pas reparaître dans cette maison.

— J'ai tenu ma promesse, dit gravement le capucin; je n'avais plus rien à faire ici, puisque ma pénitente était morte des suites de votre brutalité, de votre fanatisme, en

vous excusant, en vous défendant même.

— Faut-il encore me défendre moi-même contre cette atroce calomnie? répliqua le juif dont l'agitation devenait de plus en plus anxieuse, quoiqu'il comprimât sa voix et ses mouvements. Faut-il vous redire encore que ma femme, se voyant surprise dans l'exercice de la religion qu'elle pratiquait à mon insu, fut épouvantée de mon juste courroux, s'enfuit avant que je songeasse à la poursuivre, et tomba sur les derniers degrés de l'escalier? Si elle se blessa dans cette chute, si elle succomba peu de jours après, j'en gémis alors, j'en gémirai toute ma vie; mais je n'ai rien, rien à me reprocher...

— Rien! quand vous la menaciez sans cesse de la tuer de votre propre main, si elle abjurait le judaïsme?

— Je l'aimais profondément, reprit-il avec réflexion, j'eusse préféré la voir morte plutôt que chrétienne!

— Il y a quinze ans que vous pensiez ainsi! dit en soupirant le prêtre, attristé par ce souhait cruel et inflexible.

— Je pense toujours de même, repartit Mondaio qui fixa ses yeux ardents sur

son interlocuteur et le força de baisser les siens.

— Je vous plains d'avoir le cœur si endurci, mon fils, et je prierai Dieu pour vous.

— Comptez-vous rester davantage? dit le juif en se levant et en allant à la porte de la rue pour juger de l'état du ciel et du temps. Si vous attendez que la pluie cesse, vous attendrez jusqu'au jour... Eh! vous ne me forcerez pas à célébrer la Pâque en votre présence, je suppose?

— Voici que je pars, dit le capucin se levant à son tour : je vous reverrai demain, s'il vous plaît, pour l'affaire qui m'amenait...

— Quelle affaire? Ah! vous m'instruirez peut-être de ce que veulent des gens de police qui ont erré toute cette journée autour de ma maison, et qui s'y sont même présentés sous prétexte de parler à ma fille...

— Êtes-vous sûr que c'étaient des gens de police? objecta le bon moine qui, connaissant l'amour de Hubert Robert pour Seïla, eut l'idée qu'il pouvait bien l'avoir guettée et s'être fait accompagner de son ami Fragonard. Parlaient-ils français?

— Français? des hommes de la police pontificale! Vous n'êtes pas bien éveillé, *padre* Alexandre : allez dormir en paix!

— Cette question vous paraîtra toute naturelle, quand vous saurez qu'un jeune Français...

— Eh bien? interrompit vivement Mondaio qui comprit, au nom de Français, que sa fille était en butte à quelque poursuite galante.

— Un peintre de l'Académie de France...

— Il a vu ma fille, il la trouve belle? Dites-lui qu'elle est juive, s'il veut l'épouser; dites-lui qu'elle aura un million de dot et que je suis son père, s'il voulait nous traiter avec la légèreté française.

— Ce jeune homme, et je réponds de lui comme s'il était mon fils, n'a que des vues honorables et dignes de vous...

— Est-il israélite comme nous?

— Il est chrétien comme moi, comme... l'était cette femme angélique...

— Encore! interrompit Mondaio dont l'impatience s'irritait à chaque instant. Quand je vous fis promettre de ne pas rentrer dans cette maison, j'achetai, ce me semble, votre

retraite et donnai une bonne somme à votre couvent.

— Vous remplissiez la volonté dernière de la défunte et cet argent a racheté quelques-uns de vos péchés.

— Quelle somme demandez-vous maintenant pour exécuter la promesse que vous me fîtes il y a quinze ans?

— Dieu m'a relevé de cette promesse et je reviens au nom de la sainte femme que vous avez perdue...

— Ah! quel esprit de l'abîme vous a ramené ici la veille de la Pâque! murmura Mondaio frémissant de colère.

— Je reviens vous dire, comme le prophète, que le divin pasteur rappelle à lui sa brebis égarée...

— Sortez! s'écria le juif que ses pressentiments exaltaient encore plus que les paroles énigmatiques du capucin.

— Mondaio, croyez-moi, ne vous opposez pas au bonheur de votre fille dans ce monde et dans l'autre...

— Ma fille, malheureux! Veux-tu m'enlever ma fille comme tu m'as enlevé ma femme?

— Je veux, au contraire, vous la conserver; votre fille espère que vous consentirez...

— Consentir à quoi? dit avec force Mondaio qui ne pouvait plus douter de la mission du P. Alexandre; consentir à ce que des libertins osent lever les yeux sur Seïla!... Consentir à ce qu'un prêtre chrétien, fourbe et intrigant, vienne semer la zizanie et le scandale dans ma famille!...

— C'est votre fille qui vous parle et vous supplie par ma bouche...

— Va-t'en, artisan de désordres et d'intrigues! s'écria le juif hors de lui; va-t'en et sois maudit!...

— Cédez de bonne grâce aux projets de la Providence; ne contraignez pas votre fille à la rébellion...

— Et c'est toi, infâme, qui oserais la pousser à se révolter contre son père!

— Le nom et l'autorité de père s'évanouissent devant l'autorité et le nom de Dieu!

— Ah! ce n'est point assez d'avoir perverti la mère : tu prétends de même pervertir la fille!

— Insensé, qui voulez tenir tête à la Providence! Votre fille est chrétienne...

— Chrétienne! ma fille! chrétienne! criait Mondaio en arrachant ses cheveux et en déchirant ses vêtements.

— Oui, chrétienne d'intention, puisqu'elle réclame le sacrement du baptême.

— Le baptême! horreur! abomination de la désolation! Dieu d'Israël et de Jacob, viens à mon secours!

— Le baptême, elle le recevra de ma main!

— Et de la mienne, tu recevras le prix de tes exécrables complots!

— Ta fille trouvera une autre famille dans la communion des chrétiens; elle prendra un époux que l'Église catholique avouera; elle aura des enfants qui seront élevés dans la foi de Jésus-Christ...

— Cesse tes défis et tes outrages! cesse de blasphémer contre la loi de Moïse.

— Demain, je mettrai votre fille sous la protection du pape!

— Demain! tes moines pourront psalmodier à tes funérailles!

En disant ces mots avec une sombre ironie, Mondaio courut à sa forge, saisit un lourd marteau et le leva sur la tête du vieillard qui

attendit le coup en offrant à Dieu le sacrifice de sa vie ; mais un cri d'effroi et de prière arrêta ce coup prêt à tomber et fit diversion à la pensée de meurtre qui avait armé le bras de Mondaio : c'était sa fille elle-même qui avait entendu une partie de cette pénible altercation et qui se hâtait de descendre pour se précipiter entre son père et le P. Alexandre. Sa vue ne fit qu'enflammer davantage la fureur du juif qui se voyait en présence de deux adversaires, également redoutables, par leur solidarité : il jeta le marteau qu'il avait failli ensanglanter et il hésita un moment.

— O mon père, grâce ! répétait Seïla toute tremblante et tout en larmes. Grâce! murmura-t-elle en tombant aux genoux de Mondaio.

— Veux-tu déshonorer mon nom et mes cheveux blancs? lui demanda celui-ci ; veux-tu me faire mourir de honte et de chagrin ?

— Ma fille, confessez que vous êtes chrétienne ! dit avec noblesse le vieux moine qui se sentait comme inspiré du Saint-Esprit.

— Tu l'entends, Seïla! reprit avec un surcroît de rage le juif qui, laissant sa fille, s'élança sur le P. Alexandre. Puisque la terre ne s'ouvre pas pour l'engloutir comme Coré, Dathan et Abiron...

— *Padre* Alexandre, plus un mot, je vous conjure! disait Seïla. Mon père, c'est un prêtre, c'est un vieillard!...

— Ne souille plus ma maison de ta présence et de tes injures! disait Mondaio en le poussant avec violence vers la porte.

— Courage, ma fille! criait le moine; espérance en Dieu et en son Église! je vous bénis comme chrétienne!

— Puisses-tu être dévoré par les chiens et traîné dans la fange, ainsi que l'impie Jézabel!

En prononçant ce vœu sanguinaire, Mondaio entendait aboyer les chiens de garde que le bruit d'une lutte et d'une querelle faisait accourir de tous les coins du Ghetto : il enleva dans ses bras le pauvre moine, qui n'avait ni la force ni la pensée de faire résistance, et il l'envoya rouler à six pas dans la rue, où les chiens semblaient attendre une proie. Puis il referma la porte, serrures et

verrous, tandis que les cris lamentables de la victime se mêlaient aux féroces hurlements des chiens.

X

Le compagnon de route.

Marco fit bien de se hâter : quelques minutes plus tard, le malheureux P. Alexandre n'aurait pas eu besoin de secours. Sa robe de bure épaisse l'avait garanti d'abord contre les premières morsures qui n'étaient encore que timides et indécises ; mais les chiens s'acharnant et s'animant l'un l'autre, leurs dents avaient imprimé des traces profondes dans ses chairs, et le sang coulait par tout son corps. Le digne capucin avait pu se faire une idée

exacte de ce que souffraient les martyrs chrétiens qu'on livrait aux bêtes pendant les persécutions, et il dut se dire aussi tout bas, en interrogeant son caractère doux et placide, ses habitudes calmes et béates, qu'il ne se sentait pas la vocation du martyre.

Il avait presque perdu connaissance, lorsque Marco, écartant à coups de pied les dogues qui le mordaient lui-même sans reconnaître sa voix, releva le vieillard et le protégea contre les nouvelles attaques des chiens qui l'entouraient : Marco soutenait d'une main le P. Alexandre, et de l'autre, armée des clefs du Ghetto, il recevait l'un après l'autre ou à la fois ces animaux furieux qu'un si rude accueil ne décourageait pas et qui revenaient sans cesse à la charge en hurlant. Enfin, à force de les battre, de leur parler, de les menacer, il réussit à se débarrasser d'eux ou du moins à les tenir à distance pendant qu'il aidait le capucin à marcher d'un pas lent et pénible. Mais en présence du danger qu'il courait aussi bien que le moine, ce n'étaient ni les assauts ni les morsures des chiens qui faisaient sa préoccupation principale : il paraissait même n'être pas intéressé

pour son compte dans cette espèce de combat avec ces bêtes sauvages et affamées qui l'eussent dévoré sans plus de remords qu'un moine chrétien.

Lorsque le P. Alexandre était tombé dans la rue, comme une masse lancée de loin qui s'écrase par son propre poids, la besace pleine de monnaie de cuivre et d'argent qu'il avait attachée sous sa robe heurta le pavé et rendit un son métallique qui arriva aux oreilles de Marco parmi les aboiements et les cris. Marco se rappela que le même son, moins fort et plus douteux, l'avait déjà frappé à l'entrée du capucin dans le Ghetto : il avait dès lors supposé que ce moine mendiant portait sur lui une bonne somme en numéraire ; il y repensa plusieurs fois malgré lui, avant que Nisida fût venue et eût absorbé exclusivement toutes ses pensées dans une seule. Mais tandis qu'il relevait le pauvre capucin étendu dans la boue, le même son argentin qui s'était fait entendre deux ou trois fois vaguement, se renouvela de si près qu'il ne pouvait plus douter que le père gardien des capucins de Tivoli fût chargé d'une bonne provision d'espèces sonnantes. Il rencontra même sous sa

main, qui tressaillit au contact, la forme rebondie du sac où l'argent était renfermé, et il le toucha par-dessus la bure à plusieurs reprises pour mieux en juger la grosseur et le contenu. Ce sac lui sembla suffisamment lourd, et il ne songea plus qu'à s'en emparer, fût-ce le produit d'une quête de couvent.

— Le ciel vous récompense, mon fils! dit le bon religieux qui, tout meurtri et contusionné, souriait à son libérateur. C'est à vous que je dois la vie!... Est-ce bien toi, Marco, qui m'as si bravement défendu? N'es-tu plus juif, que tu te dévoues de la sorte pour ton prochain? Un chrétien, le meilleur, le plus charitable n'eût pas mieux fait.

Marco ne répondait pas, et faisait semblant de n'avoir pas d'autre idée en tête que de veiller sur le vieillard qu'il venait de sauver; mais à chaque instant il se rapprochait de lui, comme pour le garantir de quelque péril en le couvrant de son corps, et il soupesait avec précaution la besace tentatrice que son imagination grossissait encore : par malheur, cette besace, qu'il sentait pendre le long de la cuisse droite du moine, semblait y être fixée assez solidement pour défier les larrons.

Il aurait fallu d'ailleurs soulever le froc et dénouer les chausses du P. Alexandre avant d'atteindre sa bourse. Marco avait l'esprit exercé à trouver des expédients de ruse et d'adresse; mais cette fois les difficultés se présentaient insurmontables, quelque envie qu'il eût de s'approprier cette somme et de l'offrir tout entière aux dépenses folles et capricieuses de sa maîtresse. Il se repentit d'abord de n'avoir pas laissé les chiens jouer leur rôle, les chiens qui, à coup sûr, eussent respecté l'argent : il fut sur le point de les rappeler et de leur rendre leur victime.

Le bruit d'une fenêtre haute qu'on ouvrait empêcha peut-être ce scélérat de commettre un crime : c'était Seïla, qui après avoir échappé elle-même au courroux fanatique de son père en se réfugiant à l'étage supérieur de la maison, s'informait avec effroi du sort de l'infortuné qu'elle avait cru mis en pièces par les chiens : elle remercia Dieu de l'avoir préservé d'une mort certaine et affreuse ; elle s'encouragea tout haut à persévérer dans sa conversion.

— *Padre* Alexandre, cria-t-elle d'une voix

gémissante, dites à Robert que je serai à lui, que je suis chrétienne !

La fenêtre se referma si violemment que les vitres volèrent en éclats, et des plaintes étouffées se confondirent avec les mugissements du vent. Le moine écouta encore et se persuada que ses oreilles l'avaient trompé. Il serait retourné en arrière, s'il avait pu supposer que Mondaio fût assez aveuglé par son fanatisme pour maltraiter sa fille. Mais à peine lui restait-il la force de se traîner, appuyé sur le bras de Marco ; ses jambes se dérobaient sous lui, et il s'arrêtait à chaque pas pour reprendre haleine. Son moral se trouvait fort abattu d'ailleurs par l'horrible angoisse qu'il avait ressentie, et l'unique pensée qui se présentât à son esprit en ce moment, c'était celle d'une immense gratitude envers le ciel, qui venait de faire en sa faveur un miracle manifeste.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il en joignant les mains, tu m'as montré la mort face à face pour m'apprendre à ne pas la craindre !...

Et pourtant, tandis qu'il parlait ainsi, le souvenir de cette mort effrayante qu'il avait

vue de si près le poursuivait d'une invincible terreur; ses dents claquaient, son sang se figeait dans ses veines, son cœur bondissait par intervalles et des sueurs de glace passaient sur son visage livide de pâleur, où les crocs d'un chien avaient imprimé une large morsure.

— Pardonnez-moi ma faiblesse, ô mon Dieu! disait-il, honteux des larmes qui ruisselaient le long de ses joues; j'ai eu peur de mourir!

— Vous ne mourrez pas encore cette fois! reprit Marco, le faisant asseoir dans la chambre où Capricola était mort peu d'instants auparavant. Allons, *padre* Alexandre, il faut vous coucher sur mon lit et y rester jusqu'à demain.

En achevant ces mots imprudents, il se souvint de son père dont le corps encore chaud gisait sur ce lit qu'il offrait au moine, et il tourna discrètement les yeux vers l'alcôve pour voir quel aspect avait ce théâtre d'une longue et douloureuse agonie. La tapisserie, en se déployant au gré du hasard et peut-être au souffle du vent, avait recouvert entièrement le mort et voilé sa tête pendante, à l'exception de quelques mèches de cheveux

blancs qui brillaient sur le carreau dans une marre de sang. Marco regardait à tout moment la besace convoitée, ou du moins la place qu'elle occupait sous la robe du capucin, et selon les formes accusées par la bure qui la cachait, il se représentait la somme d'argent qu'elle pouvait contenir. Il se fascinait, il s'exaltait à ces idées d'or et de sang : plusieurs fois il porta la main au manche du grand couteau de son père qu'il avait mis à sa ceinture, et il alla remplir deux verres de vin qu'il vida coup sur coup.

Le capucin ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour de lui : il priait tout bas; il rendait grâce à Dieu de l'avoir arraché à une mort inévitable; il suppliait la Providence de poursuivre son œuvre, en achevant la conversion de cette jeune fille, à laquelle il s'intéressait d'autant plus qu'il avait conservé pour la femme de Mondaio, morte chrétienne, un pieux souvenir de respect et d'attachement. La prière lui redonna des forces et calma l'émotion qui lui était restée de sa terrible chute sous les dents des chiens. Marco le regardait d'un œil fixe et sanguinaire, comme un hibou qui guette une proie.

— Et ton père, le vieux Capricola? demanda tout à coup le religieux en portant sa vue du côté de l'alcôve. Il dort ?

— Mon père ! reprit Marco, qui tressaillit à cette question imprévue. Oui, il dort !... Il ne s'éveillera pas !...

— Je l'ai vu dernièrement pour essayer de le toucher... car il est proche de sa fin, et j'aurais voulu le réconcilier avec Dieu... Le cardinal gouverneur ne l'avait nommé custode du Ghetto que dans l'espoir d'en faire un chrétien...

— Lui, un chrétien ! s'écria Marco avec un rire nerveux et satanique ; vous en ferez plutôt un Turc !

— Je ne renonce pas encore à lui faire abjurer le judaïsme, et si tu lui donnais l'exemple, Marco !...

— Oh ! qu'à cela ne tienne !... Mais je crois que le bonhomme mourra aussi juif qu'il est né, et tant pis pour lui.

— Il se plaint beaucoup de toi, mon cher fils, il t'accuse avec amertume de mille torts graves.

— Allez, allez, *padre* Alexandre ! il ne m'accusera plus, je vous assure.

— Je sais bien que son principal grief contre toi est l'intention que tu montres de te faire baptiser, intention qu'on ne peut trop encourager, et qui te vient de la grâce divine. Quand donc te décideras-tu, mon fils ?

— Ma foi ! c'est peut-être chose décidée, repartit Marco en ricanant. Il faut voir d'abord ce que j'y gagnerai.

— Hâte-toi d'obéir aux inspirations du ciel, car la mort est toujours là qui peut prévenir nos desseins.

— Est-ce qu'il faut penser à la mort, *padre* Alexandre ? dit-il avec une étrange expression de visage.

— Il faut y penser sans cesse, à toute heure du jour et de la nuit, pour n'être pas surpris par elle... Dès que tu seras chrétien, mon fils, nous aurons plus à cœur de nous occuper de toi, de ta fortune, de ton bonheur... Nous te marierons...

— Avec elle ! dit vivement Marco que l'amour ne ramena pas à des sentiments plus humains ; elle est bonne chrétienne, elle ! Si je me fais baptiser, c'est pour elle, pour elle seule... et pour vous, *padre* Alexandre, qui offrez de nous marier. Aussi, je n'ai pas le

courage de marchander avec vous, et je me laisserai baptiser quand on voudra.

— Est-il possible que j'aie remporté une telle victoire sur le démon ! s'écria le moine émerveillé et joyeux.

— Vous m'avez dit que ce baptême-là me vaudrait quelque argent et quelques autres avantages.

— Sans doute l'Église de Jésus-Christ doit venir en aide à ses enfants, et dès que tu consens à devenir un des siens...

— Je deviendrai ce que bon vous semblera et je m'en rapporte à vous pour le prix du baptême.

— Tu as besoin auparavant d'être instruit et catéchisé, dit sévèrement le P. Alexandre. Demain et la nuit prochaine suffiront pour te préparer à recevoir le premier des sacrements, et après-demain jour du samedi saint, tu seras baptisé en pompe à Saint-Jean-de-Latran.

— Ah ! quelle fête ce sera pour Nisida ! repartit gaiement Marco, qui songeait toujours à la besace du moine. On nous mariera ensuite ?

Le capucin se leva : il se sentait assez réconforté pour se mettre en route, et quoiqu'il

fût persuadé que l'abbé de Saint-Non ne l'avait pas attendu en visitant les fouilles qu'il faisait faire près de la porte San-Lorenzo, il ne jugea pas moins urgent de retourner la nuit même à son couvent. Mais Marco, qui, sans avoir encore un plan arrêté à l'égard de sa victime, était bien déterminé à ne pas la quitter avant de s'être emparé de l'argent, objecta mille raisons plus ou moins valables pour retenir le P. Alexandre, l'orage qui avait repris avec une nouvelle violence, la foudre qui tombe si souvent dans la campagne de Rome, les loups et les voleurs, qui n'étaient pas bons à rencontrer en pleine nuit sur le chemin de Tivoli. Rien ne fit, et la résolution du moine fut inébranlable. Ses frères, disait-il, comptaient sur lui pour les dispositions à prendre aux fêtes de Pâques ; il devait leur apporter le produit d'une quête qu'il avait faite pour réparer les bâtiments de leur couvent. Cette confidence excita davantage la cupidité de Marco, qui se promit bien de ne pas laisser cette quête abondante arriver à sa destination.

— Eh bien ! *padre* Alexandre, dit-il d'un air obligeant et cordial en allumant une lan-

terne, puisque vous persistez à partir, je vous accompagne.

— Tu veux m'accompagner, mon fils? répliqua le capucin étonné, mais sans défiance. Et pourquoi?

— Pourquoi? pour vous défendre contre les loups et contre les voleurs.

— Est-ce que la Providence ne veille pas toujours à ma défense? Les loups ne me font pas peur, parce qu'ils ne s'attaquent presque jamais aux hommes. Quant aux voleurs, ils n'ont rien à faire avec un capucin.

— Mais un capucin qui vient de faire une quête en semaine sainte! Les voleurs devinent ce qu'on ne leur dit pas.

— Depuis quarante ans, le jour et la nuit, je vais seul et sans armes dans les endroits les plus dangereux de la Sabine et des Abruzzes, et jamais, Dieu merci, je n'ai rencontré que des amis, grâce à la robe que je porte.

— Je ne vous quitterai pas, reprit d'un ton résolu et presque impérieux Marco qui devança le moine et alla ouvrir la porte du Ghetto. A présent que je suis chrétien, ou à peu près, mon devoir est de veiller à votre sûreté, même malgré vous.

— Soit, mon fils ; je ne puis te faire rester de force, et je te sais gré de cet intérêt, qui me témoigne de tes bons sentiments. J'accepte donc que tu me conduises jusqu'à San-Lorenzo hors des murs : je trouverai là ma mule et un compagnon de route qui retourne à Tivoli ce soir avec moi.

— Oui-da, on vous attend à San-Lorenzo ! dit Marco, que ce renseignement imprévu rendit pensif.

— Mais, en ton absence, qui gardera le Ghetto ? demanda vivement le capucin, lorsque Marco se disposait à fermer la porte derrière eux.

— Bon ! répondit-il, le Ghetto se gardera lui-même, et d'ailleurs le vieux est là...

— Il dort, m'as-tu dit, et il est trop malade pour sortir de son lit et ouvrir à qui frapperait.

— Vous savez bien que personne n'entre au Ghetto ni n'en sort pendant la nuit.

— Excepté moi, cependant !

— Et vous, *padre* Alexandre. Est-ce que vous n'entrez pas partout, dès que vous vous êtes nommé ? Lorsqu'un jour où l'autre vous vous présenterez à la porte de votre

paradis, on vous ouvrira sur votre nom.

— Marco, mon enfant, parlez avec plus de convenance et ne plaisantez pas avec les choses saintes.

Le tonnerre ne grondait qu'à de longs intervalles, et ses roulements lointains annonçaient que la nue orageuse ne planait plus sur Rome ; mais le vent continuait à souffler avec violence, et la pluie tombait toujours à torrents. Les rues étaient entièrement désertes, les maisons silencieuses, et pas une lumière ne luisait aux fenêtres. Quelques lampes couvertes éclairaient çà et là les madones et les chapelles en plein air, qu'on voyait, alors comme aujourd'hui, à l'angle des rues et dans les carrefours. Il eût été difficile à tout autre qu'à des Romains de ne pas s'égarer dans l'obscurité, et un étranger aurait erré jusqu'au jour dans les ruelles qui se croisent et forment un dédale inextricable autour du Ghetto ; mais le P. Alexandre avait des yeux exercés et perçants ; d'ailleurs, il connaissait tous les quartiers de Rome, et Marco ne réussit pas à l'attirer dans des impasses où il l'eût assassiné et volé. Le moine aurait même conçu des soupçons, s'il ne les eût pas repoussés par

l'idée du baptême que le juif devait recevoir le samedi saint.

— Je vois que vous savez votre chemin, *padre* Alexandre, lui dit Marco qui n'osait l'attaquer en face : marchez devant.

— Non, mon fils, répondit le capucin épiant tous les mouvements de son compagnon, c'est à toi d'aller en avant, à moi de te suivre. Tu es jeune, et tes yeux sont meilleurs que les miens ; d'ailleurs tu portes la lanterne. Voici, en effet, un homme suspect !... il a l'air de s'enfuir.

Le bon moine n'avait pas reconnu Fragonard, qui, encore vêtu comme un brigand des Abruzzes, sans songer à l'effroi que son costume ne pouvait manquer de répandre dans les rues de Rome, cherchait Hubert Robert aux environs du Ghetto. Fragonard reconnut bien le P. Alexandre, et il fut sur le point de l'aborder ; mais au même moment il entendit du côté opposé des pas de chevaux, et il jugea d'instinct que c'étaient des carabiniers pontificaux ; il évita donc de se rencontrer avec eux, et il se hâta de disparaître pour n'être pas reconduit sous escorte à l'Académie de France. Quant aux carabiniers, qui ne pen-

saient pas à faire la police dans la ville, ils s'arrêtèrent devant une petite taverne qu'ils se firent ouvrir pour vider ensemble un pot de vin d'*Orvieto* afin de se réchauffer pendant la route qu'ils allaient faire. Marco doubla le pas et cacha le reflet de sa lanterne pour n'être ni vu ni rejoint par les buveurs qu'il laissait trop occupés à boire pour que ceux-ci écoutassent le *buona sera* que leur envoyait le capucin avec sa bénédiction.

— Cet homme était là, à coup sûr, avec le projet de vous attendre au passage! dit Marco qui fut tenté de se jeter sur le moine, sans aller plus loin: avez-vous remarqué son costume? C'est un brigand des Abruzzes... Mais nous étions deux...

— Son costume m'a frappé, moins toutefois que sa fuite soudaine. As-tu vu s'il avait des armes?

— Il devait en avoir!... Comme vous me serrez le bras, *padre* Alexandre? Avez-vous peur?

— Peur? De quoi? Ne t'ai-je pas dit que je suis toujours résigné à subir la volonté de Dieu?... Ta lanterne s'est éteinte?

— Il n'est pas possible de la tenir allumée

par le grand vent qu'il fait, et... En vérité, ajouta-t-il doucement, vous m'empêchez d'avancer.

— C'est que j'ai moi-même beaucoup de peine à me traîner... Ces chiens m'ont cruellement mordu... La porte San-Lorenzo est encore bien loin d'ici.

— Courage, *mio padre!* reprit Marco, qui, par un revirement subit d'idées, jugea prudent de ne pas exécuter son criminel dessein, avant d'être sorti de la ville. Je vous aiderai, je vous soutiendrai... Appuyez-vous sur moi! Je vous porterai même, si vous ne pouvez marcher.

— Merci, mon fils, merci, répondit le vieillard reconnaissant de ces soins empressés et de cette sollicitude qu'il attribuait à l'influence d'une conversion véritable. Le ciel a déjà fait de toi un nouvel homme, et tu as la charité du chrétien avant d'être entré par le baptême dans le giron de notre mère l'Église de Jésus-Christ.

XI

Une nuit dans la campagne de Rome.

Cependant l'abbé de Saint-Non ne s'était pas décidé à partir sans le père gardien du couvent des capucins de Tivoli. Il avait passé plus d'une heure à l'attendre, en visitant et en examinant aux flambeaux les fouilles qu'il opérait à ses frais près de la porte San-Lorenzo ; mais la pluie ayant fait irruption dans les travaux, et menaçant de causer un éboulement, il ne resta pas davantage sous une voûte de terre qui pouvait l'engloutir avec

ses ouvriers ; et, plutôt que de rentrer à Rome, il alla se mettre à l'abri, avec son domestique, ses chevaux, et la mule du père Alexandre sous les aqueducs antiques qui traversent la campagne comme les arches d'un pont de géants. Il avait ordonné au gardien des fouilles d'accompagner le moine dès que celui-ci viendrait pour le rejoindre et continuer ensemble la route jusqu'à Tivoli. Deux heures, trois heures s'écoulèrent, le P. Alexandre ne parut pas.

Richard de Saint-Non pensa que l'orage avait retardé le capucin, et lorsque cet orage, qui devait durer toute la nuit, sembla diminuer de violence, il espéra voir arriver de minute en minute son compagnon de voyage : il prenait toutefois patience avec un flegme admirable, car il ne s'ennuyait jamais ; et se trouvant forcé par la circonstance de rester comme emprisonné sous la large voûte en briques où il s'était réfugié, il fit allumer un grand feu avec des herbes, de la mousse et des genêts secs : à la clarté de ce feu, qui flamboyait en petillant, il se mit tranquillement à dessiner sur son album, non-seulement des antiquités, vases, lampes et autres

objets que lui fournissait abondamment sa mémoire, mais encore tout ce qui l'environnait, son domestique aux aguets, grelottant de froid et tremblant de peur, la mule du capucin, les deux chevaux immobiles, la tête basse et l'œil morne, inquiets de l'écurie ; la voûte massive lézardée contre laquelle se brisait la colonne de fumée blanchâtre en se déployant comme un dais, et de chaque côté de cette voûte, le ciel ouvert, rayé par la pluie, avec des horizons lugubres et fantastiques qui apparaissaient par moments aux rayonnements des éclairs. C'était là un tableau imposant pour un poëte et pour un peintre. L'abbé de Saint-Non ne trouvait pas le temps long.

— Voilà quatre heures que nous attendons! dit en soupirant le domestique français qui avait été élevé dans une terreur instinctive des brigands italiens, et qui croyait en rencontrer un à chaque pas, depuis qu'il était en Italie avec son maître.

— Nous ne sommes pas mal ici, répondit Saint-Non, sans interrompre son crayonnage. Je regrette seulement que Robert n'y soit pas avec nous.

— Oh! je le regrette aussi, monsieur; car ce serait plus sûr. M. Robert est brave, et les brigands y regarderaient à deux fois avant de s'y frotter...

— Quels brigands, Pierre? demanda-t-il distraitement, sans lever les yeux de son album.

— Ma foi! monsieur, vous savez bien que les brigands sont partout en Italie; c'est connu, et...

— En avons-nous aperçu un seul, excepté dans les prisons du château Saint-Ange et dans la forteresse de Civita-Vecchia? Je serais d'ailleurs enchanté d'en voir un en face... ne serait-ce que pour faire son portrait d'après nature.

— Je vous certifie, monsieur, que le père Alexandre ne viendra pas, et nous ferions bien de retourner...

— Qu'est-ce qui nous presse? D'ailleurs je suis certain que le bon père viendra, puisqu'il me l'a promis et qu'il m'a prié de garder sa mule. Veux-tu donc qu'il s'en aille à pied à Tivoli par le temps qu'il fait?

— Ah! j'entends des pas au loin! s'écria Pierre avec joie. Écoutez! on ne marche

pas, on court... On vient de notre côté...

— Ce ne peut être le P. Alexandre : il ne courrait pas... On n'entend plus rien maintenant...

— Si, des pas de chevaux... mais ils sont bien éloignés... Quel diable de vent ! on dirait parfois que ce sont des cris...

— Des cris d'oiseaux de nuit, peut-être... Dans cet endroit, le terrain est tellement sonore, les échos tellement multipliés, à cause des aqueducs et des catacombes, que le moindre bruit prend des proportions et un caractère effrayants...

— Les catacombes ! répéta d'une voix sourde et frémissante Pierre terrifié. J'espère bien que vous n'y descendrez pas.

— J'espère bien que j'y descendrai plus d'une fois, mais l'occasion ne s'est pas encore présentée, et j'ai toujours remis la partie, parce que Robert veut en être, et que nous n'avons pas trouvé un bon guide.

— Ho la la ! ça fait frissonner, rien que d'y songer. On dit qu'il y a là dedans des morts, des morts...

— Au moins, ce ne sont pas des brigands! dit gaiement Richard de Saint-Non, qui, dans

toutes ses excursions, emmenant avec lui son domestique Pierre, avait l'habitude de se prêter à des conversations familières, où la simplicité de son interlocuteur le divertissait souvent.

— Sans doute, mais les catacombes, voyez-vous, monsieur, on est perdu quand on y va : il y a des chemins par ci, des chemins par là, on monte, on descend, on s'embrouille, on n'en peut plus sortir, et l'on raconte...

— Je te dirai ce qu'il faut croire, lorsque j'aurai fait mon expédition des catacombes.

— Monsieur, vous n'irez pas, je m'y opposerai : j'écrirai à votre famille plutôt; je m'adresserai même au pape, car enfin vous n'avez pas le droit de vous exposer à être enterré vivant. Pour M. Robert, c'est différent, il n'a personne qui le surveille, qui le garde, et, je vous en avertis, il finira mal ; il est trop imprudent; il ne doute de rien; il se rompra le cou en escaladant une ruine; il se fera assassiner comme nous risquons de l'être ici...

Pierre s'arrêta : il avait aperçu une forme humaine passer sous un reflet du feu où il venait d'apporter de nouveaux combustibles, et il se leva d'un bond, en désignant de sa

main étendue l'être animé qui se glissait le long des aqueducs. L'abbé de Saint-Non, au brusque mouvement de son domestique, se leva en même temps, et vit en effet, dans la direction que lui indiquait le geste de Pierre, un homme qui avait l'air d'épier. Sa première pensée ne fut inspirée ni par la crainte ni par la défiance; il crut que c'était un guide que le capucin avait pris aux fouilles de la porte San-Lorenzo, pour ne pas s'égarer dans la campagne de Rome.

— Est-ce vous, père Alexandre? demanda-t-il à cet homme dont il ne distinguait pas le visage.

— Non, ce n'est pas lui? répondit Marco, sans faire un pas en avant ni en arrière.

— Vous le connaissez donc? Vous l'avez donc vu? reprit Saint-Non, à l'esprit duquel ne se présenta aucun soupçon.

— Je l'ai vu, répliqua Marco avec une certaine hésitation, il ne reviendra pas!

— Comment, il ne reviendra pas!... Approchez-vous, je vous prie, et dites-moi ce que vous savez...

— Je ne sais rien! repartit Marco qui se tenait toujours à la même place et semblait

attendre quelqu'un qu'il voyait à distance ; mais... il ne viendra pas...

— Est-ce lui qui vous envoie ?

— C'est lui ! dit avec audace Marco qui s'avança sous la voûte; le mauvais temps l'invite à rester cette nuit à Rome...

En parlant ainsi, Marco n'hésitait pas comme s'il eût cherché à combiner un mensonge; sa voix rude et sinistre ne manquait pas même d'assurance; mais il était d'une extrême pâleur, et, par intervalles, le tremblement presque imperceptible qui parcourait son corps se communiquait aux muscles de la face en contractions nerveuses. Il tenait ses mains cachées derrière lui, ce qui n'échappa point aux inquiètes observations de Pierre, qui s'était retiré auprès de son maître. Cependant ce jeune homme à la figure expressive, au costume pittoresque, à la tournure originale, était alors si heureusement éclairé par la lueur rougeâtre et mobile du feu, que l'abbé de Saint-Non eut aussitôt l'idée d'en faire un croquis. Il le regarda fixement et commença sur-le-champ à dessiner, tandis que Marco, trop préoccupé d'ailleurs pour s'apercevoir qu'il servait de modèle à un des-

sinateur, avait les yeux et les oreilles attentifs à ce qui se passait dans la vaste plaine. Il fit un mouvement comme pour passer outre et se remettre à courir, en entendant se rapprocher les voix d'hommes et les pas de chevaux qui s'étaient éloignés.

— Au nom du ciel, ne bougez pas! s'écria Saint-Non qui leva son crayon en l'air avec tant d'éloquence que Marco s'arrêta pour l'écouter; je vous tiens, mon ami, ajouta-t-il d'un air satisfait qui fit frémir le juif, oh! je vous tiens! Vous aurez une piastre pour votre peine.

Marco se tranquillisa sur le sens des paroles qui l'avaient frappé de stupeur, et il se prêta de bonne grâce, sans prononcer un mot, au rôle passif qu'on réclamait de lui; mais il ne cessait de tourner la tête du côté où deux cavaliers s'avançaient en parlant entre eux, jusqu'à ce que ces cavaliers se fussent mis comme en observation à une portée de fusil. Alors il resta la tête droite, le visage opposé au dessinateur, de manière qu'il n'était éclairé qu'en face, et que l'on ne voyait de la route qu'une silhouette se dessinant en noir sur un fond lumineux. Pierre n'avait pas la force

d'ouvrir la bouche : il suivait d'un œil hagard toutes les phases de cette scène, à laquelle la nuit, l'orage et le lieu donnaient une physionomie étrange.

— Mon ami, dit Saint-Non qui ne voyait que son dessin et son modèle, n'êtes-vous pas du Transtevere?

— Oui, répondit à voix basse Marco dont la pensée ne quittait pas ces deux cavaliers arrêtés derrière lui.

— Je l'aurais pensé, tant vous avez bien le caractère de tête des Transteverins... Un moment de complaisance encore; puis, je vous prierai de vous asseoir au coin du feu pour vous sécher un peu, et je vous ferai goûter certain cordial...

— Monsieur, nous sommes cernés ! dit à voix très-basse Pierre, qui avait rampé sur les genoux et sur les mains jusqu'à son maître.

—Que dis-tu de la ressemblance? demanda Richard de Saint-Non à son domestique : Hein ! n'est-ce pas réussi?

— Qui vive? crièrent à la fois deux carabiniers pontificaux, qui s'étonnaient de la réunion de ces trois hommes à pareille heure et en pareil lieu.

— Hélas! mon Dieu, c'en est fait de nous! murmura Pierre en se jetant à plat ventre : ils nous mettent en joue, ils vont tirer!

— Amis, Français! répondit Saint-Non, sans interrompre son travail, et sans que Marco changeât de position...

Sur cette réponse pacifique, les carabiniers lâchèrent la bride à leurs chevaux, et vinrent assez près pour juger de l'apparence des trois personnes qui leur avaient paru suspectes : ils changèrent d'avis, en voyant trois hommes et trois montures, un peintre et deux espèces de domestiques; ils ne remarquèrent même pas l'habit et la contenance du modèle : ils furent presque honteux d'avoir pris pour un malfaiteur une *excellence* flanquée de ses deux valets.

— Bonsoir, Excellence, dirent-ils : il fait un temps diabolique, et nous avons le loisir d'être mouillés jusqu'à Frosinone.

— Ah! vous allez jusqu'à Frosinone? répliqua Saint-Non, qui ne levait pas les yeux de dessus son album. Pas une seule antiquité, mais bon pays de brigands, dit-on.

— Il n'y a que de braves gens de ce côté-

là, Excellence, et nous avons amené à Rome, ce matin, un seigneur français...

— Qui s'est pris de querelle avec un habitant de Florentino, et qui l'a blessé ?

— Bagatelle ! Excellence, affaire d'amour ! Ce seigneur français est un peintre comme vous, un digne seigneur...

— C'est mon ami, c'est Fragonard. Tenez, quoiqu'il vous ait payé sans doute votre voyage, je veux vous donner une *bonne main* pour que vous vous souveniez de lui et de moi... Pierre, va-t'en porter cette piastre à ces messieurs.

— Merci, Excellence, grand merci ; nous la boirons à votre santé et à celle de tous les peintres français.

— Ne te dérange pas, morbleu ! s'écria Saint-Non, qui craignit que son modèle ne changeât de pose, tu ferais tout manquer.

— Bonsoir, Excellence, nous allons coucher à Palestrina. Dites-nous seulement, Excellence...

— Si vous n'avez pas entendu des cris, des plaintes dans la plaine, vers San-Lorenzo? ajouta le second carabinier.

— Non, je n'ai rien entendu, absolument

rien, répondit distraitement Saint-Non.

— N'avez-vous pas vu un homme qui s'enfuyait? demanda encore le premier carabinier, par acquit de conscience.

— Non, je n'ai vu personne, répondit Saint-Non qui n'avait pas perdu un coup de crayon, personne.

— C'est que nous avons entendu crier au meurtre, et nous avons aperçu...

— Ou plutôt nous avons cru apercevoir, répliqua l'autre, un homme qui courait; nous nous sommes mis à sa poursuite avec précaution, à cause des trous qui se rencontrent çà et là dans la campagne, entre la ville et les aqueducs.

— Et quels sont ces trous? demanda curieusement l'antiquaire, d'anciens colombaires, d'anciennes fouilles?

— Ce sont des éboulements qui surviennent dans les catacombes, surtout dans les grandes pluies.

— En vérité! il ne serait pas agréable de descendre à cheval dans les catacombes. Bonsoir, messieurs, et au revoir!

Les carabiniers continuèrent leur route, et par degrés le bruit des chevaux devint moins

distinct, jusqu'à ce qu'il se perdit tout à fait dans le tumulte du vent et de la pluie. Saint-Non dessinait toujours ; Marco, toujours immobile, guettait l'occasion de disparaître : pendant que le peintre avait les yeux baissés sur son dessin, Marco s'esquiva sans rien dire, et le son argentin qui accompagna la secousse imprimée à un sac jeté sur son épaule fut le seul indice de son départ.

— Eh bien ! dit Saint-Non surpris de ne plus voir son modèle devant lui.

— Il est parti, le scélérat ! s'écria Pierre un peu soulagé par la retraite de Marco qu'il n'avait pas quitté du regard.

— Parti !... Et mon dessin qui n'est pas achevé !... Il va revenir sans doute pour gagner sa piastre.

— Sa piastre ! il en avait, des piastres, dans ce grand sac qu'il a jeté sur son dos en s'enfuyant !

— Maudit homme ! s'il m'avait au moins donné le temps de finir ce dessin !

— Écoutez ! il assassine encore quelque voyageur !... Il faut rappeler les carabiniers, et nous faire escorter jusqu'à Rome.

— Jusqu'à Tivoli, tu veux dire ? J'ai besoin

d'être demain à la villa Adriana, afin de compléter les dessins du théâtre... Samedi, je serai à Rome pour voir le baptême du juif à Saint-Jean-de-Latran... Mais qu'allons-nous faire de la mule du P. Alexandre !

. . . .

Il n'était pas minuit quand on cogna doucement aux vitres de la fenêtre de Nisida, qui habitait un rez-de-chaussée dans une rue assez mal famée du quartier de la Minerva. Elle s'était retirée chez elle au sortir du Ghetto, et après ses dévotions faites devant une image de la Vierge qu'elle avait soin de cacher avec un rideau toutes les fois qu'elle se préparait à l'offenser, elle s'était couchée pour dormir en état d'absolution plénière. Elle devait communier la veille de Pâques. Le bruissement de la vitre interrompit aussitôt son sommeil, et elle s'élança hors du lit pour courir à la fenêtre qu'elle ouvrit sans avoir pris le temps de se vêtir.

— Marco, dit-elle avant de savoir à qui elle parlait, je rêvais de toi !

— Et moi, je travaillais pour toi, reprit le juif d'une voix brève et sinistre: tiens, voici ta dot !

— Qu'est-ce que cela? dit-elle partagée

entre l'étonnement et la joie, en recevant le sac de cuir du P. Alexandre.

— C'est la calèche qui te mènera le dimanche dans le Corso, c'est un collier de perles, ce sont des épingles d'or et d'argent, ce sont des chaînes de corail, enfin tout ce que tu voudras pour être contente, ma petite femme.

— Ah ! malheureux ! n'as-tu fait que voler? s'écria-t-elle avec un terrible pressentiment.

Marco se hâta de rentrer au Ghetto, et il se retrouva, seul avec ses remords, en face du cadavre de son vieux père.

XII

L'Académie de France.

Dès le point du jour, les offices du vendredi saint avaient commencé dans toutes les églises de Rome, quoiqu'ils ne fussent point annoncés par les sonneries des cloches, qui devaient se taire pendant ces jours de deuil, où l'Église pleure sur la passion du Christ, jusqu'à l'aurore du jour de Pâques, où elle célèbre la résurrection du fils de Dieu. Les habitants, hommes et femmes, de quelque condition qu'ils fussent, observaient ce jour-là

un jeûne rigoureux, ne s'occupaient ni d'affaires ni de plaisirs, allaient en pèlerinage aux sept basiliques, baisaient des reliques, visitaient les *tombeaux* ou chapelles ardentes disposées avec magnificence dans chaque paroisse, écoutaient des prédicateurs, se confessaient et se préparaient à la communion pascale. Les maisons, les fenêtres, les boutiques étaient fermées, les rues silencieuses, et l'on y voyait paraître et disparaître comme des ombres les fidèles, qui se hâtaient d'arriver aux cérémonies, au sermon, au confessionnal; tous avaient l'air recueilli, préoccupé, solennel; nul ne souriait, nul ne parlait, et l'on eût dit que cette population, ordinairement si gaie, si bruyante, si curieuse et si bavarde, se soumettait tout à coup à la règle austère d'un couvent. Rome n'était pas comme aujourd'hui envahie pendant la semaine sainte par une foule d'étrangers, Anglais, Allemands, Russes, qui viennent y chercher un spectacle; mais, en revanche, les pèlerins, qui y affluaient de tous les coins de l'Italie, par pénitence ou par dévotion, se faisaient remarquer par l'originalité et les couleurs éclatantes de leurs costumes provin-

ciaux. Plus de trois cent mille chrétiens se donnaient chaque année rendez-vous à Saint-Pierre pendant les fêtes de Pâques.

Le directeur de l'Académie de France, Charles Natoire, qui avait succédé à de Troy depuis cinq ans, attendait avec impatience son barbier pour achever sa toilette et se transporter à la chapelle Sixtine où le pape devait officier. Natoire, malgré ses antécédens de peintre galant à la cour de Versailles, tournait déjà à cette dévotion excessive qu'il eût plus tard le malheur de vouloir faire partager aux pensionnaires de l'Académie. Son séjour à Rome, la fréquentation du haut clergé italien, l'habitude des mœurs relâchées de la ville pontificale, avaient produit chez lui un effet tout contraire à l'espèce de scandale et de doute religieux que le meilleur catholique ne peut s'empêcher d'éprouver en approchant du siége de l'Église. Il était devenu Romain sous le rapport des croyances et des pratiques pieuses ; il ne peignait plus que des tableaux de sainteté, et il n'avait conservé de son talent qu'une froide correction de dessin, qu'une sage ordonnance de composition, qu'une sobre entente de couleur.

Mais s'il n'osait encore s'arroger le droit de tyranniser la conscience des pensionnaires, il ne se faisait pas scrupule d'exercer un véritable despotisme sur leur goût en matière d'art. On comprend la résistance qu'il avait trouvée chez les élèves des Vanloo, de Boucher et de Watteau ! Cette lutte continuelle, que son caractère altier et orgueilleux avait rendue pénible pour la plupart de ces jeunes gens, n'était timide et retenue qu'à l'égard de Hubert Robert et de Fragonard. Le premier, comme pensionnaire libre, échappait presque au régime de l'Académie et aux influences du directeur ; le second, artiste capricieux par excellence, ne reconnaissait ni maître, ni école, et se refusait en rebelle, disait-il, à renoncer au clinquant de Boucher pour se couvrir des haillons de Natoire.

Celui-ci, âgé alors de soixante ans, avait une de ces physionomies dures et hautaines qui peuvent commander le respect, mais plus souvent la crainte et cette aversion instinctive que justifie presque toujours une connaissance plus complète de la personne qui l'inspire à la première vue. Il ne manquait pas de dignité dans sa tournure et dans ses

manières, ni de distinction dans son langage ; mais il manquait entièrement de charme et de grâce ; son air froid et sévère repoussait au lieu d'attirer ; sa voix rude et grave blessait l'oreille et n'arrivait jamais au cœur. Il était craint et respecté à l'Académie ; mais on ne l'aimait pas. C'était, aux yeux des élèves, un pédagogue orgueilleux et rigide qui ne souffrait pas la moindre contradiction. Au reste, il vivait tout à fait en dehors de ses pensionnaires, dans la société des cardinaux, des pères jésuites de la Propagande et des nobles romains.

— Baretti, Baretti ! dit-il d'un ton plus bienveillant que de coutume à son barbier qui venait d'entrer.

— Excellence, pardon ! répondit le barbier en préparant à la hâte tout ce qui était nécessaire pour l'exercice de son métier. C'est aujourd'hui grande fête, et je suis à l'œuvre depuis le petit jour.

Ce Baretti était le barbier-perruquier le plus renommé de Rome. Son infatigable activité lui avait gagné encore plus de clients que son adresse à manier le rasoir et le peigne. Il se transportait en un clin d'œil du

Corso au Borgo, de la place del Popolo à la place Navone. Il paraissait être en deux endroits à la fois, tant il était prompt à faire une barbe, à poudrer une perruque. Sa réputation venait aussi de son esprit vif et alègre, de ses reparties abondantes et surtout de son aptitude à colporter les nouvelles. Il était toujours le premier instruit de tout ce qui se passait dans la ville, et il ne gardait pas longtemps ce qu'il avait appris. Chaque matin, il arrivait chez ses pratiques avec une moisson toute neuve d'anecdotes et de bons mots ; il en laissait quelque chose dans toutes les maisons où il allait, et le reste du jour, dans sa boutique, il recueillait à droite et à gauche sa provision facétieuse du lendemain. Baretti, petit grison à la physionomie éveillée et ouverte, était le type du barbier italien, qui diffère du Figaro espagnol en ce qu'il parle pour parler, cherche à savoir pour répéter ce qu'il sait, et ne se mêle des intrigues que pour en dire son avis à tort et à travers, gaiement, follement, sans calcul, sans méchanceté, sans artifice, léger, spirituel, impudent comme cette statue de Pasquin qui dans la Rome du seizième siècle

avait le privilége des indiscrétions et des épigrammes qu'on lui donnait à garder toutes les nuits.

— Je ne te pardonnerai pas, si j'arrive à Saint-Pierre lorsque les *fonctions* seront commencées.

— Elles ne commencent qu'à neuf heures, Excellence ; et dans trois minutes, vous aurez un œil de poudre qui vous donnera des airs d'Antinoüs... J'ai pourtant bien couru, continua-t-il en jouant de la houppe avec dextérité ; je suis monté à la Trinité-du-Mont, après avoir *accommodé* monseigneur le grand inquisiteur au Borgo...

— Qu'avais-tu besoin à la Trinité-du-Mont ? Est-ce que tu fais la barbe à nos minimes français ?

— Non, Excellence, je ne fais pas la barbe aux moines. Je voulais seulement m'assurer de la vérité d'un bruit qui court.

— Et monseigneur Badolfo, comment se porte-t-il ? interrompit Natoire.

— Bien, Excellence, mais triste, découragé, parce que l'inquisition ne brûle plus personne, pas même un pauvre juif.

— On ne brûle plus les juifs, mais on les

baptise, cela vaut mieux. Que dit-on du baptême qui aura lieu demain ?

— Les chanoines de Saint-Jean-de-Latran sont très-embarrassés : on n'a pas encore de juif à baptiser ; du moins on n'en avait pas encore hier. Le *padre* Alexandre en a promis un ; mais s'il manque de parole, on sera forcé de rebaptiser le juif de l'an dernier, ce qui n'aurait pas de succès...

— On ne manque pourtant pas de juifs à Rome, et le saint-père devrait bien s'en faire livrer au moins un à baptiser tous les ans.

— Voilà ce que disait monsignore Badolfo... Le bruit qui court paraît véritable...

— Quoi donc ? le saint-père a-t-il nommé la sainte qu'on a trouvée dans les catacombes ?

— La chose a été faite hier soir après ténèbres : le saint-père est entré dans son oratoire à six heures et il en est sorti à sept en nommant sainte Valère ; mais l'*élévation* de la sainte ne se fera qu'après l'octave... on s'occupe déjà des préparatifs de la cérémonie à la congrégation des reliques...

— Sainte Valère ! je demanderai des reli-

ques de cette sainte pour une nouvelle église qu'on bâtit à Paris... Sait-on le prélat qui sera chargé de *lever* le corps saint? Monsignore Sacchi? le cardinal Albani?...

— C'est le chef de la congrégation du saint-office qui aura cet honneur, parce que cette sainte fut martyre... Mais vous savez peut-être, Excellence, vous devez savoir le bruit en question, l'enlèvement d'un de vos pensionnaires...

— Fragonard, qui s'est enfui de l'Académie où je l'avais mis aux arrêts...

— J'ignorais complétement cette nouvelle, reprit le barbier stupéfait de son ignorance. Ah! vous l'aviez mis aux arrêts, Excellence? J'ai l'avantage de connaître M. Fragonard, un joyeux compagnon...

— Je vais écrire à M. l'intendant des bâtiments du roi, pour demander l'expulsion de cet écervelé...

— Ah! grâce pour lui, Excellence! c'est un si aimable garçon : il rit toujours. Qu'a-t-il donc fait?

— Il a presque tué un homme à Frosinone, après avoir mené la conduite la plus débauchée...

— C'est sans doute lui qu'on a enlevé cette nuit; mais pourtant je croirais plutôt que c'est M. Robert...

— Hubert Robert, enlevé, cette nuit? Quelle plaisanterie !

— Je ne vous en dirai pas davantage... Cette nuit, sa maison a été cernée, envahie, et lui, on l'a emporté...

— Emporté? où? qui? Sont-ce des voleurs? des gens de police?

— On ne sait rien de plus ; je suis allé à la maison qu'il habite au Pincio; j'ai eu beau frapper, on ne m'a pas répondu... C'est une affaire très-mystérieuse, très-intéressante... Je vous tiendrai au courant...

— Cela n'est pas croyable; M. Robert est un jeune homme doux, honnête, rangé...

— Il y a de l'amour là dedans, Excellence ; oui, de l'amour, ou je ne m'y connais pas.

— De l'amour? Hubert Robert? Il ne pense qu'à travailler, et même il travaille trop, trop pour sa réputation...

— C'est vrai, je l'ai remarqué, Excellence : ainsi, aujourd'hui sa toile est blanche, demain elle est couverte. Je suis sûr qu'il ne dort pas la nuit... A propos, avez-vous déjà

vu son tableau de monsignore Badolfo ?

— Je ne vois que les tableaux qui se font à l'Académie. Mais quel est ce tableau? un portrait?

— Oh! frappant! M. Robert a représenté le grand inquisiteur avec Suzanne au bain... Mais j'y pense...

— Suzanne au bain et le grand inquisiteur! Tu n'y penses pas, Baretti?

— Au contraire, Excellence, j'y pense, reprit le barbier qui dressait aussitôt un nouvel échafaudage de suppositions.

— Cet enlèvement est un conte, je le parierais; cependant je vais m'informer...

— Informez-vous aussi de la personne qui a été assassinée cette nuit?

— Robert a été assassiné! s'écria Natoire, préoccupé de ses devoirs de directeur de l'Académie de France.

— Qui vous a dit cela, Excellence? repartit Baretti revenant sur ses pas avec empressement.

— Mais c'est toi qui le dis, bavard?... Je suis bon vraiment de me tourmenter de ces sornettes!...

— Sornettes! sornettes? Le fait est qu'on

raconte qu'un homme a été assassiné dans le Ghetto.

— Quelque juif? tant mieux, c'est un de moins à convertir. Si j'étais à la place du saint-père, moi...

— Est-ce que par hasard M. Robert ne serait pas l'homme assassiné?

— Dans le quartier des juifs! Dieu merci! Mais qu'est-ce donc? M. Robert est un fort bon chrétien... On s'attroupe, et on crie dans le Corso...

— Ce sont des brigands de Frosinone qui vont se faire absoudre à Saint-Pierre, dit Baretti allant à la croisée. On les a vus toute la nuit rôder aux environs du Ghetto. Si l'on a assassiné quelqu'un, il faut s'en prendre à eux. Excellence, à demain : je vous donnerai des nouvelles plus précises, après avoir vu monsignore Badolfo.

Baretti, qui sortait en courant, fut presque renversé par Fragonard que les domestiques n'avaient pu retenir au passage et qu'ils eurent le dépit de voir pénétrer dans la chambre du directeur, avec lequel il s'enferma sans demander audience. Fragonard portait encore le costume des Abruzzes qu'il avait

pris la veille au soir chez son ami Hubert Robert pour circuler incognito dans la ville ; mais il se trouvait dans un état à faire pitié plutôt que peur : la pluie, à laquelle il était resté exposé durant toute la nuit, avait changé la forme et la couleur de ses vêtements, qui collaient sur ses membres transis et pendaient en lambeaux mouillés comme les haillons d'un mendiant. Son chapeau de feutre, chargé d'eau ainsi qu'une éponge, humectait ses cheveux et s'affaissait honteusement au sommet de sa tête. La boue noire et liquide qu'il avait recueillie en battant les rues voisines du Ghetto, mouchetait ses habits jusqu'au-dessus de la ceinture, où il avait conservé par mégarde le poignard et les pistolets qui achevaient de le rendre méconnaissable.

— M. le directeur, s'écria Fragonard sans excuser cette brusque invasion dans l'appartement de Natoire, je viens vous chercher...

— Moi, monsieur ! répondit avec hauteur Natoire qui oubliait que son menton encore barbouillé de savon et la serviette qu'il avait au cou convenaient peu à ces airs de dicta-

teur. Je vous trouve un peu bien hardi de pénétrer ainsi jusqu'à moi !

— Vite, au nom du ciel ! répliqua le jeune peintre, trop préoccupé de son idée fixe pour avoir égard aux reproches qu'on lui adressait. Veuillez m'accompagner chez l'ambassadeur de France; il n'y a pas un moment à perdre.

— Je vous prie de sortir de chez moi à l'instant même ! Vous attendrez, s'il vous plaît, que je vous fasse mander...

— Que j'attende, quand on ne sait ce que Robert est devenu, quand je crains pour sa liberté, pour sa vie !

— Monsieur, dit impérieusement Natoire qui se plaça devant son bureau et prit une plume pour écrire, je vais mander à M. de Marigny tout ce qui s'est passé, le scandale affreux dont vous êtes cause, votre fuite hors de l'Académie, votre aventure de Frosinone, votre évasion, et enfin l'audace avec laquelle vous osez me tenir tête...

— Monsieur, vous écrirez ce que bon vous semblera, reprit vivement Fragonard. Il ne m'appartient pas de vous dicter la conduite que vous devez tenir ; mais je veux seulement vous rappeler votre devoir...

— Me rappeler mon devoir, insolent! s'écria Natoire, brisant sa plume sur le papier.

— Oui, votre devoir, lorsqu'on s'émeut du sort d'un de vos pensionnaires, lorsque je viens vous supplier de faire à cet égard les démarches nécessaires... Pensez donc, grand Dieu! qu'il est peut-être mort!

— Mort, mort! murmura Natoire, qui ne pouvait s'empêcher de sentir la justesse des reproches de Fragonard.

— Plaise à Dieu que ce soit une vaine appréhension! reprit le jeune homme en essuyant ses yeux et en contenant ses douloureux pressentiments. Mais enfin il faut savoir la vérité, il faut retrouver Robert!

— Je vous écoute, monsieur, dit froidement Natoire, qui regardait l'étrange costume de Fragonard et s'étonnait surtout de le voir armé; mais j'ai peine à croire que vos paroles aient quelque portée et méritent un examen sérieux! A vous voir ainsi vêtu, comme si vous sortiez d'une bande de voleurs ou d'une mascarade, à considérer aussi votre audacieuse irruption dans mon cabinet, je serais tenté de vous supposer en pleine démence, sinon pris de vin...

— Monsieur ! repartit Fragonard, blessé d'une pareille supposition, sans doute, ce costume n'est pas celui qui me convient; sans doute, mon entrée chez vous à cette heure et sans votre permission est insolite ; mais la circonstance n'est-elle pas une excuse à tout? Ne vous ai-je pas dit que Robert...

— Vous ne m'avez rien dit, et je ne veux rien entendre, du moins dans ce moment.

— Vous m'entendrez, monsieur le directeur ! s'écria le jeune peintre avec une noble et courageuse fermeté ; il ne s'agit pas de moi : je suis plus ou moins coupable; ma punition sera plus ou moins forte; votre lettre à M. de Marigny sera plus ou moins terrible, peu importe, je me soumets à tout. Mais il s'agit de mon meilleur ami, de Hubert Robert, pensionnaire libre de l'Académie de France, lequel aurait été violemment enlevé et séquestré... car je ne veux pas ajouter foi aux bruits qu'on répand...

— Et vous voulez que j'ajoute foi à ces bruits ridicules, moi?

— Selon ces bruits qui me mettent au désespoir, Robert aurait été assassiné cette nuit dans le Ghetto.

— Assassiné?... cette nuit... dans le Ghetto?... Eh bien! si cela était...

— Si cela était! interrompit Fragonard dont les yeux se remplirent de larmes et la voix de sanglots, oh! si cela était, j'irais venger mon malheureux ami et brûler tous les juifs dans leur repaire!

— Cela n'est pas, cela ne peut être; à moins... à moins que M. Robert n'ait eu l'imprudence de pénétrer la nuit dans le Ghetto; mais la nuit les portes du Ghetto sont fermées...

— C'est pour me rassurer, c'est pour détruire des bruits si affligeants que je vous emmène chez l'ambassadeur.

— Que vous m'emmenez!... répéta Natoire en haussant les épaules. Tenez, M. Fragonard, vous me semblez fou, et j'ai pitié de vos extravagances; je veux bien ne pas me plaindre à M. de Marigny...

— Nous parlerons de cela plus tard, ce soir, demain; mais d'abord, mais avant tout, monsieur, employez votre pouvoir, votre crédit, tous vos efforts enfin à découvrir ce que Robert est devenu cette nuit...

— Il aura fait quelque orgie, et on le retrouvera endormi sous la table.

— Robert ! repartit Fragonard avec un généreux sentiment d'indignation; pour moi, passe encore, je ne suis pas un saint et je ne me pique pas de l'être; mais Robert, qui n'a pas à se reprocher une peccadille, qui vit comme un anachorète, et qui ne rêve qu'à sa peinture, Robert tombé sous la table, oh ! oh !

— J'ai trop de patience, dit Natoire avec emportement : je vais sonner et vous faire jeter dehors.

— Rendez grâce à vos soixante ans, monsieur Natoire ! s'écria Fragonard en lui barrant le passage; si vous aviez mon âge...

— Croyez-vous me faire peur avec votre poignard, vos pistolets et votre déguisement de théâtre ?

— Je vous somme, monsieur le directeur, de venir avec moi chez l'ambassadeur de France.

— Je vous somme, monsieur, de sortir d'ici et de rester aux arrêts dans le palais de l'Académie, jusqu'à ce que M. l'intendant des bâtiments du roi ait répondu à la lettre que je lui écris !

Au même instant, les cris qui dominaient la rumeur du peuple dans la rue du Corso

s'élevèrent avec plus de violence, et l'on distingua le nom de juifs mêlé à des malédictions qui sortaient de toutes les bouches. Au milieu de ce tumulte, on entendit un carrosse s'arrêter devant l'hôtel de Nevers qu'occupait l'Académie de France.

— Écoutez ! dit d'un accent ému et solennel Fragonard, qui étendit la main vers le Corso; ces gens-là sont indignés comme moi des bruits qui circulent; ils crient vengeance contre la mort d'un Français assassiné par les juifs; et vous, monsieur, vous, le directeur de l'Académie; vous, à qui le roi et la France confient les pensionnaires de Rome...

— Assez, monsieur, encore une fois, répondit Natoire qui continuait à écrire d'une main tremblante : vous ne m'apprendrez pas ce que j'ai à faire. Ou vous serez expulsé de l'Académie, ou je donne ma démission !

— Au Ghetto ! au Ghetto ! criait-on dans la rue avec ces voix glapissantes qu'on n'entend qu'à Rome dans les foules. Mort aux juifs ! mort à ces chiens d'hérétiques ! Au feu ! à la roue ! à la potence ! à la claie !

XIII

La Pâque des juifs.

La porte du cabinet de Natoire s'ouvrit à deux battants, et un coureur en livrée, avec le chapeau à plumes, la veste et la culotte de satin bleu de ciel, les épaulettes à grains d'or, la fraise et les manchettes, les armes de France sur le dos, et la canne à pomme d'argent à la main, entra en bondissant, salua, et annonça d'une voix de stentor : *Son Excellence monseigneur l'ambassadeur de France*, salua de nouveau, toujours en équilibre sur un pied, et disparut.

Le comte de Noriac était entré avant que le directeur de l'Académie se fût levé pour aller à sa rencontre. M. de Noriac, petit homme sec et chétif de tempérament, avait cependant dans toute sa personne une sorte de majesté et de grandeur qui saisissait au premier aspect. Sa figure pâle, aux traits indécis et fatigués, exprimait au plus haut degré la conscience de la charge qu'il remplissait avec une grande distinction. Un ambassadeur de France, à cette époque, se sentait véritablement le représentant de son pays, et chacune de ses paroles, comme chacun de ses actes, lui semblait un engagement contracté au nom du roi qui l'avait revêtu de pouvoirs extraordinaires. Hors de son rôle d'ambassadeur, M. de Noriac était un gentilhomme simple, bienveillant, poli, de mœurs douces et paisibles, passionné pour l'art et plein de sympathie pour les artistes.

— M. le directeur, dit-il à Natoire qui le reçut avec embarras à cause du déshabillé peu cérémonieux dans lequel il se voyait surpris, avez-vous des nouvelles d'un de vos pensionaires, M. Hubert Robert?

— Je suis confus, monseigneur... reprit

Natoire; si j'avais été prévenu de l'honneur que vous me faites...

— Je vous demande, monsieur, si vous savez ce qui est arrivé à M. Robert?

— J'en ai ouï dire quelque chose, monseigneur, et je refusais à le croire, car Rome est la ville du monde où se débitent le plus de fausses nouvelles... Cependant je me préparais...

— A venir me trouver sans doute? Nous avons un impérieux devoir à accomplir, monsieur le directeur : un Français a disparu, un pensionnaire de l'Académie de France, un jeune homme que j'estime...

— Rien encore ne semble confirmer ces bruits... M. Robert s'est peut-être absenté de son plein gré...

— Hier, à sept heures du soir, dit Fragonard avec une douloureuse émotion, il est sorti de chez lui et n'y est pas revenu...

— Où allait-il? demanda l'ambassadeur, qui leva les yeux vers le nouvel interlocuteur qu'il n'avait pas encore remarqué. Quoi! c'est vous, M. Fragonard? En quel équipage, pourquoi ces armes?

— J'ai couru à la recherche de mon ami,

monseigneur, et je craignais d'avoir besoin de le défendre...

— Contre qui? M. Robert n'a pas d'ennemis; en outre, il n'est pas riche. Je ne vois aucun motif à un guet-apens, à un assassinat... Car, on parle d'un assassinat, mais j'en doute, Dieu merci!

— Il allait au Ghetto, quand il m'a quitté, et c'est dans le quartier des juifs qu'on a tué un homme.

— Cette nuit; mais ce matin même j'ai reçu cet écrit qui est bien de la main de M. Robert...

Fragonard s'élança sur ce papier que montrait l'ambassadeur, et il le lut à demi-voix, avant que le directeur de l'Académie s'en fût emparé. C'était un feuillet arraché d'un livre de prières en latin; on avait tracé au crayon quelques mots à demi effacés entre les lignes de l'imprimé, et le papier froissé paraissait avoir été ramassé dans la poussière. Fragonard reconnut l'écriture de son ami.

« Monseigneur, je vous dénonce un horrible attentat dont je viens d'être victime. Des hommes apostés près du couvent de la Trinité se sont saisis de ma personne, m'ont bâillonné

et transporté, les yeux bandés, dans une espèce de prison où je suis enfermé, comme un religieux dans sa cellule, avec un crucifix et un livre d'heures. J'ignore absolument quelle est cette prison et ce qu'on veut de moi. Ce ne sont pas des voleurs puisque je n'ai pas été volé ; ce ne sont pas des assassins, puisqu'ils ne m'ont fait aucun mal. Je vous conjure à genoux, monseigneur, de ne me pas abandonner aux auteurs de cet enlèvement inexplicable ; délivrez-moi, tirez-moi des mains de mes ennemis. Je n'ai d'espoir qu'en vous et dans le P. Alexandre.

— M. Hubert Robert aurait donc été enlevé par les juifs? objecta Natoire qui achevait sa toilette à la hâte.

— Par les juifs ? répéta Fragonard à qui le souvenir de Seïla revint tout à coup, comme pour accréditer ses soupçons. En effet, ajouta-t-il en se consultant lui-même sur la réalité de ces rapprochements, il se rendait au Ghetto, il avait dans sa poche cinquante louis d'or... Si c'était une vengeance !...

— Les juifs ont souvent tué des chrétiens pendant la semaine sainte, dit Natoire.

— Vous savez peut-être ce qu'il allait faire au Ghetto? demanda l'ambassadeur à Fragonard.

— Pas positivement... mais je m'en doute, et je vous instruirai, monseigneur... Mais non, plus j'y songe, plus je suis convaincu que les juifs sont tout à fait étrangers à cet événement. Ce ne sont pas eux, par exemple, qui ont pénétré hier soir dans la maison de Robert...

— Ce sont des malfaiteurs, interrompit M. de Noriac avec intérêt.

— Ce seraient plutôt des hommes de police. J'étais seul dans la maison et j'attendais le retour de mon ami, quand six ou huit hommes, de très-mauvaise mine, se sont introduits je ne sais comment, par les portes ou par les fenêtres : j'ai cru que leur visite me concernait plus particulièrement, et je les ai laissés maîtres du terrain...

— C'est incroyable ! Une semblable violation du domicile d'un Français exigerait une éclatante réparation... Mais ce sont certainement des voleurs : ils ont tout emporté...

— Non, monseigneur ; je suis retourné ce matin à la maison, en passant par-dessus les

murs du jardin, et j'ai trouvé tout dans le même état... si ce n'est pourtant l'enlèvement de quelques correspondances, de quelques livres et d'un tableau...

— Un tableau ? interrompit dédaigneusement Natoire : les voleurs s'attaquent aux tableaux des pensionnaires de l'Académie !

— Je ne prétends pas, monsieur, que ce soit vous qu'il faille accuser d'avoir fait disparaître ce tableau.

— Vous le voyez, monseigneur, ce sont des querelles et des rivalités d'atelier...

— Quels que soient les motifs de cette étrange aventure, dit l'ambassadeur, je veux découvrir et faire punir les auteurs de la violence exercée sur un Français, sur un digne jeune homme...

— Que Votre Excellence accepte l'expression de notre éternelle gratitude ! dit Fragonard.

— Ayez bon espoir, M. Fragonard, répondit le comte de Noriac, vous reverrez bientôt votre ami.

— Je tremblerais moins sur son sort, reprit Natoire, si ce n'étaient pas des juifs...

— Juifs ou chrétiens, malheur à qui aurait

porté la main sur un sujet du roi de France! Allons, M. le directeur, ma voiture est à votre porte, rendons-nous ensemble chez M. le gouverneur de Rome, et ensuite, s'il le faut, chez le saint-père.

— Les juifs ont tué un Francais! criait-on dans tout le Corso. Mort, mort aux juifs!

Fragonard était, sans le savoir, l'auteur du bruit d'un assassinat commis sur un Français dans le quartier des juifs. Pendant la nuit il avait erré aux alentours du Ghetto à la recherche de Robert, et son costume, ses armes, son air inquiet, avaient inspiré autant de défiance que de terreur à quelques habitants avec lesquels il s'était rencontré, ou qui, de leur fenêtre, l'aperçurent assis sur une borne ou debout sous un auvent, comme un malfaiteur aux aguets. On l'avait vu à différents endroits, et toujours dans la position d'un homme qui guette ou qui attend : on supposa naturellement que ce n'était pas le même personnage, et que plusieurs brigands avaient exécuté un coup hardi à la faveur de l'orage, soit dans le Ghetto, soit dans les rues environnantes. Mais nul ne se plaignant d'avoir été volé dans sa maison, l'idée vint de re-

chercher si un crime n'aurait pas été commis sur la voie publique ; car on avait entendu plusieurs fois durant la nuit la porte de clôture du Ghetto s'ouvrir et se fermer, les chiens aboyer avec fureur ; on avait même entendu des cris humains. Ce fut alors que Fragonard, désolé de ne pas savoir ce que son ami était devenu depuis huit ou dix heures, demanda de porte en porte si l'on n'avait pas certains indices relativement à la disparition de Robert : on lui parla de brigands, il ne fit que rire de cette accusation qui tombait directement sur lui-même et sur son étrange accoutrement. Il se mit alors à l'abri de soupçons personnels, en invoquant sa qualité de pensionnaire de l'Académie de France, et en déclarant que la veille au soir un Français également pensionnaire de l'Académie, s'était rendu au Ghetto, et n'avait pas reparu.

Toutes les fois que les juifs à Rome étaient en butte à une fâcheuse imputation, aucune voix ne s'élevait en leur faveur, et l'opinion générale, au contraire, les condamnait sans appel, sur les plus frivoles apparences, tant les vieux préjugés du moyen âge avaient en-

core de pouvoir sur les masses, où subsiste toujours une haine aveugle contre les enfants de Moïse. Un Français avait pénétré le soir dans le Ghetto, et n'en était plus sorti : ce fait seul que garantissait l'enquête obstinée de Fragonard, fut aussitôt entouré de mille circonstances plus au moins vagues ou insignifiantes ; la porte du Ghetto ouverte et fermée plusieurs fois dans la nuit, les abois des chiens, les cris plaintifs qu'on avait entendus eurent alors leur explication. A défaut de détails précis et réels, on en inventa d'imaginaires, et des témoins ne manquèrent pas qui racontèrent comme chose avérée ce qui n'était qu'une induction tirée des apparences et des probabilités. La nouvelle d'un meurtre commis par les juifs sur la personne d'un Français se répandit donc avec la rapidité d'un incendie , et provoqua une terrible indignation dans le peuple de Rome, exalté encore par l'effervescence religieuse que la semaine sainte communiquait à tous les esprits.

Une foule immense s'était portée sur le Ghetto, et l'environnait de tous les côtés, en se dirigeant vers l'une et l'autre entrée, celle de la place de la Juiverie et celle du pont

Quattro-Capi; mais ces deux entrées n'avaient pas été ouvertes ce jour-là : les juifs fêtaient la Pâque dans leur synagogue et dans l'intérieur des maisons. Leur quartier paraissait inhabité : aucun retentissement de marteau ni de forge; aucune voix parlant hébreu, aucun pas allant et venant dans les rues; boutiques et fenêtres restaient closes; nul ne songeait à vendre ou à acheter dans cet actif foyer du commerce de Rome. Avant d'attribuer à la fête pascale cette interruption de travail et de bruit, chacun y vit une preuve de la stupeur des juifs, convaincus d'avoir commis un assassinat. De différents groupes qui stationnaient vis-à-vis des portes, s'élevaient des malédictions menaçantes, des injures horribles et des clameurs féroces. Une haine implacable contre la race et la religion juives brillait dans tous les yeux, éclatait dans tous les discours des assistants, parmi lesquels les enfants et les femmes semblaient les plus acharnés.

Nisida, pâle, tremblante, contenant à peine ses larmes, se trouvait au milieu d'un conciliabule de *facchini* ou portefaix, de bateliers, de petits marchands et de marchandes de

poisson, appartenant à la même confrérie pieuse qui avait son siége dans la paroisse voisine du Ghetto, nommée Sant'Angelo-in-Pescheria. Cette confrérie, en raison des préjugés et des jalousies nés du voisinage, était animée d'un zèle ardent contre les juifs et surtout contre leur industrie commerciale.

— Les Français, disait l'un des plus influents de la confrérie, ne sont point d'une dévotion édifiante; mais enfin, puisqu'ils ont reçu le baptême, ce ne sont pas des païens, et il n'est permis à personne de les tuer comme des hérétiques.

— Les juifs n'ont pas même le droit, dit un autre, de tuer un chien enragé hors du Ghetto.

— Il paraît que le meurtre fut commis dans la grande rue du Ghetto, reprit un troisième qui sortait du confessionnal : le meurtre est un péché mortel chez les chrétiens; c'est un crime irrémissible chez les juifs quand la victime est catholique.

— Ce Français aura voulu violenter la femme ou la sœur de quelque juif? demanda une jolie poissonnière du Portique d'Octavie.

— Dans ce cas, il me semble que le Français serait aussi coupable devant Dieu que les juifs devant les hommes, car un chrétien qui fait l'amour avec une juive, et celà durant la semaine sainte, mérite d'être damné comme un juif...

— Et une chrétienne qui fait l'amour avec un juif, Nisida? dit malignement quelque rival dédaigné ou éconduit.

— Comment convertir les juifs, si on les évitait toujours? repartit à demi-voix Nisida qui rougit de l'allusion et ne sut pas s'en défendre.

— La police est-elle avertie qu'on a tué un homme, un chrétien? A-t-on déjà arrêté les meurtriers? Pendra-t-on enfin quelques juifs?

— On assure que ce matin, avant le jour, les estafiers du saint-office ont envahi le Ghetto et en ont emmené une femme...

— Une femme? c'est sans doute celle qui a causé la mort du Français... Mais l'assassin?...

— On n'en sait pas davantage jusqu'à présent. Le corps de la victime est là, déposé dans la maison du custode.

— Vous l'avez vu ? répliqua-t-on avec une avide curiosité, en se rapprochant de la fenêtre basse que le dernier interlocuteur avait indiquée du doigt. Qui est-ce qui le garde ? Pourquoi ne l'a-t-on pas porté plutôt dans une église ?

— Je l'ai vu, dit mystérieusement ce personnage si bien informé qui ne croyait pas avancer un fait erroné. Quand les gens du saint-office ont pénétré dans le quartier, j'ai voulu les suivre pour être témoin de ce qui arriverait ; mais je n'en ai pas demandé davantage en apercevant un mort couché dans sa bière, au milieu de la chambre...

— Un mort dans sa bière ! s'écria-t-on avec surprise et impatience : ce n'est donc pas un homme tué par les juifs ?...

— C'est le custode Capricola qui est mort cette nuit et qu'on enterre ce soir, dit en hésitant Nisida qui crut justifier son amant Marco.

— Écoutez, mes très-chers frères, dit le chef de la confrérie de Sant'Angelo qui se distinguait des autres par la supériorité de son fanatisme : il y a trente ans, les juifs de

Rome tuèrent également un chrétien pendant la semaine sainte, la veille du vendredi où fut crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ce n'était pas pour voler, ni pour satisfaire une vengeance particulière...

— Il y a trente ans? répéta un des auditeurs ; ma mère m'a souvent conté ce meurtre d'un chrétien...

— On l'attacha sur une table, on le saigna aux quatre membres. On voulut lui faire adorer Moïse et le serpent.

— On l'écorcha vif, on mit à la broche une partie de son corps; on but son sang avec du vin, on mangea sa chair rôtie...

— Oui, la victime était un enfant de six ans, qui a fait des miracles depuis sa mort et qui doit être béatifié.

— Non, c'était un vieux vendeur d'images qui avait sa boutique sous le proche de San-Lorenzo.

— J'ai ouï dire que c'était une sainte femme qui vendait de la terre bénite à l'entrée des catacombes de San-Sebastiano.

— Peu importent le sexe et l'âge de la victime! reprit celui qui avait le premier évoqué ce souvenir où le faux se trouvait mêlé à

quelques circonstances d'un fait véritable arrivé deux ou trois siècles auparavant : les juifs qui avaient égorgé le chrétien furent brûlés sur cette place, et l'on érigea, en mémoire du crime et de la punition, cette croix de pierre que vous voyez.

— En effet, voici encore la croix ! se dirent les uns aux autres ceux qui n'avaient jamais ouï cette tragique aventure.

— Ainsi, c'est l'usage des juifs de tuer un chrétien pendant la semaine sainte ? demanda une femme en se signant.

— Justement, reprit un des plus zélés du groupe, ces abominables juifs célèbrent la Pâque cette année, en même temps que les chrétiens.

— Voilà pourquoi le Ghetto est fermé : ils sont tous à la synagogue... Les entendez-vous chanter la messe ?

— La messe ? celle de l'antechrist peut-être ! Ils ont fait clore les portes, pour manger le malheureux chrétien qu'ils ont assassiné.

— Il faut rompre les portes et mettre en pièces ces mangeurs de chrétien ! Mort, mort aux juifs !...

— Il faut incendier le Ghetto et brûler dedans toute la vermine qu'il renferme? Au feu! à sac! à sang!...

Ces cris, qui avaient déjà éclaté à plusieurs reprises, ébranlèrent de nouveau le quartier des juifs, pendant que ceux-ci se cachaient et se barricadaient dans leurs maisons. En un instant le bruit s'était répandu de toutes parts que le Français, mis à mort durant la nuit selon la coutume du culte israélite, avait prêté sa chair et son sang à un épouvantable festin. Cette ridicule accusation tant de fois lancée contre les juifs au moyen âge ne trouvait presque pas d'incrédules parmi les Romains du XVIII[e] siècle, et ceux qui hésitaient à imputer aux juifs le crime d'anthropophagie ne doutaient pas qu'ils ne fussent capables de verser le sang chrétien pour satisfaire aux instincts et aux lois de leur religion. Les femmes excitaient les hommes à user de représailles et à venger la cause de Jésus-Christ; les enfants criaient plus haut que tout le monde. On voyait déjà brandir des couteaux et des bâtons; on agitait çà et là des torches allumées; on commençait à battre en brèche la porte massive et ferrée qui ne tremblait

pas sur ses gonds, malgré les coups redoublés de cinquante robustes assaillants.

— De la paille ! des fagots ! du feu ! cria-t-on tout à coup.

Et mille voix répétèrent les mêmes clameurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

I. Suzanne au bain. . . . . Pag. 5
II. Le père Alexandre. 27
III. Le modèle. 47
IV. Le guet-apens. 65
V. La madone. 91
VI. Le Ghetto. 107
VII. Le parricide. 121
VIII. La conversion. 143
IX. Père et juif. 159
X. Le compagnon de route. 183
XI. Une nuit dans la campagne de Rome. . 201
XII. L'Académie de France. 217
XIII. La Pâque des juifs. 237

FIN DE LA TABLE.

LES

CATACOMBES

DE ROME,

ÉPISODE DE LA VIE D'UN PEINTRE FRANÇAIS.

PAR

PAUL L. JACOB,

BIBLIOPHILE.

TOME SECOND.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1845

XIV

L'incendie.

En un moment, un amas de paille, de bois résineux et de mousse sèche fut formé devant l'entrée du Ghetto. C'était un élan général pour apporter de nouveaux combustibles à ce bûcher, qui s'enflamma en petillant et en jetant une fumée épaisse comme celle d'un vaste incendie. A la vue des flammes qui s'attachaient à la porte et qui s'élevaient à la hauteur des maisons qu'elles menaçaient d'atteindre, la populace poussa des hurlements de

joie, et les plus fanatiques, se prenant par la main, dansèrent autour du brasier auquel ils promettaient des victimes humaines. Cependant le quartier des juifs restait calme et muet ; pas un cri de terreur, pas une plainte, pas un appel aux armes. On entendait seulement dans les intervalles de silence que faisait la foule, une psalmodie lugubre et monotone alterner sur deux tons différents, qui paraissaient s'éloigner et se rapprocher tour à tour. Plusieurs fois, d'un commun accord, les assiégeants se turent pour écouter le chant étrange que les rumeurs de la multitude couvraient sans l'interrompre, et qui continuait malgré les progrès du feu prêt à gagner la demeure du custode, d'où sortait ce concert funèbre. On eût dit, à ouïr ces deux voix traînantes accompagnées du petillement des flammes, que c'étaient deux sorcières qui s'interrogeaient et se répondaient pendant les mystères du sabbat.

Enfin la porte, consumée et réduite en charbon, s'écroula en débris et tomba au milieu des matières embrasées en faisant jaillir des milliers d'étincelles et de flammèches. Avant que le passage fût tenté par personne,

on aperçut à travers un rideau de fumée qui fermait le Ghetto, un homme assis sur le seuil de la maison du custode, immobile, la tête cachée dans ses mains. Nisida reconnut Marco avec un battement de cœur, et l'appela par son nom ; il releva la tête, lança au peuple un regard morne et dédaigneux, haussa les épaules, et rentra dans sa rêverie. La psalmodie retentissait plus distincte et plus solennelle dans l'intérieur du logement de Capricola.

— Un juif! un juif ! cria-t-on avec fureur. Il faut que le premier qui se présente paye pour tous les autres ! Il faut le brûler vif !

— Arrêtez ! qu'allez-vous faire ? reprit Nisida exaltée par l'amour et l'effroi : il est chrétien ! il va l'être !

— Chrétien? lui ! le custode du Ghetto ! repartirent ceux que la jeune Romaine s'efforçait de retenir : c'est un juif, un juif maudit!

— Un juif qui sera chrétien demain, dit-elle avec l'éloquence qu'elle puisait dans son cœur et dans sa dévotion. Le *padre* Alexandre, que vous connaissez tous, ce vénérable *padre,* a converti Marco, qu'on doit baptiser demain à Saint-Jean-de-Latran.

Marco, en proie à ses pensées, ne prenait pas garde à ce qui se passait, et n'avait pas fait un mouvement lorsque Nisida traversa d'un bond la barrière de feu qui la séparait de son amant et vint lui faire un rempart de son corps. La figure de Marco, où la colère et le remords étaient en lutte, s'illumina d'un sourire triomphant. Il regardait amoureusement Nisida, qui n'avait pas craint de se déclarer en faveur d'un juif et d'assumer sur elle-même une si grave responsabilité.

— Eh bien! très-chers fils de notre saint-père, cria le barbier Baretti qui accourait tout essoufflé, vous ne m'avez pas attendu pour commencer le feu de joie?

— Nous allions d'abord brûler ce pourceau de juif, dit un des meneurs en montrant Marco ; mais il paraît que c'est lui qu'on doit baptiser demain.

— Bon ! il n'est pas encore baptisé, il est toujours juif, ajouta un autre qui excitait ses voisins à se saisir de Marco.

— N'y touchez pas, si vous êtes bon chrétiens ! répliqua Baretti, dont l'avis avait partout autorité. Ces diables de juifs sont cette année plus coriaces qu'à l'ordinaire, et, faute

de celui-ci qu'on attend au chapitre de Saint-Jean-de-Latran pour le préparer au baptême, la cérémonie du samedi saint manquerait absolument...

— Marco, ne tiendrez-vous pas votre parole? lui demandait Nisida toute tremblante d'émotion ; ne voulez-vous pas m'épouser?

— Oh ! murmura-t-il en serrant le bras de la jeune Romaine qu'il suivait sans résistance, sais-tu combien je t'aime?

— Mon digne confesseur, le révérend *padre* Alexandre, dit-elle en protégeant Marco au milieu de la foule menaçante, m'a prescrit de veiller sur ce nouveau converti, et je le mène moi-même à Saint-Jean-de-Latran où, demain, aura lieu son baptême. Je vous invite à y assister pour avoir de belles indulgences et la bénédiction du saint *padre* Alexandre.

Nisida était parvenue à sauver ainsi Marco qu'elle conduisait par la main et qu'elle recommandait à haute voix comme un catéchumène plein de foi et de repentir : le nom du P. Alexandre qu'elle répétait à tout propos fut la plus puissante sauvegarde du juif, qui marchait, la tête basse et l'air contrit. La présence et la voix de sa maîtresse le forçaient

à subir cette situation humiliante, mêlée d'angoisses et de terreurs qu'il avait peine à dissimuler.

Cependant l'entrée du quartier des juifs était ouverte, et cette foule, tout à l'heure impatiente de s'y précipiter, hésitait, attendait devant les débris enflammés qui ne lui fermaient pourtant point le passage : on ne voyait personne dans la grande rue du Ghetto; aucun habitant ne se montrait encore pour défendre ce quartier qu'on voulait mettre à feu et à sang; mais du logement de Capricola, envahi par la fumée, s'exhalaient toujours ces chants tristes et lents qui se succédaient en fredons rauques et en gémissements nasillards.

— Est-ce qu'on fait là dedans la cuisine des sorciers? s'écria Baretti décidé enfin à savoir la cause de cette musique.

Il s'élança dans la chambre où d'abord la fumée l'empêcha de distinguer les objets; mais il recula aussitôt qu'il vit une bière, posée sur la table, entre quatre lampes allumées : de chaque côté du cercueil, un rabbin juif, la tête embéguinée d'un linge et le corps enveloppé d'une espèce de suaire, allait et

venait lentement et toujours du même pas, en psalmodiant des prières hébraïques sur un ton plaintif et lamentable. Quant au défunt, qui était l'objet de cette cérémonie, il avait le visage découvert, et ce visage, de la pâleur livide de la mort, offrait un masque bleuâtre, où restaient empreintes les dernières convulsions de l'agonie. Les rabbins ne se dérangèrent pas dans l'exercice de leur funèbre ministère.

— Entre qui voudra ! dit le barbier dont la retraite effarée avait fait reculer le gros de la foule qu'il entraînait après lui : ils sont là trois morts, dont deux chantent et se promènent! Si l'on avait du moins de l'eau bénite!...

— L'eau bénite chasse les diables, mais non les juifs! reprit un des confrères de Sant'Angelo. Jetons-leur des pierres !

— Jetons-leur du feu ! repartit un autre qui saisit aussitôt un brandon enflammé et le lança dans la loge du custode.

— Oui ! oui ! brûlons-les, grillons-les, ces pourceaux de juifs ! répétèrent les spectateurs imitant l'exemple qu'on leur avait donné et faisant pleuvoir les tisons sur la bière et sur les rabbins, qui se réfugièrent alors dans le

fond de l'alcôve, sans cesser leur chant mortuaire, pendant que la bière, le linceul et la table prenaient feu.

De barbares éclats de rire, des bravos frénétiques se mêlèrent aux cris de mort qu'on proférait contre les juifs, lorsque la flamme s'étendit par toute la chambre et gagna l'alcôve où les deux rabbins continuaient de prier. Quelqu'un eut alors l'affreuse idée de fermer la porte pour les empêcher de s'enfuir, ce qu'ils n'essayèrent pas, dans la crainte d'une mort plus horrible que celle dont ils ressentaient déjà les atteintes. Toute la salle était en feu; les vitres de la fenêtre volèrent en éclats, et une fumée rousse infecte sortit par toutes les issues : c'était le mort qui brûlait; on entendait encore par intervalles, comme un râle d'agonisant, les voix psalmodiantes des rabbins qui allaient périr étouffés.

— Place à nosseigneurs de la Rote! criat-on sur la place de la Juiverie. Enfin, voici la justice! place! place!

— Pourquoi pas plutôt l'inquisition, puisqu'il s'agit de juifs? dit d'un air d'importance Baretti, qui recueillait çà et là des nouvelles.

C'était mieux le fait du saint-office, et monsignore Badolfo ne serait pas de trop ici.

Fragonard, qui avait changé de costume et qui s'était vêtu de deuil sous l'impression des plus lugubres pressentiments, accompagnait un auditeur de la Rote, juge instructeur de la congrégation de la justice, avec lequel il venait faire dans le Ghetto une enquête sur la disparition de Robert. Plusieurs élèves de l'Académie de France avaient profité de l'absence du directeur que le comte de Noriac ne quittait pas, pour s'associer à la démarche de Fragonard, qui provoqua le premier l'intervention du tribunal criminel dépendant de la cour suprême de la *Rota,* composée de douze cardinaux. Les lenteurs interminables qui paralysent toujours et partout l'action immédiate de l'autorité judiciaire à Rome avaient été sauvées en cette circonstance par le bon vouloir de monsignore Nardi, auditeur de la Rote. Ce prélat, lié avec Robert et la plupart des pensionnaires de Rome, était un aimable mondain, beau jouer d'échecs et de longue paume, fin connaisseur en matière d'art, et surtout archéologue consommé. Il n'avait pas de plus chère occupation que l'é-

tude des monuments anciens, les ruines, les statues, les médailles, et depuis peu de temps il s'était créé une nouvelle source de travaux et de jouissances, en faisant des recherches dans les catacombes qui n'avaient plus été explorées depuis les longues et curieuses investigations de Bosio et de Bottari.

— Il y a un incendie ! dit monsignore Nardi en voyant la flamme déborder par la fenêtre du logement de Capricola.

— On croirait que le peuple nous attendait, reprit Fragonard : il a brûlé la porte du Ghetto pour nous faire un passage.

— Peu s'en faut qu'il n'ait brûlé le Ghetto tout entier, qui est construit en bois, et qui flamberait bien vite avec le vent de cette nuit.

— Ce commencement d'incendie aura terrifié les juifs, et nous en obtiendrons plus de renseignements sur notre pauvre Robert.

— Pourquoi voulez-vous qu'ils l'aient assassiné ? Les juifs, soit dit entre nous, sont moins capables d'un crime que les chrétiens.

— D'un crime hardi et énergique, mais non d'un crime lâche et secret. D'ailleurs, je vous ai confié mes soupçons : Robert aimait

cette juive, qui est vraiment fort belle, et que je lui enviais, d'honneur ! Mais il l'aimait romanesquement, il pensait au mariage, et il était assez naïf, assez honnête pour se rendre chez le père et lui demander la main de sa fille.

— Ce n'est pas là un motif pour tuer un homme, surtout quand on est juif et que l'homme que l'on voudrait tuer est un Français.

— Bon ! qui est-ce qui tue avec réflexion et méthode? Avant de donner un coup de couteau ou de lâcher la détente d'un pistolet, demande-t-on à son adversaire : « Monsieur, qui êtes-vous? Français ou Anglais? Avez-vous des amis qui vengeront votre mort? »

— Cependant, il ne faut rien épargner pour savoir ce que ce pauvre Robert est devenu. On le trouverait plutôt enfermé et garrotté dans quelque cave... Mais vous ne connaissez pas même le nom du juif que vous soupçonnez?

— Ce nom, Robert ne me l'a jamais dit. Ce n'est pourtant pas si difficile à découvrir, puisque je sais le nom de la fille... Ensuite, le P. Alexandre nous fournirait bien là-dessus

tous les détails nécessaires; mais il est aujourd'hui à Tivoli avec Saint-Non... Mais, parbleu ! quand je devrais visiter toutes les maisons du Ghetto, je retrouverai ma belle juive...

— Dieu nous fasse grâce! ces forcenés auront brûlé quelque juif pour se divertir!... Holà ! vous tous, éteignez le feu ! Portez secours à cette maison et à ceux qui l'habitent ! Allons, mes enfants, apportez de l'eau et arrêtez l'incendie !

— Ce n'est rien, monsignore ! dit gracieusement Baretti, qui se présenta devant une barbe qu'il avait faite le matin même.

— Comment, ce n'est rien, maître fou, une maison qui brûle et qui menace de communiquer l'incendie à toute la ville!

— Dites au Ghetto, monsignore, et, par ma foi ! ce serait une bonne grillade. Mais il n'y a pas de mal : deux ou trois juifs rôtis, voilà tout.

— Baretti, Baretti, repartit l'auditeur de la Rote avec un geste de pitié et d'horreur, tu les pleurerais, si tu comptais leur barbe dans ta clientèle.

Monsignore Nardi donna des ordres rapides

qui furent exécutés docilement par le peuple : on cerna la maison du custode, et on isola l'incendie qui s'y était déclaré avec promptitude; mais personne n'eut la pensée généreuse de retirer des flammes les deux victimes qu'on n'entendait plus crier. L'auditeur de la Rote et Fragonard n'imaginèrent pas qu'il y eût quelqu'un à sauver dans la maison. Quand on leur dit que le feu avait pris d'abord au cercueil du vieux portier, mort pendant la nuit, ils se hâtèrent d'échapper à l'horrible odeur de chair et d'os brûlés, que la fumée répandait, et ils ne permirent à aucun des assistants de pénétrer avec eux dans le Ghetto, excepté au barbier, qui pouvait leur être utile en pareille occurrence. Quelques soldats suisses, en habits jaunes et la canne à la main, furent laissés en sentinelle vis-à-vis de la maison incendiée, pour empêcher le peuple de faire irruption dans le quartier des juifs ; mais la foule, satisfaite de ses prouesses, et flairant avec délices le parfum de la *carbonade,* attendait patiemment la fin de cette tragédie mêlée de comique : de petits enfants s'étaient mis à sauter par-dessus ce qui restait de débris embrasés sur le pavé, et d'autres,

plus audacieux, cherchaient à s'introduire dans la maison qui brûlait encore, pour s'emparer du cadavre de Capricola et le traîner dans l'égout.

XV

Le sang de l'agneau.

— Baretti, nous avons besoin de tes avis, dit Fragonard qui avait conseillé à monsignore Nardi d'emmener ce barbier à leur suite.

— Mes avis, Excellence! reprit le barbier en se rengorgeant : ils sont à votre commandement, comme mon peigne et mon rasoir.

— Ne sais-tu pas comment s'appelle un juif, orfévre ou graveur en pierres fines, dont la fille...

— A servi de modèle à un tableau que fait M. Robert, et qui est maintenant chez monsignore Badolfo ?

— Le tableau de Suzanne au bain, auquel je travaillais encore hier soir; ce tableau est, dis-tu, chez le chef de la congrégation du saint-office ?

— Oui, Excellence, monsignore Badolfo ne me l'a pas montré, mais je n'ai eu qu'à lever un coin de la tapisserie qui le couvre...

— Oh ! s'écria Fragonard, frappé d'un trait de lumière et d'une espérance subite, s'il était vrai !... mais c'est impossible...

— Il faut bien que cela soit possible, Excellence, puisque cela est; ce matin même j'ai reconnu votre Suzanne chez monsignore Badolfo.

— Tu as vu Seïla, la fille de l'orfévre juif, chez ce satyre de Badolfo ?

— Ah ! M. Fragonard, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit ! vous m'attireriez de méchantes affaires avec l'inquisition. J'ai vu ce matin le tableau qui représente la chaste Suzanne entre les vieillards, mais je n'ai pas vu la fille de Mondaio...

— Mondaio, voilà le nom de l'homme !...

Le tableau de Robert est chez le Badolfo, répétait Fragonard en branlant la tête.

— Il suffit de le savoir, interrompit l'auditeur de la Rote qui adressa un signe d'intelligence au peintre pour lui fermer la bouche. Ce n'est pas ce qui nous occupe en ce moment. Il faut à présent trouver la demeure de ce Mondaio et l'interroger sur les faits qu'il peut connaître.

— Vous ne chercherez pas bien loin sa demeure, monsignore, dit Baretti en leur montrant le chemin : la voici, et j'aperçois à une lucarne le museau de maître Mardochée... Ohé ! Mardochée de mon cœur, *mio caro carissimo,* viens ouvrir à ces illustrissimes excellences !

Fragonard avait couru à la porte dès qu'on la lui avait désignée, et il agitait à grand bruit la sonnette. Avant que monsignore Nardi, son huissier porte-masse et son greffier fussent arrivés sur le seuil, la porte était ouverte par Mondaio lui-même qui se présenta le visage bouleversé, le front chargé de deuil et les yeux pleins de larmes. Il tressaillit en apercevant un étranger qu'il n'attendait pas et qu'il ne se souciait pas de recevoir;

il voulut se retirer et refermer la porte; mais Fragonard prévint l'exécution de ce dessein en poussant avec force cette porte entr'ouverte et en s'élançant au milieu de la boutique. Mondaio ne put l'arrêter, et voyant paraître à l'entrée de sa maison des figures inconnues de gens de justice (il avait appris à les connaître le matin même), il s'approcha de sa forge, et y saisit, pour s'en faire une arme au besoin, le marteau qu'il avait déjà levé sur la tête du P. Alexandre. Cette violation de son domicile avait fait diversion aux idées douloureuses qui lui tenaillaient le cœur, et il se sentait animé d'une colère vague qui n'avait pas encore pris de parti violent, car il ignorait les motifs d'une semblable visite; il fixa un œil ardent sur Fragonard, qui lui parut être l'instigateur des nouveaux venus, et, d'un geste impérieux, en fronçant le sourcil, il lui ordonna de sortir de la maison.

— C'est vous que l'on nomme Mondaio? demanda vivement le peintre qui n'avait pas eu égard à ce geste muet.

— C'est moi, repartit d'une voix émue l'orfévre qui se consultait tout bas. Que me voulez-vous?

— Vous avez une fille appelée Seïla? continua Fragonard en suivant du regard le changement qui s'opérait dans la physionomie de Mondaio.

— J'avais une fille! murmura-t-il avec des soupirs étouffés et des larmes contenues : on me l'a enlevée!

— On a enlevé votre fille? s'écria le peintre avec pétulance. Robert, Robert a enlevé sa maîtresse? Robert? Robert?

— Eh! qui vous parle?... interrompit vivement le père, partagé entre le dépit, l'étonnement et le doute. Qu'y a-t-il de commun entre la maîtresse d'un certain Robert et ma fille? Quel est ce Robert? ajouta-t-il vivement en se rapprochant de Fragonard et en fixant sur lui un œil pénétrant. Ce n'est pas un des bourreaux du saint-office? Serait-ce lui l'accusateur de ma malheureuse fille?

— Vous êtes fou, reprit brusquement Fragonard, ou bien vous simulez la folie pour éviter de répondre. Vous prétendez qu'on a enlevé votre fille? Quand? Comment?... Ce ne peut être Robert, le plus candide, le plus vertueux des pensionnaires de l'Académie...

— Un peintre de l'Académie de France!

s'écria Mondaio, qui, saisit de fureur à ce nom, leva contre Fragonard le marteau qu'il tenait à la main.

— *Santa Maria!* monsieur le juif! fit Baretti s'élançant courageusement au-devant du coup et arrêtant le bras de l'orféve.

— Une nouvelle tentative de meurtre, dit l'auditeur de la Rote en s'asseyant. Greffier, commencez votre procès-verbal.

— Je le disais bien que cet homme était fou, reprit Fragonard essayant d'atténuer les torts du père de Seïla. Il a la tête perdue par quelque chagrin, qu'il va nous faire connaître sans doute; il nous apprendra ce qu'il sait de l'enlèvement de sa fille; il nous donnera des nouvelles de Robert.

— Encore une fois, ne me parlez plus de ce peintre français!... interrompit le juif que le barbier avait désarmé, mais dont l'irritation ne faisait que s'accroître. C'est une conspiration odieuse du P. Alexandre contre ma fille, contre moi, contre la religion de Moïse! J'aimerais mieux voir ma fille coupée par morceaux, que de consentir à son union avec un chrétien.

— Vous voyez bien qu'il extravague, dit

Fragonard en se tournant vers monsignore Nardi. Cependant il faut savoir quand il a vu Robert.

— Je ne l'ai pas vu, Dieu soit loué! repartit Mondaio frémissant de colère. Si je l'avais vu, je l'aurais tué!

— Tué! répéta l'auditeur Nardi. Greffier, tenez note exacte de tout ce qui se dira ici avant l'interrogatoire en forme.

— Vous l'auriez tué, malheureux! s'écria Fragonard que cette parole de ressentiment et de vengeance avait fait frissonner. Et que vous a-t-il fait?

— Ce qu'il m'a fait? répondit Mondaio avec un geste d'indignation, il a voulu séduire ma fille! il a intéressé dans sa trahison un misérable capucin, qui osa pénétrer dans ma maison et m'insulter en face, en m'annonçant que j'avais une fille chrétienne...

— Alors, vous avez vu le P. Alexandre, si vous n'avez pas vu Robert? répliqua Fragonard dont l'anxiété croissait à chaque instant.

— Oui, je l'ai vu, cet infâme, et sans un reste de pitié que je me reproche, je l'aurais mis à mort en offrant son sang au dieu d'Isaac et de Jacob.

—C'est hier soir, dit Fragonard s'adressant au prélat, que le P. Alexandre a ramené lui-même au Ghetto la fille de ce juif; mais j'ai tout lieu de penser que Robert, qui les suivait de près, les aura rejoints, ou du moins sera venu derrière eux ; je parierais même...

— Vous persistez à soutenir que vous n'avez pas vu M. Hubert Robert? demanda monsignore Nardi à Mondaio qui haussa les épaules.

— En doutez-vous? répliqua-t-il durement, puisque je ne l'ai pas tué, cet audacieux Français !

— Et le P. Alexandre, que vous avouez avoir reçu hier soir, était-il seul? n'avait-il pas auprès de lui ce même Robert que vous ne connaissez pas sans doute?

— Il est vrai, je ne le connais pas; mais le P. Alexandre était seul... Au fait, je ne puis dire s'il était seul ou accompagné; car, en réponse à ses insolentes provocations, je l'ai jeté hors de chez moi, et ne me suis pas inquiété de ce qu'il devenait ; mais si je le retrouve, et je le retrouverai, je veux lui cracher au visage, je veux lui donner les noms les plus injurieux, je veux le souffleter...

— Mondaio, vous parlez d'un religieux catholique! interrompit sévèrement monsignore Nardi : je vous conseille de ne point aggraver votre position. Vous en avez dit assez pour être emprisonné, fouetté et condamné à l'amende, vous, juif, outrageant la religion de Jésus-Christ dans la personne d'un de ses ministres !

— Des taches de sang! s'écria Baretti qui se pencha aussitôt vers le plancher pour mieux constater la nature des taches qu'il signalait.

— Du sang ! s'écria Fragonard se précipitant à genoux et touchant d'une main tremblante ces taches qui semblaient récentes et à peine sèches.

— Du sang! reprit monsignore Nardi, qui se leva lentement et qui vint examiner aussi un endroit où l'on distinguait parfaitement des gouttes de sang coagulé. En effet, il n'y a pas de doute possible, c'est du sang.

— Et je m'y connais, ajouta le barbier. Tenez, on suit ce sang à la trace depuis la porte jusqu'à cette trappe.

— O mon Dieu ! murmura Fragonard avec

douleur : Robert, mon pauvre ami Robert a été assassiné.

— Assassiné! reprit Mondaio avec une fierté calme et dédaigneuse. Plût à Dieu que je me fusse vengé de ma propre main !

— Avant de procéder à une plus minutieuse enquête, dit l'auditeur de la Rote, je vous invite, Mondaio, à faire des aveux.

— Des aveux ! quels aveux ? J'ai répondu à toutes vos questions pour voir quelle en serait la fin et le but. Je n'ai rien de plus à vous dire. Ce que je vous dirais ensuite, vous le savez mieux que moi; vous savez que cet exécrable moine est allé cette nuit même m'accuser, me dénoncer à l'inquisition ? vous savez que ce matin, au lever du soleil, lorsque j'étais chez le *bargello* du quartier Ripetta, pour réclamer une boîte de bijoux perdus, les sbires du saint-office sont venus arrêter ma fille... Si j'avais été là, ils m'auraient peut-être arrêté avec elle, mais ils n'eussent emmené que deux corps morts...

— Eh ! que de paroles ! interrompit Fragonard qui ne pouvait plus se contenir. On te demande seulement si tu l'as tué !...

— Ce sont des aveux que j'attends de vous,

dit monsignore Nardi, et non des digressions oiseuses, intempestives. Il n'est point question du P. Alexandre en ce moment; nous y reviendrons plus tard. Je vous interroge au sujet de ce Français, M. Hubert Robert, que vous regrettez de n'avoir pas tué, disiez-vous, et qui paraît avoir été assassiné cette nuit.

— S'il était possible ! répondit Mondaio; je bénirais le bras qui m'aurait vengé ! Ce Français, je le vois bien maintenant, est cause de tout; il s'était fait aimer de Seïla; il offrait de l'épouser; il exigeait qu'elle abjurât sa religion.

— Avoue donc, misérable ! dit avec emportement Fragonard, les yeux remplis de larmes, la voix mêlée de sanglots. Avoue que tu l'as attiré dans un guet-apens, que tu l'as égorgé ! Avoue cela et meurs comme doit mourir un lâche assassin.

— Assassin ! moi ! répliqua le juif, comprenant enfin les charges qui pesaient sur lui, et voyant encore la main de ses ennemis dans cette fausse accusation. Je vous l'ai dit, j'ai été offensé dans ce que j'ai de plus cher, ma fille et ma religion, mais le Seigneur n'a pas permis que je me vengeasse moi-même, et je suis innocent...

— Baretti, garde la porte, et empêche qu'il ne s'échappe, dit l'auditeur de la Rote, convaincu de la culpabilité de Mondaio.

— Et ce sang ! et ce sang ! cria Fragonard, agenouillé devant les vestiges sanglants. C'est le sang de Robert !

— C'est le sang de l'agneau pascal, répondit froidement l'orfévre, qui alla s'asseoir dans un coin, et qui, appuyant sa tête sur son coude, ne prit plus aucune part à ce qui se passait, à ce qui se disait autour de lui.

— Le sang de l'agneau pascal ! répéta Baretti avec un éclat de rire d'incrédulité. Voilà ce qu'ils disent tous, ces scélérats de juifs, lorsqu'on leur prouve, à de pareils indices, qu'ils ont assassiné un chrétien !...

— Nous allons faire une visite minutieuse par toute la maison ? dit monsignore Nardi, qui n'obtint aucune réponse de Mondaio.

— J'en parlais encore ce matin à monsignore Badolfo, continua le barbier fort satisfait de sa perspicacité, et cela, au sujet de la Pâque des juifs qui tombe, cette année, presque en même temps que la nôtre. C'est justement aujourd'hui...

— J'avais toujours refusé d'ajouter foi à ces histoires de chrétiens immolés en holocauste par les juifs le jour de Pâques! dit l'auditeur de la Rote en parlant à Fragonard avec le calme et la méthode d'un archéologue qui discute une opinion de son ressort. Les écrivains les plus dignes de foi du moyen âge entrent à cet égard dans les détails les plus circonstanciés ; ils racontent les apprêts et les cérémonies de ce meurtre, la forme des couteaux, l'usage que l'on fait du sang recueilli dans des vases...

— Ah! monsignore Nardi, il n'y a donc plus d'espoir? s'écria Fragonard en gémissant : Robert est mort!

— C'est là un crime des plus bizarres, disait toujours l'antiquaire plein de son sujet : les juifs fanatiques s'imaginent que la mort d'un chrétien, dans certaines conditions de rite et de prière, est agréable au dieu d'Israël, et solennise la Passion de Jésus-Christ. C'est en quelque sorte un défi que la Pâque judaïque jette à la Pâque chrétienne...

— Comment l'ai-je laissé aller seul dans ce coupe-gorge! disait Fragonard qui n'avait garde d'écouter la dissertation de monsi-

gnore Nardi, que le greffier couchait tout au long sur le procès-verbal.

— Monsignore Badolfo, objecta Baretti, m'assurait encore ce matin que tous les ans il y a plus d'un enfant chrétien qu'on égorge et qu'on mange ainsi dans le Ghetto.

— Monsignore Badolfo voulait rire ! reprit l'auditeur de la Rote : nous avons dans la légende deux saints enfants qui furent martyrisés par les juifs, mais on ne sait pas trop si c'était à Cologne, à Paris ou à Londres...

— Non, monsignore, c'était à Rome, reprit effrontément le barbier, et les vieilles gens s'en souviennent encore.

— Êtes-vous seul dans cette maison ? demanda le prélat qui ne put tirer un mot de Mondaio absorbé dans un muet désespoir.

— Ce monstre ne cherche plus même à nier son crime, dit Fragonard avec amertume. Il faut interroger sa fille...

— N'a-t-il pas dit qu'elle avait été arrêtée ce matin et menée dans les prisons du saint-office?

— Elle n'est donc pas complice du meurtre... Oh ! non, elle aime Robert !... il le croyait du moins !... Il faudrait avertir le père Alexandre.

— Le P. Alexandre est à son couvent de Tivoli, s'empressa de dire Baretti : on ne l'attend que demain pour le baptême du juif à Saint-Jean-de-Latran.

— Je sais qu'il est parti hier soir avec l'abbé de Saint-Non; mais ne pourrait-on envoyer un exprès à Tivoli?...

— C'est inutile, puisqu'il revient demain sans qu'on le prévienne. Quelles lumières tirer d'ailleurs du P. Alexandre, qui n'était plus à Rome quand le meurtre s'est commis? Dans le cas où le crime serait avéré, je puis en donner les particularités, d'après les Pères de l'Église et les historiens ecclésiastiques : c'est dans la cave qu'on aura d'abord apporté la victime, pieds et mains liés, la bouche bâillonnée; on l'a dépouillée alors de ses vêtements, et on l'a étendue sur une table; un grand feu était allumé...

— Au nom du ciel, monsignore, ne me déchirez pas l'âme avec ces horribles peintures! N'est-ce point assez d'avoir à pleurer mon meilleur ami?

— Le crime a dû être exécuté en présence de plusieurs Israélites, continua l'impitoyable antiquaire : chacun tenait d'une main un

vase de terre cuite, et de l'autre main un couteau pointu trempé dans l'huile d'olive. Le patient pouvait voir tous ces préparatifs...

— Oh ! de grâce ! interrompit Fragonard avec des signes de dégoût et de profonde indignation. Il y a quelqu'un dans la maison... j'ai entendu craquer les marches d'un escalier de bois. Cette trappe !... J'amène devant vous les auteurs de ce forfait inouï !

Fragonard courut à la trappe, qu'il leva sans que Mondaio fît un mouvement au bruit des charnières rouillées qui grinçaient l'une contre l'autre : le peintre avait disparu un moment par cette étroite ouverture, qui conduisait dans une cuisine souterraine. On entendit sortir de cette cave deux voix, l'une menaçante et irritée, l'autre faible et suppliante. Fragonard remonta bientôt, traînant après lui Mardochée, qu'il avait pris à la gorge, Mardochée, couvert encore de taches de sang et de graisse qui témoignaient de son double rôle de boucher et de cuisinier pendant la nuit pascale. Il poussait des gémissements plaintifs, et il vint tomber, en joignant les mains, aux pieds de monsignore Nardi, que

l'aspect hideux de ce vieillard frappa d'une triste conviction : l'auditeur de la Rote ne douta plus que le meurtrier de Robert ne fût devant lui. De la trappe ouverte s'exhalait une odeur nauséabonde de chair et de graisse brûlées.

— Voici un des égorgeurs ! s'écria Fragonard. Je l'ai trouvé dans un bouge infect où l'on voit les restes d'un repas. Il y a du sang partout.

— C'est le sang de l'agneau, dit Mardochée qui avait entendu une partie de l'interrogatoire de son maître. Nous avons célébré la Pâque selon les coutumes hébraïques : j'ai tué l'agneau, je l'ai fait cuire sans sel, avec des laitues...

— Tu as tué un chrétien ! interrompit le peintre en lui montrant une traînée de sang sur le plancher; tu as tué Robert !

— Voyez! dit Baretti : la porte et la serrure sont aussi souillées de sang, comme si la victime, frappée et poursuivie par les assassins, avait voulu s'enfuir !...

— Suivant l'usage de nos pères, reprit Mardochée, j'ai marqué avec du sang les portes, les fenêtres, les serrures...

— Avec du sang de Robert ! murmura Fragonard qui aperçut tout à coup le bréviaire du P. Alexandre, gisant à terre. Ce livre...

— C'est le livre du moine ! dit Mardochée qui, toujours prosterné, ne perdait pas un geste ni une parole de ses juges.

— Le bréviaire du P. Alexandre ! ici ! taché de sang !... Oh ! ce n'est donc pas Robert qu'on a tué dans ce repaire ?...

— Ils ont tué le *padre* Alexandre ! s'écria Baretti abondant aussitôt dans l'idée du peintre. Tenez, les grains et les médailles de son chapelet épars çà et là...

— Il y a eu sans doute une lutte entre le bon moine et ses assassins... Quelle abominable odeur !

— J'ai fait consumer sur des charbons ardents ce qui restait de l'agneau pascal, os, chair, graisse et peau, dit vivement Mardochée.

— C'est-à-dire que vous vous êtes servi du feu pour faire disparaître le cadavre ! N'est-ce pas que c'est le moine qu'on a égorgé ?

— La vérité, la vérité, Excellence ! s'écriait Mardochée tremblant de tous ses membres. Le moine est venu après la fermeture

du quartier ; il accompagnait la signora : il s'est assis là ; il a lu dans ce livre. Mon honoré maître, qui était absent, est rentré...

— Une querelle alors s'est engagée entre le P. Alexandre et lui? demanda Fragonard. Mais Robert, où est-il?

— Cette querelle a été terrible, Excellence. Je n'étais pas présent : je préparais le repas de la Pâque... Le moine avait injurié et menacé mon honoré maître... On l'a fait sortir de la maison, et les chiens du Ghetto...

— L'ont dévoré, peut-être! reprit avec mépris Fragonard. Vous avez tué le P. Alexandre, c'est avéré; mais Robert?...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Excellence; on n'a tué personne, excepté l'agneau, et nous avons fait la Pâque, à minuit, dans la forme prescrite par la loi de Moïse, debout, les reins ceints, le bâton à la main, la tête couverte...

— Mais tu t'obstines, scélérat, à me cacher le sort de Robert!... Et Seïla, où est-elle? Où était-elle, cette nuit?

— Elle était enfermée dans sa chambre, Excellence; et ce matin, des gens de l'inquisition se sont emparés d'elle avant l'ouverture

du quartier... Mon maître et moi, nous sommes innocents, je vous le jure par le tabernacle et les tables de la loi !

— Toutes les preuves établissent qu'un meurtre a été commis, dit monsignore Nardi, et que le P. Alexandre est la victime.

— Est-ce la seule victime, monsignore? repartit Fragonard avec insistance. Il n'est pas douteux que le P. Alexandre a été frappé, à la suite d'une querelle, relative sans doute à la religion : voilà son sang, l'empreinte de ses mains ensanglantées, son bréviaire sanglant. Mais Robert a dû également venir dans le Ghetto, à la même heure? Vous avez vu la haine de ce juif contre Robert! Vous savez, en outre, que Robert aimait Seïla, qu'il se proposait de l'épouser... Ah! monsignore, n'avez-vous pas un moyen de faire parler cet homme, de le forcer d'avouer, de me rendre mon ami?

— Le plus sage est d'envoyer ces deux hommes au château Saint-Ange, dit l'auditeur de la Rote, de fermer cette maison, et de commencer l'instruction en forme de cette affaire criminelle. La congrégation de justice n'épargnera rien pour découvrir la vérité et

pour punir les coupables. Monseigneur l'ambassadeur de France et M. le directeur de l'Académie sont avertis...

— Hélas! quel malheur! criait d'un ton lamentable Baretti qui avait rouvert la porte de la maison, et qui faisait signe à la foule d'approcher. Les juifs ont tué le *padre* Alexandre! Notre bon *padre* Alexandre a été égorgé et mangé par les juifs!

— On a tué le *padre* Alexandre! répondirent mille voix gémissantes et furieuses: les juifs ont mangé ce bon *padre!* Mort aux juifs! à sac le Ghetto! à feu et à sang toute la juiverie! Le *padre* Alexandre est mort torturé et martyrisé par les juifs! Vengeance, vengeance!

Ces cris sauvages, qui semblaient se multiplier et se renforcer à chaque instant, inspirèrent tant d'effroi à Mardochée qu'il perdit la raison et qu'il voulut par un effort désespéré échapper à la mort affreuse que le peuple en fureur promettait aux assassins du P. Alexandre. Il reprit une énergie de jeune homme, et s'élançant vers la porte, il renversa Baretti qui la gardait, passa sur le corps du barbier et se mit à courir au hasard jusqu'à ce qu'il

tomba au milieu de la populace. Sa fuite, sa figure de spectre décrépit, ses habits tachés de sang, sa terreur qui tenait d'une démence furieuse, le signalèrent sur-le-champ aux représailles de la foule. En un moment il fut à la merci de cent mains acharnées qui frappaient et qui déchiraient; ses vêtements s'en allèrent en pièces; puis, sa peau flasque et pendante, tiraillée et déchiquetée, tombait par lambeaux : sa face n'offrait plus qu'une plaie saignante; son corps était comme écorché vif. Il poussait des hurlements épouvantables auxquels répondaient des malédictions et des clameurs frénétiques. On lui attacha les pieds avec une corde à laquelle s'attachèrent des enfants et des femmes pour le traîner dans le ruisseau sur la place de la Juiverie, et on le suspendit la tête en bas à la croix de pierre qui se trouva là pour servir de gibet à un juif. Les auteurs de cette exécution populaire formèrent une ronde immense autour du pendu qui frémissait encore.

Peu s'en fallut que Mondaio ne subît le sort de son vieux domestique, lorsqu'il fut emmené par les soldats au milieu des huées, des cris et des crachats; mais la présence de

monsignore Nardi, ses bas rouges et son grand chapeau de prélat imposèrent à la multitude. Mondaio, dont la pâleur seule accusait le trouble et l'émotion, paraissait mépriser la mort cruelle qu'il pouvait rencontrer à chaque pas.

— Notre *padre* Alexandre est mort! disait-on de toutes parts, avec des larmes et des signes de croix : bienheureux *padre*, priez pour nous!

Fragonard suivait machinalement l'auditeur de la Rote : il n'avait pas encore d'espoir; mais il avait du doute : lequel des deux, Robert ou le P. Alexandre, était mort assassiné? Cette unique pensée l'absorbait tout entier, lorsqu'il se sentit doucement tirer par la manche.

XVI

Le grand inquisiteur.

Dans une cellule voûtée, qui ne recevait le jour que par une petite ouverture circulaire percée dans la voûte et fermée avec des barreaux de fer très-rapprochés, Hubert Robert comptait avec anxiété les secondes et les minutes, depuis le moment où il s'était vu enfermé en cette espèce de prison. Il avait entendu à peu de distance sonner les heures par une grosse cloche qui dominait toutes les autres et qui lui rappela l'horloge de la basi-

lique de Saint-Pierre. Ce fut la seule indication, encore vague et douteuse, qu'il pût recueillir sur le lieu de sa captivité. Il ne devait donc pas être éloigné de Saint-Pierre, et en effet il se souvenait d'avoir distingué le bouillonnement des grandes eaux du Tibre sous les arches du pont Saint-Ange, pendant qu'on le portait à bras, les yeux bandés et la bouche bâillonnée. La longueur du chemin qu'avaient fait ses ravisseurs mystérieux lui prouvait d'ailleurs qu'ils avaient traversé toute la ville pour arriver à leur destination. Mais où l'avait-on conduit? pourquoi l'avait-on enlevé? quel sort lui réservait-on? Voilà ce qu'il ignorait et ce qu'il ne pouvait deviner. Était-ce une vengeance? était-ce une méchante plaisanterie? était-ce plutôt une méprise? Il avait passé la nuit tout entière à examiner ces trois suppositions et à chercher dans sa pensée le mot de l'énigme.

La chambre où il se trouvait prisonnier ne ressemblait pas mal à un tombeau : les murs peints en noir étaient parsemés de flammes rouges, comme la mitre et la chape des malheureux qu'on brûlait dans les auto-da-fé. Pour faire diversion à cette lugubre décora-

tion, qui n'était certainement pas de la main de Raphaël, on avait représenté dans une sorte de niche un Christ au Jardin des Olives, prosterné et priant pour les péchés des hommes. Cette image, dont le style un peu maniéré accusait l'école du cavalier d'Arpino, avait reçu plus d'une mutilation systématique. D'autres dégradations anciennes dans les parois et un grand nombre d'inscriptions, faites avec un clou, une épingle ou quelque instrument pointu, attestaient que ce réduit avait été occupé par des gens qui n'y restèrent pas de leur plein gré. Tout le mobilier consistait en un grabat, un banc, une cruche d'eau et un livre de prières, à demi déchiré, aux pages crasseuses et roulées sous les doigts. Mais, par moments, à travers cette atmosphère nauséabonde d'un lieu privé d'air, circulaient des émanations d'encens qui semblaient venir d'une église : la seule issue par laquelle ce parfum arrivait dans cette prison était un étroit soupirail pratiqué à hauteur d'homme, mais garni de trois grilles de fer assez rapprochées l'une de l'autre pour intercepter la vue, sinon les odeurs et les sons. Derrière ces grilles, dont les deux premières

avaient été descellées et remises en place très-adroitement, on apercevait une vive clarté de bougies allumées et une statue d'argent de la Vierge avec un diadème, des colliers, des boucles d'oreilles et des bagues de diamants.

Robert, le front appuyé contre la muraille, écoutait avec impatience et inquiétude les rumeurs vagues qui montaient jusqu'à lui : à tout instant il regardait par cette meurtrière où il était certain d'avance de ne rien voir que les cierges et la madone ; mais il se disposait à détacher encore les grilles qui ne lui faisaient plus obstacle. La muraille était si épaisse en cet endroit, que son bras étendu n'avait pu atteindre la troisième grille, et l'ouverture avait été construite de manière qu'on entendait du dedans sans pouvoir se faire entendre au dehors. Robert avait jugé qu'il communiquait avec une chapelle très-richement ornée et très-splendidement éclairée ; mais il s'était aussi tristement convaincu que cette chapelle ne se trouvait pas fréquentée, du moins ce jour-là ; car depuis trois heures qu'il faisait jour, une seule personne y était entrée, avec qui Robert avait réussi à se mettre en rapport.

Tout à coup il y eut dans la chapelle un bruit de pas qui approchaient : Robert fut sur le point de crier, d'appeler à son secours, de dénoncer le guet-apens dont il était victime; mais la crainte d'aggraver sa position et de rendre sa délivrance plus difficile l'arrêta : étaient-ce des amis ou des ennemis qu'il allait trouver dans les nouveaux venus? Il attendit en retenant son haleine et en prêtant l'oreille ; il fit une épreuve bien consolante de l'étrange effet d'acoustique qui lui apportait fidèlement le son le plus léger ; mais en revanche il s'assura encore de l'impossibilité où il était de transmettre le moindre indice de sa situation actuelle, à l'aide de la voix. Le frôlement d'une robe de laine sur les dalles lui apprit que c'était une femme qui s'agenouillait devant la madone ; et, quand il l'entendit prier tout haut, il ne douta plus que ce ne fût la même qu'il avait chargée, le matin, de deux importants messages.

— Santa Maria ! dit une voix tendre et harmonieuse qui s'épanchait dans cette prière adressée à la madone avec élan et conviction, n'ai-je pas exécuté tes ordres divins, chère et honorée Vierge, qui m'es si indulgente et si

propice ! Pouvais-je mieux faire que je n'ai fait ? j'ai porté moi-même au palais de l'ambassade de France le papier que tu envoyais à l'ambassadeur...

— Eh bien ! qu'a répondu le comte de Noriac ? s'écria Robert, oubliant que sa voix ne pouvait descendre dans la chapelle.

— Je suis sûre que ce papier a été remis sur l'heure, continua la femme en oraison, car un de ses valets de chambre que je connais m'a promis que la chose serait faite suivant mon désir. Es-tu contente, bonne Vierge Marie ? mais ne me reproche pas d'avoir mal rempli tes ordres, pour ce qui est de l'autre papier...

— Quoi ! murmura Robert, vais-je encore rester dans l'anxiété douloureuse que je ressens au sujet de Seïla ? Le P. Alexandre l'a-t-il conduite lui-même au Ghetto ? Son père l'a-t-il accueillie sans colère, sans mauvais traitement ?...

— Le *padre* Alexandre n'est point à Rome, disait la voix : je me suis rappelé qu'il m'avait prévenue hier de son absence. Tu t'en souviens aussi, Vierge de miséricorde ? Il ne doit revenir de Tivoli que demain. Cependant,

de peur de désobéir, je suis allée au couvent de la Conception où il loge, comme tu sais. Mais on m'a dit qu'il devait être à Rome, peut-être chez les chanoines de Saint-Jean, puisque sa mule avait été ramenée au couvent, le matin même, par un homme de la porte San-Lorenzo. J'ai donc couru à Saint-Jean, où le *padre* Alexandre ne se trouve point davantage. Mais on l'attend demain pour le baptême du juif...

— Ainsi, disait Robert s'inquiétant et s'agitant, je ne sais rien de Seïla ! je ne puis même la mettre sous la sauvegarde du père Alexandre !

— Voici le papier que je te rapporte, Sainte Vierge immaculée, puisque le *padre* ne reviendra que demain. Mais combien je te remercie d'avoir converti Marco qui va se laisser enfin baptiser ! Je ferai dire des messes à toutes tes chapelles, avec l'or que tu m'envoies par un miracle de ta bonté ! je ferai dire à Santa-Croce une messe de minuit pour tirer une âme du purgatoire !

— Il faut écrire à Fragonard, à Saint-Non ! se disait le peintre qui avait tiré un crayon de sa poche et qui déchirait les feuillets du

livre de prières pour envelopper quelques pièces d'or qu'il fit tomber dans la chapelle.

— Encore, bonne sainte Vierge, encore? Oh ! je ferai bon usage de ce don du ciel! s'écriait la femme qui ramassait les louis roulant au pied de l'autel, comme s'ils descendaient de la madone. C'est ici surtout dans cette chapelle dédiée aux hérétiques convertis, que je veux te prier et t'honorer...

— Serait-ce la chapelle de l'hôpital des hérétiques convertis? se dit Robert : suis-je dans les prisons du saint-office?

— N'est-ce pas, Santa Maria, que Marco, une fois baptisé, deviendra bon chrétien et m'épousera devant l'Église? Si c'est lui qui a tué le peintre français, cette nuit, dans le Ghetto...

— Un peintre français, tué cette nuit dans le Ghetto ! s'écria Robert, tout ému, qui sentait trembler sa main en écrivant.

— Que le Seigneur Dieu pardonne au meurtrier, et que l'âme du mort arrive au paradis sans passer par le purgatoire ! Mais, en expiation de ce meurtre, je te promets qu'il ira pieds nus et la corde au cou faire amende honorable devant ta sainte image

dans l'octave de Pâques; en outre, il faudra qu'il te consacre le couteau dont il s'est servi pour commettre son crime, et qu'il fasse peindre un beau tableau votif, représentant cette vilaine action que tu daigneras absoudre, bonne mère de Dieu! Ce tableau, c'est moi-même qui viendrai le suspendre ici!

— Oh! que je voudrais avoir des nouvelles de Fragonard et de tous nos amis! disait Robert, dont le trouble et l'inquiétude étaient d'autant plus vifs, qu'il se souvint du projet d'enlèvement conçu par Fragonard, projet auquel il s'était opposé, lui, de toutes ses forces. Si Fragonard avait voulu servir mon amour, malgré ma volonté expresse, malgré mes prières, par le rapt de Seïla!

— Je suis plus tranquille, sainte Vierge Marie, depuis que je me sens sous ta sainte garde! murmurait la voix à travers des sanglots étouffés; il me semble que Marco n'est pas coupable, ou du moins que son crime est expié!

Hubert Robert avait achevé d'écrire à Fragonard, dont il mit le nom sur le billet avec l'adresse de la maison où il demeurait lui-même avec l'abbé de Saint-Non; mais, se

ravisant à l'idée que son ami n'était certainement pas resté depuis la veille renfermé dans cette maison solitaire, il ajouta une note en italien, pour supplier la personne qui recevrait ce papier de se transporter à l'Académie de France et de le remettre aux propres mains de M. Fragonard, pensionnaire de l'Académie. Ensuite, il enveloppa dix louis dans un second papier annexé au premier, et il les fit glisser adroitement l'un et l'autre par l'ouverture qui laissait parvenir la voix jusqu'à lui. Il entendit le rouleau d'or tomber entre les vases sacrés, rouler sur l'autel et résonner à terre, où le ramassa sur-le-champ la femme inconnue qui ne l'attendait pas, mais qui en avait déjà reçu un semblable par la même voie. Cette femme manifesta sa surprise et sa joie par une pieuse exclamation en l'honneur de la madone, à qui elle attribuait ce mystérieux message : on l'entendait murmurer des oraisons avec une sorte de tendresse, et baiser coup sur coup le marbre des degrés de l'autel.

La porte de la prison s'ouvre. Quatre pénitents noirs, la tête encapuchonnée et les reins serrés d'une corde à gros nœuds, paraissent,

entourent Robert et lui font signe de les suivre. Robert veut résister; il leur demande de quel droit on exerce sur lui ces violences, quel résultat on espère obtenir d'une si odieuse machination; il réclame les noms de ses accusateurs, de ses geôliers, de ses juges; il les menace de sa vengeance. Mais tout est inutile ; il ne peut tirer un seul mot de ces muets et inexorables satellites d'un pouvoir inconnu : on le saisit, on le pousse, on l'entraîne.

— Misérables ! criait-il avec désespoir, en regrettant sa prison où du moins il avait trouvé moyen de communiquer avec un être accessible à la pitié et à des sentiments humains, qui que vous soyez, j'aurai justice contre vous ! Comme Français, je puis compter sur la protection de la France et sur celle de son ambassadeur !

Robert, malgré ses menaces, ses injures et ses prières, ne put obtenir aucune parole de ses quatre conducteurs, qui ressemblaient aux pénitents que les confréries envoient aux condamnés à mort, pour les assister dans leurs derniers moments. On lui fit traverser plusieurs longs corridors voûtés, plusieurs

grandes salles nues et tristes, qui n'avaient pour tout ornement que des crucifix accrochés au mur, et des devises mystiques en latin, peintes dans des cartouches entourés de symboles ecclésiastiques; il jugea donc, à ces indices, qu'il devait être dans un couvent. Enfin on l'introduisit dans une espèce de bibliothèque garnie de poudreux in-folio et d'immenses registres couverts en parchemin; l'ameublement de cette pièce consistait en pupitres massifs, en lourdes chaises à dossier sculpté, en tables et en escabeaux de forme antique, le tout fabriqué avec du bois de chataignier auquel les années avaient donné une éclatante couleur noirâtre. Il remarqua dans un coin, contre les rayons de livres, un objet voilé d'un crêpe, qu'il eût reconnu pour un tableau, s'il l'eût examiné avec plus d'attention. Mais ces gardiens l'avaient quitté à la porte; il se voyait seul; il courut aux fenêtres pour savoir où il était, pour appeler à son secours, pour s'échapper : des barreaux et des grillages extérieurs protégeaient ces fenêtres, qui d'ailleurs ne s'ouvraient pas. Un éclat de rire lui fit tourner la tête.

Le personnage qui riait ainsi était celui que

Robert avait pris pour type dans le tableau de Suzanne entre les deux vieillards, en l'opposant à la bonne et candide figure du P. Alexandre. Monsignore Badolfo, car c'était lui-même, portait empreints sur son visage tous les vices qu'il avait dans l'âme, comme si la Providence avait voulu le rendre moins dangereux en l'empêchant de se faire un masque d'honnêteté et de vertu. La méchanceté, la fourberie, la luxure, l'orgueil apparaissaient à la fois ou tour à tour dans son sourire comme dans ses regards. Robert, en peignant un portrait de souvenir, l'avait fait sans doute très-ressemblant, mais il n'avait pu lui prêter qu'une seule expression de physionomie, tandis que le modèle en avait mille plus odieuses et plus repoussantes les unes que les autres, selon la situation où il trouvait à évoquer ses mauvais sentiments. Badolfo inspirait au premier abord une défiance et une aversion qui se changeaient bientôt en dégoût et en horreur, quoiqu'il n'eût pas cette laideur, cette décrépitude et ces infirmités qui sont les compagnes presque inséparables de la vieillesse. Il avait sans doute plus de soixante ans, mais il s'était maintenu

droit et ferme, quoique peu ingambe à cause des attaques de goutte qui l'avaient souvent forcé de garder le lit et qui le menaçaient d'une paralysie complète. L'absence d'embonpoint contribuait à le faire paraître jeune, et la teinte jaune de sa peau légèrement ridée trahissait seule son âge avancé qui avait respecté l'ensemble de ses traits durement accentués, la couleur de ses cheveux grisonnant à peine et la flamme de ses yeux gris d'oiseau de proie.

En sa qualité de chef de la congrégation du saint-office, titre équivalent à celui de grand inquisiteur, il avait le rang de monsignore ou de prélat; mais, comme sa charge le laissait en proie à une oisiveté absolue, il menait une vie assez peu édifiante dans son palais, en attendant quelque belle occasion de reconquérir les anciennes prérogatives du saint-office, c'est-à-dire de rechercher les hérétiques, de scruter les consciences, de persécuter les juifs et de brûler les athées. C'était donc un fort méchant homme, sans honneur, sans foi ni croyances, mais c'était, du moins, un inquisiteur accompli. L'inquisition lui servait de marotte ; il y pensait le jour et la nuit ; il

regrettait le bon temps où les prisons étaient toujours pleines et les bûchers allumés ; il s'indignait de la solitude et du silence de ce vaste palais, jadis tout retentissant de plaintes, de cris, de procédures et de supplices. Si le gouvernement pontifical de Clément XIII, plus préoccupé de politique extérieure et de polémique religieuse que de mesures violentes et de police intérieure, ne s'était pas opposé aux dispositions militantes de monsignore Badolfo, le saint-office de Rome serait devenu aussi actif que celui de Madrid et de Goa. Le grand inquisiteur avait dû restreindre son action à quelques procès obscurs contre les gens qui faisaient gras les jours maigres, qui n'observaient pas les jeûnes forcés, qui vivaient en concubinage ou qui causaient du scandale par leurs actes et leurs paroles.

— Il me semble que je suis votre prisonnier! dit vivement Robert qui comprit aussitôt son arrestation et sa captivité.

— Il me semble aussi que vous l'êtes! reprit le grand inquisiteur qui relevait à peine d'une terrible crise de goutte et qui marchait difficilement appuyé sur une canne; je vous

prédisais bien que votre impiété vous mènerait là !

— Quelle impiété? s'écria Robert dont le caractère doux et honnête sortit aussitôt de ses habitudes et s'exalta par degrés jusqu'à la fureur.

— Vous avez peu de mémoire, répliqua froidement Badolfo. J'en ai plus que vous, et en voici la preuve...

— La preuve est que vous m'avez fait enlever par vos sbires et que vous prétendez me retenir contre ma volonté?

— Ce n'est pas moi qui vous retiendrai, c'est le saint-office qui vous accuse et qui vous jugera.

— Qui m'accuse? qui me jugera? Monsignore Badolfo, cessons cette plaisanterie qui pourrait finir mal pour d'autres que pour moi.

— Vous savez, en effet, que vous n'êtes pas seul coupable, et que votre complice joue plus gros jeu que vous.

— Coupable ! de quoi? Complice ! de qui? Expliquez-vous clairement et promptement, car je n'entends pas les énigmes.

En prononçant ces mots, Robert, pâle de colère, les yeux ardents et les dents serrées,

s'avança vers le grand inquisiteur qui s'était assis sur le siége le plus élevé comme sur un tribunal, et qui étendit sa canne vers le peintre pour lui marquer une limite qu'il ne devait pas franchir.

— Ne faites point un pas de plus, dit Badolfo avec dédain, si vous voulez que notre entretien s'achève seul à seul...

— Je veux connaître l'auteur du misérable guet-apens dans lequel je suis tombé hier soir... C'est vous !

— C'est moi, repartit Badolfo avec un rire étouffé qui accusait un profond ressentiment satisfait.

— Je veux connaître l'auteur du traitement indigne qu'on m'a fait subir contre le droit des gens... C'est vous !

— C'est moi, encore moi, toujours moi ! Vous êtes justiciable du saint-office, et je suis le grand inquisiteur de Rome.

— Soyez le diable, si cela vous plaît ! mais je suis Français et je n'ai rien à démêler avec vous. Je vous somme de me mettre en liberté sur-le-champ, et je ne vous promets pas de vous épargner les représailles, après un si odieux attentat.

— M. Robert, vous souvient-il de ce qui s'est passé entre vous et moi à l'occasion d'une autre personne? dit Badolfo avec une impudente ironie.

— Osez-vous, sans rougir, rappeler ce qui devrait vous faire mourir de honte et de repentir!

— Vous souvient-il, malheureux, d'avoir levé la main sur moi; d'avoir frappé le chef de la congrégation du saint-office?...

— Je n'ai frappé, ou plutôt je n'ai chassé qu'un infâme qui voulait, par la menace, par la violence, par la séduction, abuser d'une pauvre fille que je respecte, que j'aime, que j'épouserai sans doute!

— Au pied de la potence, n'est-ce pas? interrompit Badolfo avec son ricanement sauvage et satanique. Une juive!

— Ne me forcez donc pas à me souvenir, quand j'ai la pudeur d'oublier; laissez-moi croire plutôt que le lâche scélérat que j'ai châtié et dont la vie alors m'appartenait, quoique je n'aie pas daigné la prendre, était un autre que vous!...

— Croyez ce qu'il vous plaira, mais croyez aussi que vous êtes incriminé par le saint-

office comme ayant entretenu des relations sacriléges avec une femme juive...

— Tais-toi, monstre! n'insulte pas à la vertu et à l'innocence! n'outrage pas celle qui sera ma femme!

— Incriminé comme provoquant à la débauche par des peintures obscènes, comme favorisant le judaïsme dans la ville sainte... Les témoins et les preuves ne nous manqueront pas : vous serez condamné à faire amende honorable en public et à faire pénitence dans les cellules de l'hôpital des hérétiques convertis. Quant à cette juive, à cette femme de mauvaises mœurs...

— Où est-elle? s'écria Robert qui pressentit que Seïla partageait son sort : au nom du ciel, apprenez-moi si elle est ici?

— Elle est ici, dit Badolfo avec un air de triomphe. Mais n'espérez plus la revoir, sinon en enfer!

— Eh bien! je consens à ne jamais publier votre abominable conduite, à ne pas vous perdre! je consens à ne porter aucune plainte contre vous! à ne réclamer aucune satisfaction! Oui, je vous pardonnerai, je vous devrai même de la reconnaissance, si vous me rendez

Seïla, si vous me permettez de la voir un moment, un seul moment, par pitié !...

— Voyez-la donc une dernière fois, voyez-la telle que vous l'avez vue pour votre malheur ! Levez ce voile noir.

XVII

La discipline.

Robert se tourna du côté que lui indiquait monsignore Badolfo, et il sentit un frisson courir par tout son corps quand son regard rencontra l'objet couvert d'un crêpe qu'on lui désignait, et qu'il ne reconnut pas d'abord pour un tableau. Il pensa que c'était la tête ou le cadavre de Seïla, et, au lieu d'approcher, il resta immobile à la même place. Mais s'étant rassuré à l'inspection de cet objet voilé, il alla précipitamment le découvrir, et

il se trouva en face de son tableau de Suzanne entre les deux vieillards. Quelle fut sa surprise, et, après, son indignation, en remarquant que sa Suzanne qu'il avait laissée, la veille, absolument cachée sous un frottis de noir, en était ressortie nue avec la pose la moins modeste et les formes les plus accusées ! La première pensée qui lui vint à l'esprit fut le soupçon d'une nouvelle infamie de Badolfo pour le déshonorer aux yeux de Seïla ; mais il n'eut qu'à examiner la hardiesse et l'habileté du pinceau qui avait donné à Suzanne un corps presque palpable, et il demeura convaincu que ce beau travail n'avait pu être fait que par Fragonard. Il contemplait en silence le tableau, et il y retrouvait la main de son ami, sans s'expliquer l'intention de cette audacieuse peinture. Les suppositions les plus bizarres lui vinrent à l'esprit, mais aucune pourtant ne lui fut suggérée par un sentiment de défiance ou de malveillance à l'égard de Fragonard.

— Eh bien ! que dites-vous de cette peinture ? lui demanda malignement Badolfo, qui prenait pour de la confusion l'étonnement du peintre.

— Qui a fait cela? pourquoi a-t-on fait cela? reprit vivement Robert, qui ne voyait dans le tableau que la nudité de Suzanne.

— Ce n'est pas moi, assurément, et je ne m'attendais pas à vous voir désavouer votre œuvre.

— Je ne désavoue pas ce tableau, mais c'est un ennemi seul qui a pu outrager ainsi la pudeur de Seïla... Si ce n'est point un ennemi, c'est un fou, un artiste inconsidéré, qui s'est livré sur ma toile à un de ces caprices que les grands peintres se permettaient autrefois les uns vis-à-vis des autres. Souvenez-vous de Michel-Ange visitant l'atelier de Raphaël, à la Farnésine?... Je n'ai peint de Suzanne que la tête...

— Et le corps?... Vous aviez là un admirable modèle! murmura Badolfo avec une jalousie contenue.

— Qu'on me rende mes pinceaux et ma palette, je vais effacer tout cela, quoique à regret, car c'est vraiment fort bien peint.

— Vous effacerez auparavant, ou du moins vous changerez la tête d'un de vos vieillards...

— Qui vous ressemble autant que l'autre ressemble au P. Alexandre? Oui, je l'efface-

rai, je la changerai, cette tête, je vous abandonnerai même mon tableau, si vous cessez de persécuter Seïla...

— Vous vous moquez! repartit le grand inquisiteur en riant plus fort. Le tableau me convient tel qu'il est, pourvu toutefois que je n'y figure point : vous allez, s'il vous plaît, m'ôter de là où je n'ai que faire...

— Je vais plutôt, pour vous contenter et pour me contenter également, mettre en pièces ce fatal tableau...

— Arrêtez ! s'écria le chef du saint-office qui voulut s'élancer pour sauver le tableau que Robert venait de crever d'un coup de poing. Ah ! monsieur le peintre, il faut que je vous paye mon portrait.

En disant ces mots, Badolfo agitait avec vivacité une sonnette d'argent qui fit accourir les pénitents masqués que Robert avait laissés à la porte de la bibliothèque ; quatre autres qui n'avaient pas encore paru, entrèrent par une autre porte, et le pauvre peintre se vit à la merci de ces huit muets confrères de l'inquisition, qui le saisirent et l'entraînèrent devant l'inquisiteur. Celui-ci faisait entendre par intervalle son rire cruel, et sem-

blait machiner quelque atroce vengeance que ses dociles agents était tout prêts à exécuter. Robert ne songeait qu'à Seïla prisonnière, accusée, et pour comble de malheur, livrée peut-être sans défense à de nouveaux outrages.

— Je ne menace plus, je supplie, dit Robert avec humilité : je vous conjure de faire grâce à cette innocente et malheureuse fille !

— Frères, arrachez-lui ses habits, dit tranquillement Badolfo à ses mystérieux serviteurs, et donnez-lui cent coups de discipline.

Cet ordre inexorable reçut sur l'heure un commencement d'exécution : Robert, malgré sa résistance forcenée et ses cris désespérés, fut dépouillé, en un instant, de sa veste et de sa chemise; on lui attacha les mains en croix sur la poitrine; on lui lia les jambes et on l'étendit au milieu d'une grande table, où deux fortes cordes l'assujettirent, de manière qu'il ne pouvait faire un mouvement. Il essaya encore d'échapper au traitement barbare qu'on lui préparait, et il fit mille efforts pour présenter son visage indigné à ses bourreaux qui s'armaient, autour de lui, de fouets à lanières de cuir, et qui se disposaient à frapper.

— Frères, dit le chef du saint-office, ce déplorable pécheur s'est souillé par un commerce criminel avec une juive, ce qui équivaut à un inceste exécrable. Disons cent *Pater* et cent *Ave* pour sa conversion, pendant que vous frapperez l'un après l'autre et que je compterai les coups, en l'honneur des cent douleurs de notre divin Rédempteur au Jardin des Olives.

Les cris de Robert redoublaient et remplissaient non-seulement la salle où la fustigation devait avoir lieu, mais encore tout le vaste palais du saint-office. Ces pénitents levaient déjà leurs disciplines, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas.

C'était Fragonard; ses cris avaient, depuis quelques secondes, répondu aux cris de Robert, mais ils n'étaient point parvenus jusqu'à ce dernier, qui reconnut la voix de son ami, lorsque Fragonard apostropha avec un accent terrible les exécuteurs et surtout leur chef que son apparition imprévue avait interdits. Puis il se hâta, en versant des larmes de pitié et de colère, d'enlever les cordes qui garrottaient Robert. Badolfo eut ainsi le temps de se consulter et de prendre un parti, pen-

dant que Fragonard dénouait avec ses ongles et avec ses dents les liens du patient, qui put enfin se tourner vers son libérateur et le remercier avec effusion d'un secours presque miraculeux. Leur émotion était si grande, qu'ils se regardaient en pleurant et qu'ils ne s'adressaient que des paroles confuses et entrecoupées. Ils ne songeaient plus au danger qui les entourait encore, car le grand inquisiteur avait ordonné à ses acolytes de s'emparer aussi du nouveau venu et de le conduire en chartre privée.

— C'est toi ! toujours toi, quand on a besoin de toi ! disait tendrement Robert qui n'avait pas repris ses forces épuisées dans la lutte et surtout par la joie de revoir son ami. On t'a donc remis le papier sur lequel je t'ai écrit quelques mots...

— La jolie fille du quartier de la Minerva, tu sais, disait Fragonard avec sa pétulance ordinaire, Nisida vient de me donner ce chiffon de papier : je l'ai questionnée et j'ai su qu'on le lui avait jeté dans la chapelle de l'hôpital des hérétiques convertis. Oh ! il n'en a pas fallu davantage pour que je devinasse le reste; je suis accouru, j'ai quasi forcé la

porte... Mordieu ! s'écria-t-il en se sentant appréhendé au corps par quatre pénitents, tandis que les quatre autres ressaisississaient Robert à moitié délié.

— Fragonard, as-tu des armes ? demanda Robert en se débattant sur la table avec tant d'impétuosité qu'il acheva de se débarrasser de ses liens.

— Non, mais ces livres ! dit-il en montrant les volumes de la bibliothèque et en commençant à les jeter à la tête de ses adversaires.

Ce plan de défense lui réussit assez bien : il profita de ce que les pénitents encapuchonnés n'avaient pas le libre usage de leurs yeux, pour leur échapper et pour se retirer comme dans un fort à l'angle de la salle où il se fit un rempart de chaises et de bancs. Robert était parvenu à le rejoindre et ils soutinrent ensemble un siége en règle contre leurs agresseurs qu'ils lapidaient avec des in-folio armés de clous et fermoirs. Badolfo, que les projectiles avaient seul épargné, secouait sa sonnette pour appeler du renfort. Les volumes tombaient autour de lui sans l'atteindre, et ainsi qu'un général d'armée, il excitait ses

soldats à ne pas reculer devant l'ennemi. Les pénitents, chacun plus ou moins maltraité, n'attaquaient qu'avec mollesse et songeaient même à battre en retraite. Il y avait dans toute la bibliothèque un nuage de poussière si épais qu'on distinguait à peine les combattants.

— Que se passe-t-il ici? dit une voix grave et ferme qui partait de la porte que Fragonard avait laissée ouverte.

— Ah! vous venez enfin à notre aide, monsieur l'ambassadeur! reprit Fragonard qui cessa aussitôt de lancer son artillerie de bouquins en reconnaissant la voix de M. de Noriac.

— L'ambassadeur! répéta Robert à qui la poussière ne permettait pas de voir la personne qui venait d'entrer.

— Vous arrivez après bataille gagnée, monsieur le comte, dit Fragonard en allant à sa rencontre. Pardonnez-moi de vous avoir quitté sans vous en demander la permission. J'avais bien reconnu les cris de Robert et je suis accouru à temps pour l'empêcher d'être battu de verges comme un voleur ou comme un chartreux. Voyez, voyez en quel état on l'a mis!

— Ce n'est rien, monsieur le comte, dit Robert à demi-nu, dont les bras et les épaules offraient la marque de larges meurtrissures. Merci, oh! merci, monsieur l'ambassadeur ; grâce à vous, je suis libre et à l'abri des plus lâches violences ; grâce à vous, Seïla...

— Ne parle pas d'elle, interrompit à voix basse Fragonard : son père a égorgé cette nuit le P. Alexandre.

— Mondaio a tué le P. Alexandre! reprit Robert hors de lui à cette nouvelle. C'est impossible... Mais Seïla est innocente!

— M'apprendrez-vous quelle est cette scène étrange? dit sévèrement M. de Noriac au grand inquisiteur, qu'il connaissait à peine de vue.

— Qui êtes-vous pour m'interroger ainsi? répondit fièrement Badolfo feignant de ne pas savoir à qui il parlait.

— Je suis l'ambassadeur de France, et je vous invite à m'expliquer l'incroyable conduite que vous tenez à l'égard d'un Français.

— Je suis, moi, le chef de la congrégation du saint-office, et en cette qualité je ne

répονds de mes actes que devant Dieu et le saint-père.

En parlant de la sorte d'un ton bref et décidé, il ordonna du geste aux pénitents de se retirer, ce qu'ils firent avec une respectueuse soumission. La salle, jonchée de livres déchirés et de meubles brisés, offrait partout les traces d'une lutte acharnée ; mais les cordes et les fouets témoignaient aussi que la résistance avait été légitime, et que Robert s'était vu contraint de repousser la force par la force. Çà et là, des gouttes de sang prouvaient que l'avantage n'avait pas été du côté du nombre. L'ambassadeur devinait les violences exercées sur Hubert Robert, et l'amitié qu'il avait pour ce jeune peintre ajoutait à son indignation, qu'avait soulevée cet attentat contre la personne d'un Français. Il jeta un regard de mépris à Badolfo et tendit la main à Robert qui la baisa en la mouillant de pleurs.

— J'aurai réparation de cet attentat, réparation éclatante ! dit avec énergie M. de Noriac. Je me rends de ce pas chez le pape.

— M. l'ambassadeur, répliqua Badolfo d'un accent presque respectueux, veuillez donc dire à notre saint-père les choses comme

elles sont : j'ai été instruit, par des avis charitables, qu'un chrétien vivait en concubinage avec une juive du Ghetto...

— Infâme calomnie ! s'écria Robert avec emportement. Ne croyez pas, M. l'ambassadeur, sur mon honneur, ne croyez pas...

— Silence, Robert ! repartit doucement le comte de Noriac. Laissez M. le chef du saint-office se justifier.

— J'ignorais que ce chrétien sacrilége fût un Français, continua Badolfo, et pour arrêter le scandale qu'il causait en cohabitant avec une juive, je l'ai fait arrêter par les frères de la congrégation du saint-office...

— Et sans plus ample information, sans jugement, repartit l'ambassadeur, vous alliez le faire battre de verges !

— C'est l'usage du saint-office, Excellence, car il faut mortifier la chair et préparer le pécheur à la pénitence.

— Une autre fois, monsieur, n'outre-passez pas les droits de votre charge, et avant de faire arrêter les gens, avant de les faire fouetter comme des voleurs ou des vagabonds, assurez-vous bien qu'ils ne sont pas sujets de S. M. le roi de France.

— Monseigneur, dit Robert qui reprenait ses habits à la hâte, encore tremblant de colère et de honte, monseigneur, je vous adjure de ne pas m'abandonner : cet homme exécrable, qui prétend n'avoir obéi qu'à sa conscience et à l'Église...

— M. l'ambassadeur, souffrirez-vous qu'on m'injurie en votre présence? interrompit Badolfo pâlissant et rougissant tour à tour.

— Excusez l'émotion produite par un abus de pouvoir et par un déni de justice, dit M. de Noriac. Robert, songez à qui vous parlez !

— Je parle à un vil séducteur, qui a voulu, par la ruse et la violence, déshonorer une vertueuse fille que j'ai prise sous ma protection et que j'ai défendue contre des attaques insolentes ! Voilà la vérité, monseigneur, et je suis victime d'une vengeance que j'ai bien méritée, je l'avoue, puisque c'est à moi que Seïla doit sans doute sa vie et son honneur. Je l'avais sauvée d'abord des atteintes d'un taureau furieux, ensuite je l'ai arrachée à des mains impures !...

— Peste ! tu ne m'avais pas conté cela ! s'écria Fragonard. Quoi ! ce vieux satyre !...

— Vous avez entendu les calomnies de cet insensé, Excellence! dit Badolfo avec un calme parfaitement joué. Maintenant, veuillez vous retourner, et vous verrez les mêmes calomnies reproduites par la peinture; vous verrez la même accusation de viol, d'attentat, dirigée contre moi et contre mon complice, le vénérable P. Alexandre ; vous verrez aussi, dans les nudités effrontées de ce tableau, la preuve évidente de la liaison criminelle d'un chrétien avec une juive...

— Je ne vois là qu'un sujet de la Bible, Suzanne entre les vieillards, dit le comte de Noriac, qui ne put s'empêcher de blâmer en secret Robert d'avoir mis en scène le père Alexandre et le grand inquisiteur.

— Les têtes seules sont d'après nature, dit Fragonard; c'est moi qui ai peint d'imagination, à l'insu de Robert, tout ce que les yeux chastes de M. le grand inquisiteur n'ont jamais vu et ne verront jamais, sous peine de damnation éternelle.

— Je l'avoue, dit Robert, je n'ai pas trouvé de plus douce vengeance contre le méprisable imitateur de ces deux vieillards de la Bible, accusés et démasqués par le prophète Daniel.

— Allez en paix, je vous pardonne en considération de M. l'ambassadeur de France, reprit Badolfo avec la solennité d'un arrêt rendu. Je ne retiens que votre obscène et injurieux tableau qui sera brûlé, s'il se peut, sur le bûcher de votre juive!

— Qu'entends-je? que voulez-vous dire? murmura Robert consterné : quel bûcher? ah! monsignore, ayez pitié d'elle!

Le directeur de l'Académie de France venait d'entrer dans la salle où ce débat tirait à sa fin : le désordre qui régnait dans cette salle, la contenance des quatre personnes qui s'y trouvaient, quelques mots qu'il entendit, lui apprirent qu'une scène très-vive venait d'avoir lieu, et il se félicita d'arriver dans un moment de trêve qui lui permettait de rester neutre ou de choisir le rôle de médiateur : un coup d'œil d'intelligence que lui adressa le chef du saint-office fut sa règle de conduite. Il salua profondément Badolfo et l'ambassadeur; puis, il regarda dédaigneusement Robert et Fragonard, sans rendre au premier son salut et sans pouvoir faire baisser les yeux au second qui soutenait son regard avec une noble et tranquille fierté. Natoire fit

la grimace en voyant le tableau de Suzanne.

— Monsignore, dit Natoire au grand inquisiteur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ce matin, et je viens moi-même apporter ma sanction à ce que vous avez jugé à propos de faire dans l'intérêt de notre sainte Église.

— C'est toujours mon zèle pour la religion qui me guide, reprit Badolfo avec un air cafard et béat.

— Je vous approuve, et j'espère que M. l'ambassadeur vous approuvera aussi d'avoir puni les déportements d'un pensionnaire de l'Académie...

— Je désapprouve hautement la conduite qu'on a tenue à l'égard de M. Hubert Robert, interrompit M. de Noriac.

— Ah ! M. le comte ! un jeune homme qui donne l'exemple de tous les vices, qui est en commerce patent avec une juive, qui fait des peintures impudiques, qui s'attaque aux personnes les plus respectables de la cour de Rome !...

— Il faudrait, avant toute chose, que ces imputations fussent prouvées, et le moindre examen les démentirait...

— Voyez ce tableau, M. l'ambassadeur ! Est-ce ainsi que les pensionnaires de l'Académie doivent étudier les maîtres ?

— La juive est dans nos prisons, ajouta l'inquisiteur, et son procès, qui s'instruit, révélera d'étranges scandales.

— En conséquencc, j'ai déjà écrit à M. l'intendant des bâtiments du roi pour demander l'exclusion des deux élèves de l'Académie...

— Vous vous êtes bien pressé d'écrire, monsieur! s'écria le comte de Noriac, qui n'hésita plus à se séparer entièrement de Natoire. J'écrirai, de mon côté, à M. de Marigny pour lui dire comment les choses se sont passées, et pour lui donner mon avis.

— J'avais à cœur de me justifier, M. l'ambassadeur. Est-ce que M. Fragonard ne se posait pas en accusateur contre moi ?

— Je ne crois point que M. Fragonard ait oublié à ce point le respect qu'il vous doit, M. le directeur. Il s'est ému seulement de l'absence insolite de M. Robert, des bruits sinistres qui circulaient dans la ville...

— Et vous voyez ce que valent ces bruits populaires ! M. Robert qu'on disait tué par les juifs dans le Ghetto...

— Ce n'est pas lui heureusement qui a péri, c'est un moine mendiant, fort estimé et fort aimé à Rome, le P. Alexandre, qui a été assassiné cette nuit dans la maison d'un orfévre juif nommé Mondaio.

— L'assassin étant juif, dit Badolfo, l'affaire ressort du tribunal de l'inquisition.

— Je déplore la mort du vénérable père Alexandre, repartit Natoire en recommandant à Dieu l'âme du défunt.

— Ce digne capucin que le sieur Robert a diffamé avec son pinceau ! ajouta l'inquisiteur montrant le tableau.

— Je confesse que le P. Alexandre n'était pas pensionnaire de l'Académie, dit Fragonard, et qu'on ne l'avait pas donné à garder à M. Natoire.

— Sa Sainteté décidera si j'ai tort de me plaindre et de demander une réparation au nom du roi et de la France, dit le comte de Noriac.

Robert, depuis quelques instants, prêtait une oreille attentive à des cris presque indistincts que l'écho lui apportait par intervalles. Il ne les avait pas entendus sans tressaillir, et il n'osait pas encore les reconnaître.

Il courut se jeter au-devant de l'ambassadeur qui avait pris congé de monsignore Badolfo et du directeur de l'Académie avec une égale froideur. Robert fondait en larmes et pouvait à peine s'exprimer à travers les sanglots qui remplissaient sa voix.

— Je suis bien malheureux, dit-il enfin avec l'élan d'une prière, si vous ne venez pas à mon secours, monsieur l'ambassadeur...

— Vous avez raison, Robert, reprit le comte de Noriac. Vous êtes à présent sous ma sauvegarde, puisque M. le directeur de l'Académie ne veut pas vous protéger : suivez-nous ; vous aussi, M. Fragonard, vous logerez à l'ambassade.

— Ce n'est pas pour moi que je vous supplie, monseigneur, s'écria Robert qui écoutait toujours ces cris qu'il n'entendait plus ; c'est pour elle, c'est pour Seïla, c'est pour celle qui doit être ma femme légitime !

— Que puis-je faire, mon ami ? répondit avec bonté l'ambassadeur, elle n'est pas Française, elle est juive...

— Elle est chrétienne ou elle va le devenir, puisque je lui ai promis de l'épouser !

— Juive ou chrétienne, il n'importe guère,

dit Badolfo : elle est complice de son père dans le meurtre du *padre* Alexandre.

— Elle, grand Dieu ! elle, complice d'un meurtre ! Il faut être bien lâche ou bien aveugle pour lui imputer un pareil crime ! C'est le P. Alexandre qui l'a ramenée hier soir au Ghetto et qui sans doute lui en a fait ouvrir la porte...

— Et par reconnaissance, elle a conduit le pauvre *padre* dans un coupe-gorge où l'attendait le martyre !

— Je proteste contre cette nouvelle infamie; je me rends caution de l'innocence de Seïla, je consens à être moi-même condamné comme son complice si on la trouve coupable !... Au nom du ciel, M. l'ambassadeur, ne la laissez pas à la discrétion de l'homme qui a tenté déjà de la séduire et de l'outrager !

Dans ce moment, des cris perçants éclatèrent hors de la salle, et Seïla, les cheveux épars, les vêtements en désordre, pâle, effarée, apparut poursuivie par les pénitents masqués, qui la ressaisirent sous les yeux de Robert. Celui-ci voulut s'élancer vers elle, mais l'ambassadeur le retint par la main et lui ordonna de le suivre. Seïla tendait les

bras à son amant et continuait à jeter des cris lamentables. On remit une lettre fermée du sceau de la congrégation de justice à Badolfo qui rompit le sceau et dit solennellement, après avoir lu :

— Mes frères, prions pour l'âme du révérend *padre* Alexandre, capucin indigne, gardien du couvent des capucins de Tivoli, assassiné cette nuit dans le quartier des juifs par l'orfévre Mondaio et sa fille Seïla, en haine de notre sainte religion. Rendons grâces à Dieu qui a fait découvrir le crime et qui nous livre les meurtriers pour que bonne et haute justice en soit faite !

— Mon père est innocent ! s'écriait la fille de Mondaio en s'efforçant de rejoindre Robert : le *padre* Alexandre est sorti sain et sauf de notre maison, je le jure par la mémoire de ma mère, devant le Dieu des juifs, devant le Dieu des chrétiens !

XVIII

Angoisses.

La nouvelle de la mort du P. Alexandre avait produit une sorte de stupeur par toute la ville : il n'y eut pas d'autre sujet de conversation durant toute la journée du vendredi saint. La populace, qui connaissait le moine défunt pour avoir reçu souvent sa bénédiction lorsqu'il passait dans les rues de Rome, aurait souhaité le venger en mettant à feu et à sang le Ghetto. Mais le cardinal-gouverneur envoya des carabiniers pour pro-

téger les juifs, ainsi que leur quartier, qu'on commençait à envahir, le fer et la flamme à la main. Quelques victimes, massacrées, foulées aux pieds, déchirées en lambeaux, jetées dans le feu et accrochées au gibet, avaient assouvi la première fureur de ce peuple que le fanastisme religieux pousse toujours aux plus grands excès, et qui devient féroce, sanguinaire par piété. Après ces horribles exécutions accompagnées d'épisodes bouffons et de paroles facétieuses, la foule abandonna la voie publique pour se répandre dans les églises, pour visiter les chapelles ardentes et les *sepulcres,* représentations plus ou moins édifiantes du tombeau du Christ, et pour pratiquer ses dévotions. Plus d'un Romain qui avait frappé de grand cœur sur le juif mort ou vivant, avec l'idée de gagner des indulgences, allait en gagner d'autres plus honnêtement, en montant à genoux *la scala santa,* qu'on dit être l'escalier de la maison de Pilate, et en baisant la colonne sur laquelle était posé, dit la légende, le coq qui chanta quand saint Pierre eut renié trois fois son divin maître.

Robert passa le reste de ce jour-là en

proie à un désespoir qui fit craindre pour sa raison et pour sa vie. Fragonard ne le quitta pas et lui prodigua les plus tendres soins. Savoir Seïla à la merci de Badolfo et en même temps la savoir impliquée dans une accusation capitale, c'étaient là pour Robert deux sources de larmes et de terreurs. Il se demandait alternativement si sa maîtresse lui serait rendue déshonorée, ou s'il devait la perdre sur un échafaud. A chaque instant, il se levait en bondissant; il demandait à grands cris qu'on lui donnât des armes; il appelait Seïla, il menaçait Badolfo; il maudissait l'ambassadeur de France, qui lui avait refusé de prêter assistance à Seïla ; le directeur de l'Académie qui avait encouragé les rigueurs du saint-office ; Mondaio, qui avait attaché à son sort sa fille innocente ; Fragonard lui-même, qui ne l'avait point aidé à sauver cette malheureuse victime. Mais il s'accusait aussi plus que tous : c'était lui qui avait causé la mort du P. Alexandre : en retenant Seïla chez lui après l'heure du couvre-feu, en exposant le moine à entrer avec elle au Ghetto, en excitant la vengeance d'un père irrité. Ces pensées achevaient de l'accabler, et il supplia son

ami de le délivrer de la vie qu'il avait prise en horreur. Il criait, il pleurait, il se tordait les mains, il s'arrachait les cheveux. Les paroles consolantes de Fragonard et les soins de son active amitié calmèrent par degrés l'exaltation de ce cœur et de cet esprit malades. Robert, épuisé de fatigue, finit par s'engourdir dans une douleur silencieuse qui aboutit à un sommeil sans rêves. Fragonard veilla la nuit entière auprès de lui.

Le lendemain matin, quand il s'éveilla encore accablé de cette lassitude morale et physique qui ne se fait sentir qu'après un temps de repos, il avait recouvré la puissance du raisonnement et de la réflexion : il était calme, quoiqu'il comprît mieux que la veille toute l'amertume de sa position. Il ne doutait plus que l'innocence de Seïla et même celle de son père ne rejaillissent de l'enquête judiciaire à laquelle donnerait lieu le meurtre du P. Alexandre, et cette innocence ne lui laissa pas un doute, quand Fragonard lui eut dit que, suivant les apparences, le capucin avait été immolé comme un holocauste pour célèbrer la Pâque judaïque; mais il fut toujours péniblement affecté,

en se rappelant que Seïla était prisonnière de Badolfo et que ce misérable pouvait avec impunité exercer sur elle les plus infâmes violences. Il voulut aller chez monsignore Nardi pour connaître les détails de l'enquête et la marche des procédures : il apprit combien de preuves matérielles et presque irrécusables s'élevaient contre Mondaio et contre sa fille ; il apprit aussi en frémissant que l'instruction de l'affaire avait été déférée au saint-office, à cause de la qualité des accusés qui étaient tous deux juifs. Depuis la veille, les pièces du procès étaient dans les mains du grand inquisiteur ; Mondaio et Seïla, dans les prisons du saint-office ! Il ouvrit son cœur au juge instructeur de la congrégation de justice et il lui avoua les motifs qu'il avait de craindre quelque lâche entreprise de Badolfo sur Seïla. Monsignore Nardi s'étonna de ces soupçons, les traita de visions ridicules, et annonça au jeune peintre que le chef du saint-office venait d'être chargé par le pape de faire l'*élévation* du corps de sainte Valère trouvé dans les catacombes. De là, longue digression archéologique du prélat sur les catacombes de Rome, sur leur origine, leur

histoire, leurs sépultures. Robert n'écoutait ni ne répondait : il était atterré ; il ne voyait que deux issues à cet affreux procès : ou la condamnation et le supplice de Seïla, ou l'outrage et le déshonneur de cette infortunée.

Il était encore là, ne sachant à quelle détermination s'arrêter, quand le barbier Baretti vint en courant faire la barbe de monsignore Nardi. Quoiqu'il se dît plus pressé qu'à l'ordinaire, il ne laissa pas que de parler beaucoup et de répéter les bruits du jour. Robert dressa l'oreille et ne perdit pas un mot de ce soliloque rempli de mensonges et de médisances, car il était question de l'assassinat du P. Alexandre. Les custodes de la porte San-Lorenzo disaient avoir vu passer le P. Alexandre deux heures avant minuit ; il sortait de la ville et paraissait seul. Une fille d'*osteria* ou d'auberge déclarait que, vers la même heure, en regardant par la fenêtre pour demander qui frappait en bas, elle reconnut le P. Alexandre qui marchait accompagné d'un homme ; elle l'avait dit à deux carabiniers qui s'arrêtèrent pour boire un pot de vin d'Orvieto, en retournant coucher à Palestrina.

Une autre femme, qui attendait son mari, avait aperçu aussi dans la soirée le P. Alexandre avec un porteur de lanterne.

— Si le P. Alexandre, s'écria Robert, était dans les rues et s'il est sorti de la ville ce soir-là, il n'a donc pas été tué cette même nuit dans le Ghetto, dont les portes sont fermées au coucher du soleil? A-t-on interrogé le portier?

— Il est mort cette nuit-là, répondit le barbier, et nous l'avons brûlé le lendemain comme un pourceau de juif qu'il était. Quant à son fils, il a été touché de la grâce, et nous le baptisons aujourd'hui, samedi saint, à Saint-Jean *in fonte*.

Là-dessus, Baretti s'étendit sur la cérémonie de ce baptême qui a lieu chaque année en commémoration d'un miracle, dit-il, par lequel le législateur des Hébreux, Moïse, se leva de son tombeau pour venir à Rome se faire baptiser, deux mille ans après sa mort. Il raconta ensuite que monsignore Badolfo lui avait fermé sa porte le matin même, parce qu'il se préparait par des jeûnes et des macérations à descendre dans les catacombes pour y chercher un corps saint que le pape avait

nommé sainte Valère, quoique ce fût un martyr, et non une sainte, ajouta-t-il d'un air capable.

— Bon, vas-tu en apprendre à Sa Sainteté? dit gaiement le prélat. Où as-tu deviné le sexe de ce corps saint ?

— Monsignore, les bons ouvriers de la confrérie des catacombes le savent bien, repartit gravement le barbier : tous les corps saints qu'on découvre les jours impairs sont des saintes, tandis que ceux des jours pairs...

— Mais qu'auraient-ils fait du cadavre du P. Alexandre, après l'avoir tué? interrompit tout à coup Robert, que cette objection frappa d'une lumière soudaine et qui l'opposa comme un défi à toutes les preuves qu'on avait rassemblées.

— Excellence, dit le barbier qui ne restait jamais court, c'était la Pâque des juifs, et ils ont mangé le bon *padre* en guise d'agneau.

— En effet, nous n'avons pas retrouvé le cadavre, répliqua l'auditeur de la Rote à qui cette objection avait semblé moins lumineuse qu'à Robert. On le retrouvera peut-être dans

une cave ou dans un égout; mais si on l'a mangé...

— Mangé! s'écria Robert en haussant les épaules: ce n'est pas un prélat instruit et éclairé comme vous l'êtes, monsignore Nardi, qui peut ajouter foi à ces contes de bonnes femmes! Les juifs de notre temps ne sont plus ceux du moyen âge et ils n'ont pas plus envie de manger un chrétien que vous et moi de manger un juif. Il est même, parmi les juifs, des esprits élevés, des cœurs sensibles...

— Cela n'empêche pas, reprit Baretti avec obstination, que nous avons retrouvé les os du *padre* Alexandre dans les cendres du foyer.

— Oui, dans la cuisine de la maison des accusés, ajouta monsignore Nardi, j'ai constaté que des chairs animales et des ossements avaient été brûlés; quelques-uns même, à demi consumés, ont pu être recueillis... Il y a des preuves presque certaines.

— J'admets que le juif Mondaio ait tué le P. Alexandre, répliqua Robert : nous ignorons encore ce qui s'est passé entre eux, une querelle, une rixe... Mais la fille de Mondaio ne saurait être complice ni responsable des

faits de son père ; c'est impossible ! impossible !

— Elle en aura été seulement témoin, et, dans ce dernier cas, elle mérite d'être punie comme non-révélatrice. Sa peine ne sera point aussi grave que celle du père qui doit être pendu ou brûlé. Elle a, d'ailleurs, quelques autres comptes à régler avec la congrégation du saint-office, qui l'avait fait arrêter avant que l'assassinat fût connu. Vous prenez donc bien intérêt à elle ?

— Intérêt à elle ! murmura Robert avec émotion et les larmes aux yeux. Je donnerais mon sang pour la sauver !

— Prenez garde, monsieur Robert : vous oubliez trop qu'une juive doit rester étrangère à un chrétien, du moins à Rome, et que ce serait mal recommander l'accusée auprès du tribunal du saint-office que de vouloir la sauver, comme vous dites, au prix de votre sang.

— M. Robert est Français, objecta le barbier malicieusement, et la galanterie française ne demande pas à une jolie fille si elle est juive ou non.

— Juive, elle ne le sera pas longtemps, et

s'il faut la rendre chrétienne pour la tirer des mains de l'inquisiteur, je m'en charge.

— Vous avez donc un grand pouvoir sur elle! remarqua monsignore Nardi. Mais je doute que l'on vous permette de communiquer ensemble...

— Quoi! vous pensez qu'on m'empêchera de la voir dans sa prison? Vous-même ne m'accorderez-vous pas cette grâce?

— Oui, si elle dépendait de moi; mais elle ne dépend que du chef de la congrégation du saint-office, et, selon les usages de l'inquisition, personne, fût-ce un prince ou un cardinal, n'est admis à visiter un accusé sans l'autorisation expresse du grand inquisiteur, sinon en sa présence. Vous trouverez à cet égard des détails curieux dans le Manuel des inquisiteurs...

— Je ne suis ni prince ni cardinal, dit Baretti à l'oreille du peintre, mais je me fais fort, moi, de vous ouvrir la prison de votre belle.

— Toi! tu pourrais?... repartit vivement Robert à qui un geste du barbier ferma aussitôt la bouche.

— Excellences, je vous souhaite joie et santé. Voici l'heure du baptême du juif à

Saint-Jean, et cette fois ce n'est pas un juif qu'on baptise, c'est plus qu'un païen, c'est Marco, le custode du Ghetto, le fils du vieux Capricola, que nous avons si gaiement brûlé hier. Oh! il y aura foule, à cause du catéchumène qui est bien le plus hardi coquin de toute la juiverie, et qui s'en ira faire amende honorable, pieds nus, aux sept basiliques. N'y viendrez-vous pas, Excellence, dit-il à Robert?

— Sans doute, répondit machinalement Robert, j'y vais... L'abbé de Saint-Non, qui était hier à la villa Adriana, m'a donné rendez-vous.

— Dites de ma part à l'abbé de Saint-Non, répliqua le prélat antiquaire, que je suis tout prêt maintenant à faire avec lui une promenade dans les catacombes. Vous serez des nôtres si vous voulez, M. Robert.

— Oui! comptez sur moi, dit-il machinalement en prenant congé de monsignore Nardi et en se hâtant de suivre le barbier.

— Excellence, je songe aux moyens de tenir ma promesse, lui dit Baretti qu'il avait rejoint ; mais vous ne me dénoncerez pas...

— Te dénoncer! s'écria le jeune Français

en lui glissant dans la main le reste des pièces d'or que Fragonard avait empruntées à l'abbé de Saint-Non.

— Merci, Excellence ; je vois que je puis me fier à vous comme vous pouvez vous fier à moi ; je suis tranquille...

— Ce n'est là qu'une première preuve de ma reconnaissance, et si j'étais plus riche... ! Mais grâce à mon travail et grâce à mes amis, je trouverai de quoi te récompenser dignement. Dépêche-toi donc de me conduire auprès de cette jeune fille qu'on accuse si injustement...

— Ah ! patience, signore ! il n'y faut pas songer aujourd'hui, ni demain, puisque c'est le jour de Pâques...

— Ni demain ! tu n'as donc point, comme tu t'en es vanté, un moyen sûr de m'ouvrir la prison de Seïla?

— Baretti ne se vante jamais de ce qu'il ne peut faire, répliqua le barbier avec une fierté comique. Chaque chose en son temps, Excellence : les petits pois ne mûrissent pas en toute saison et l'on ne doit pas couper son blé en herbe. Aujourd'hui je combine mes plans et prépare les voies ; demain, jour de Pâques,

je ne m'occupe que de mes devoirs de bon chrétien et vais recevoir la bénédiction du saint-père.

— Mais Seïla, quand la verrai-je? hier je ne l'ai pas vue! aujourd'hui et demain, je n'aurai pas même de ses nouvelles!...

— Et après-demain, lundi de Pâques, quoique ce soit encore grande fête à Saint-Pierre, je vous prends par la main et je vous mène tout droit...

— Dans sa prison? Parles-tu sérieusement? ne promets-tu pas plus que tu ne peux tenir? Et comment parviendras-tu...?

— C'est mon affaire!... Jurez-moi seulement que vous n'entreprendrez rien contre notre divine religion avec cette hérétique?

— Je te jure de t'apporter cent écus romains, ou plutôt de te les remettre au sortir de la prison... Mais s'il est si facile de pénétrer jusqu'à l'infortunée victime d'une erreur ou d'un complot, serait-il donc si difficile de la délivrer?...

— Que je prête les mains à la délivrance d'une juive? Jamais, Excellence, jamais, quand je devrais faire la barbe à dame Fortune!

— Elle n'est point coupable, je t'assure, et de plus, elle est aussi bonne chrétienne que toi ; du moins elle le deviendra.

— Ce serait là, je l'avoue, une considération, une exception... Mais non, je ne veux me brouiller avec personne et surtout avec le saint-office. Vous verrez votre juive et vous lui parlerez, Excellence ; ne m'en demandez pas davantage.

— Après demain ! que d'inquiétudes, que de tortures, en attendant ! A quelle heure la verrai-je? dois-je aller à ta boutique ?...

— Non. Trouvez-vous à la troisième heure du jour, sur la place de Saint-Pierre, vers la porte du Vatican... *Coraggio, signore !* n'ayez pas la bourse vide surtout ; et pour mieux réussir dans vos desseins, portez votre offrande à quelque puissante madone, celle des Augustins par exemple. C'est elle qui fait à Rome les plus beaux miracles... Adieu, Excellence, je cours voir baptiser mon juif !

XIX

Le baptême du juif.

Le *baptême du juif*, qui est certainement une allégorie à la conversion générale des juifs prédite dans les évangiles, a lieu, de temps immémorial, au baptistère de Saint-Jean-de-Latran, nommé Saint-Jean *in fonte*. Ce baptistère, où Constantin fut baptisté lui-même, suivant la tradition, n'a plus d'autre destination, depuis des siècles, que de servir à la cérémonie du samedi saint. C'est une magnifique église, attenant à l'église Saint-

Jean-de-Latran, mais n'offrant que des proportions très-exiguës auprès de cette immense basilique. L'édifice est de forme circulaire avec une coupole soutenue par deux rangs superposés de colonnes ; ces colonnes, au nombre de huit, sont de sculpture antique au premier rang, et de marbre blanc au second. Les entablements sculptés que supportent ces colonnes ont été pris dans quelque temple païen. Toutes les murailles sont couvertes de peintures de différentes époques et de différents styles, représentant la vie de saint Jean-Baptiste : les fresques les plus remarquables sont celles d'Andrea Sacchi. Il ne reste donc que bien peu de traces de l'ancien baptistère de Constantin, ruiné et dépouillé par les barbares, restauré et enrichi par les papes Grégoire XIII et Urbain VIII. On voit encore les fonts baptismaux de l'église primitive : c'est une vasque antique de marbre vert, placée au milieu d'une espèce de bassin pavé de marbre de diverses couleurs et entouré d'une balustrade.

Une foule considérable de peuple s'était portée dès le matin aux alentours de Saint-Jean *in fonte,* quoique cette petite église ne

puisse pas contenir plus de quatre ou cinq cents personnes, et que les places soient réservées aux étrangers de distinction munis de billets. Mais le bruit s'était répandu que le néophyte, après avoir reçu le baptême, irait, tête et pieds nus, couvert d'une chemise de laine blanche, faire le grand pèlerinage des sept basiliques, c'est-à-dire visiter successivement les églises de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Paul hors des murs, de Saint-Sébastien, de Saint-Laurent, de Sainte-Marie Majeure, de Sainte-Croix en Jérusalem et de Saint-Pierre, qui sont éloignées de trois lieues les unes des autres.

La grande porte qui regarde la place du palais de Latran restait fermée; mais une autre porte était ouverte dans l'intérieur du couvent qui dépend de la basilique et donnait issue dans l'église de Constantin. On s'écrasait à cette porte, avec des cris et des injures que la sainteté du lieu ne réprimait pas. Les étrangers, moins nombreux pourtant à cette époque, se montraient fort curieux de voir ce baptême, comme si c'eût été un spectacle profane; et le clergé romain, qui est accoutumé à cet empressement de curiosité

dans les cérémonies du culte catholique, favorisait l'introduction des dames, et les faisait placer autour de la balustrade des fonts baptismaux. Le tumulte régnant dans l'assemblée ne ressemblait guère aû prélude d'une cérémonie religieuse.

Parmi les assistants privilégiés, on remarquait Nisida, vêtue de ses plus riches habits et parée de tous ses bijoux : sa toilette seule avait un air de fête, car sa physionomie pâle et défaite exprimait un amer découragement, et des larmes luisaient au bord de ses paupières. A chaque instant elle levait les yeux du côté de l'oratoire du pape Saint-Hilaire, par lequel le néophyte chrétien devait entrer environné des chanoines de Saint-Jean-de-Latran; puis, elle baissait la vue aussitôt et reprenait sa prière interrompue, en serrant les grains de son chapelet dans sa main tremblante. C'était la seule femme présente qui portât le costume romain, et elle avait obtenu la faveur d'assister au baptême de Marco, parce que Marco avait exigé qu'elle en fût témoin. Son costume aux couleurs éclatantes, sa beauté caractéristique, et plus que tout, son émotion et sa tristesse, attiraient les re-

gards et provoquaient bien des commentaires, sans qu'elle daignât y prendre garde. On ne tarda pas à savoir qu'elle représentait la famille du juif qu'on allait baptiser, et l'on augura, de sa contenance pieuse et recueillie, qu'elle s'intéressait vivement à la conversion de cet hérétique.

Richard de Saint-Non, qui arrivait de la villa Adriana où il n'avait point appris la mort du P. Alexandre, envoya son domestique mettre leurs chevaux à l'écurie et se rendit sur-le-champ au baptistère, avant que la cérémonie fût commencée. Il ne put trouver place dans l'enceinte circulaire du rez-de-chaussée et il monta dans la galerie supérieure, grâce à l'entremise d'un chanoine de ses amis. Il y était à peu près seul, et il se mit en devoir de dessiner la scène qu'il avait sous les yeux. Un demi-silence s'était établi parmi les spectateurs pressés les uns contre les autres : quatre soldats suisses portant l'uniforme bariolé des lansquenets du seizième siècle, ouvraient avec peine, à travers la foule compacte, un étroit chemin à la procession du catéchumène, composée de douze chanoines en robes de lin blanc et de quatre enfants de chœur avec la

croix, le livre des Évangiles, la patène et l'encensoir. L'archidiacre de Saint-Jean, en habits pontificaux, la mitre épiscopale sur la tête et la crosse à la main, pour rappeler que le pape saint Sylvestre avait baptisé l'empereur Constantin dans cette même église quinze siècles auparavant, marchait à côté du néophyte qu'il tenait par la main pour le présenter au baptême. Celui-ci n'avait pas d'autre vêtement qu'une tunique de laine blanche, à larges plis, tombant jusqu'aux talons et laissant à découvert la poitrine et les bras. Un voile épais, de lin blanc, jeté sur sa tête nue et rasée, lui enveloppait tout le corps et traînait à terre. Derrière lui, deux prêtres portaient les saintes huiles et les linges bénits. L'abbé de Saint-Non esquissait rapidement l'ensemble et les détails de cette touchante cérémonie.

Quand le clergé, qui formait la procession, fut descendu près des fonts baptismaux avec le catéchumène, ce dernier, toujours voilé, se mit à genoux devant l'archidiacre que les chanoines débarrassaient de sa mitre et de sa chasuble d'or, pour lui ceindre la tête d'un linge et pour le revêtir d'une chape blanche

brodée d'argent. On fit avancer le parrain et la marraine, qui avaient été choisis par le pape lui-même dans les familles princières de Rome. Le juif était encore prosterné sur le pavé de marbre, et l'on n'avait pas vu son visage. Le silence régnait enfin dans l'assemblée, sans autre interruption que les sanglots étouffés de Nisida, qui priait avec ferveur à demi-voix, et qui se frappait la poitrine comme une pénitente.

— Mes très-chers frères en Jésus-Christ, dit l'archidiacre en s'adressant à l'assistance, nous vous conjurons de prier pour l'âme d'un saint martyr, pour le révérend *padre* Alexandre, gardien du couvent des capucins de Tivoli, cruellement assassiné par les juifs dans la nuit du jeudi saint. Nous allons dire un *De profundis* en mémoire du vénérable défunt.

Le catéchumène avait tressailli sous son voile : l'abbé de Saint-Non remarqua seul ce tremblement qu'il attribuait à une émotion bien naturelle dans un pareil moment. Les sanglots de Nisida redoublèrent pendant le *De profundis* qu'elle répétait à voix basse en même temps que l'archidiacre et son clergé.

Baretti, qui venait seulement d'arriver et qui se trouvait en retard contre son habitude, ne voyant aucune place à prendre autour de la balustrade, aperçut en haut Richard de Saint-Non qui dessinait, et s'empressa d'aller le rejoindre.

Saint-Non ne pouvait en croire ses oreilles : il cherchait à se persuader qu'il avait mal entendu le nom du P. Alexandre, ou du moins que la victime des juifs n'était pas le digne capucin qui devait l'avant-veille au soir l'accompagner jusqu'à Tivoli. Le crayon restait immobile dans sa main, et il ne se sentait plus le courage de s'en servir.

— Est-il vrai? est-il possible? dit-il au barbier qui regardait le dessin commencé et lui accordait un signe tacite d'approbation. Le P. Alexandre, notre P. Alexandre, est mort? Il a été assassiné par les juifs? par les juifs!

— Rien n'est plus vrai malheureusement, Excellence, répondit Baretti, et l'on a craint d'abord que ce fût votre ami M. Robert...

— On a craint, dis-tu, que Robert fût assassiné aussi? Hugues Robert, qui demeure avec moi au Pincio? le peintre?

— Est-ce qu'il y en a deux? Je parle du vôtre, un brave jeune homme à qui je vais rendre un joli service, et qui le payera bien...

— Mais que me racontes-tu là? qu'il a failli être assassiné avec le P. Alexandre? et par les juifs?

— Par les juifs. Oh! les juifs sont très-friands du sang des chrétiens; ils le boivent comme si c'était de l'orviéto ou de l'aléatico.

— Quelles sottises me débites-tu? Quand donc le P. Alexandre aurait-il été tué? Je l'ai vu hier; non, avant-hier...

— Eh bien! c'est pendant la nuit que les juifs l'ont tué, le bon *padre*, qui est allé tout droit en paradis.

— Pendant la nuit du jeudi au vendredi? Mais où ce crime a-t-il eu lieu? Qui l'a commis? Pourquoi?

— Excellence, je n'y étais pas. Cependant, il paraît que ces enragés ont fait rôtir le saint homme et l'ont mangé...

— Oh! quelle énormité! s'écria Saint-Non qui se remit à dessiner en haussant les épaules; je ne savais pas que les juifs fussent anthropophages! on fera bien de les baptiser

tous... Pauvre P. Alexandre! quelle triste fin! lui, si bon, si charitable...

En ce moment, l'archidiacre avait ordonné au catéchumène de se relever, et Marco n'obéit qu'à une injonction réitérée. On ôta le voile qui le couvrait presque entièrement, tous les regards se tournèrent vers lui à la fois, et sa figure sinistre produisit une pénible impression dans l'assemblée. On s'attendait à trouver sur son visage le repentir, la contrition et la joie : on n'y remarqua qu'une indifférence froide et dédaigneuse; ses sourcils restaient froncés, et ses yeux lançaient des éclairs menaçants. Il semblait étranger à la cérémonie dont il était l'objet, et il ne vit de tout ce qui l'entourait, que Nisida priant à ses côtés. Cette vue changea par degrés l'expression de sa physionomie qui redevint sereine et même radieuse. Quant au baptême, il ne fit que suivre lentement et distraitement les instructions qu'on lui avait données et qu'on lui renouvelait l'une après l'autre. Plusieurs fois, il manifesta de l'impatience en s'y soumettant, et ce fut un coup d'œil tendre et suppliant de Nisida qui lui redonna la docilité et la résignation néces-

saires; mais il ne répondit à aucune des questions sacramentelles que l'archidiacre lui adressait, et un des prêtres assistants dut répondre pour ce néophyte récalcitrant que tout le monde crut muet.

L'abbé de Saint-Non ne dessinait plus. Penché en avant, les yeux fixes, la respiration suspendue, il examinait minutieusement Marco, qu'il se souvenait d'avoir rencontré le soir du jeudi saint dans la campagne de Rome. Il ouvrit son album à l'endroit où était le portrait esquissé, aux lueurs du feu, sous une voûte des aqueducs antiques. La ressemblance de ce portrait ne pouvait même lui laisser un doute, et Baretti, qui regardait par-dessus l'épaule du dessinateur, confirma cette ressemblance par une exclamation de surprise. Saint-Non se rappelait toutes les circonstances de la rencontre nocturne qu'il avait faite, les cris entendus au loin, l'arrivée soudaine de cet homme qui paraissait fuir et qui s'enfuit de nouveau après l'éloignement des carabiniers, les réponses suspectes et certainement fausses qu'on avait tirées de lui au sujet de P. Alexandre, les soupçons et l'effroi de Pierre, et beaucoup de particularités qui

ne devaient leur importance qu'à cet étrange rapprochement. Saint-Non eut aussitôt l'idée de demander compte à Marco de la disparition du P. Alexandre et de sa mort.

— Quand vous avez fait son portrait, Excellence, dit Baretti curieux et indiscret, il ne recevait pas le baptême, ce me semble?

— Quel est cet homme? repartit l'abbé de Saint-Non qui évoquait tout bas ses souvenirs.

— C'est un juif, ni plus ni moins, un drôle que je ne voudrais pas trouver au coin d'un bois; il se nomme Marco et il est custode du Ghetto.

— Custode du Ghetto? C'est pourtant bien lui que j'ai dessiné sous les aqueducs pendant l'orage...

— Avant-hier soir? Un fameux orage! Le tonnerre est tombé sur la Propagande, ce qui est de fâcheux augure pour les pères jésuites qu'on persécute en France, comme vous savez, Excellence... Oui-da, ce mauvais sujet était sous les aqueducs avant-hier soir? Je suis charmé de ne m'y être pas rencontré avec lui... Santa Maria! c'est le véritable portrait d'un brigand.

— Ne me trompé-je pas ? c'est une morsure qu'il a au bras gauche ? oui, une morsure à peine cicatrisée !

— Il se sera battu avec quelque chien enragé ! mais demain, grâce au baptême, sa plaie sera guérie radicalement...

Richard de Saint-Non n'écouta pas davantage les réflexions du barbier qui s'étonnait seulement que Marco fût allé faire faire son portrait dans la campagne de Rome au milieu de l'orage, deux jours avant son baptême. Saint-Non s'était empressé de descendre pour se rapprocher du juif et pour s'assurer encore de l'identité du personnage, lorsque son domestique, qui avait fini par pénétrer dans l'église, l'appela d'une voix tremblante et lui montra du doigt le catéchumène, sur la tête duquel on versait l'eau sainte.

— Monsieur, c'est lui, disait Pierre en sentant renaître ses terreurs de l'avant-veille. Le voleur, l'assassin, le brigand !

— Tais-toi ! répondit Saint-Non, qui d'un geste impérieux lui imposa silence : nous avons devant nous le meurtrier du P. Alexandre.

— J'en étais sûr ! ce scélérat venait de

commettre un crime! il avait du sang aux mains, je l'ai bien vu?

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit? Je l'aurais arrêté.

— Arrêté? Il nous eût tués tous deux, monsieur. Voilà ce que nous y aurions gagné. Vous pensez donc que c'est lui...

— Qui a tué le malheureux capucin, pour le voler. Te souviens-tu de ce sac d'argent qu'il avait sur l'épaule?

— Si je m'en souviens! je crois le voir encore... Oui, mais n'en parlez pas surtout, monsieur, on nous tuerait aussi! Ces gens-là ont toujours des complices, et d'ailleurs celui-ci est juif: or, les juifs se soutiennent tous entre eux.

Le baptême était achevé, et Nisida, pénétrée de reconnaissance et de bonheur, pressa les mains de Marco dans les siennes, en pleurant. Le juif, que ce long et pénible cérémonial avait irrité, voulait s'y soustraire et s'en aller tout de suite avec sa maîtresse; mais celle-ci lui rappela ses promesses, afin de le décider à commencer sur-le-champ le pèlerinage des sept basiliques, et elle eut assez d'empire sur ce caractère indomptable

pour obtenir ce qu'elle désirait. Ce nouveau succès accrut son amour, et elle oublia enfin un instant que Marco était coupable d'un crime qu'elle ignorait et qu'elle se réjouissait d'ignorer : elle se persuadait dans sa dévotion mal éclairée que ce crime venait d'être lavé dans les eaux du baptême.

— Cher Marco, lui dit-elle avec exaltation, quand tu seras fatigué, tu t'appuieras sur moi ! Ah ! maintenant que te voilà baptisé et chrétien, je suis prête à t'épouser !... Mais hélas ! le bon *padre* Alexandre ne nous mariera pas !

La grande porte du baptistère roule sur ses gonds, et le peuple qui stationne depuis le matin autour de Saint-Jean-de-Latran pousse une immense acclamation à l'aspect du juif converti qu'on voit sortir de l'église environné de saintes femmes en prière, portant des cordiaux pour lui donner des forces dans son pèlerinage. Nisida l'accompagne d'un air triomphant qui semble dire : « C'est moi, moi seule qui ai fait ce chrétien ! » Tout à coup l'abbé de Saint-Non écarte la foule qui se presse et se heurte en tous sens pour voir le nouveau baptisé et pour toucher ses vêtements sanctifiés.

— Avant-hier soir, dit-il d'un ton ferme à Marco qu'il arrête au passage et qu'il scrute du regard, avant-hier soir, vous avez vu le P. Alexandre.

Marco ne répond pas et baisse les yeux ; Nisida tressaille et attend ; la foule s'agite et s'indigne.

— Nous étions dans la campagne de Rome, sous la voûte d'un aqueduc, continue Saint-Non épiant les émotions du juif sur son visage. Vous m'avez déclaré que vous veniez de la part du P. Alexandre, et cette nuit le P. Alexandre a été assassiné.

— Ce n'est pas moi !... reprit sourdement Marco, qui juge aux murmures des assistants que l'opinion générale lui est favorable.

— Ce n'est pas vous ! réplique Saint-Non, ouvrant son album et montrant le portrait sur lequel Nisida jette un regard effaré.

— C'est toi, Marco ! dit-elle avec défiance et colère ; toi, la nuit, dans la campagne de Rome ! tu avais vu le *padre* Alexandre !

— Je ne m'en souviens pas, grommelle-t-il entre ses dents, en essayant de poursuivre sa route.

— Et ces cris plaintifs que j'ai entendus ?

ajouta Saint-Non, n'étaient-ce pas ceux du P. Alexandre?

— Laissez-le, cessez de l'injurier! répétait-on autour d'eux; c'est un saint converti! Vous vous trompez, ce n'est pas lui!... Vous le prenez pour un autre!... Vous devriez plutôt vous mettre à genoux et remercier Dieu de cette grande conversion!... Allez, vous êtes un Français : on le voit bien à votre impiété!... Retirez-vous, ou sinon!... Vous ne croyez donc pas en Dieu, monsieur le Français?...

— Et cette blessure? insista courageusement Saint-Non en lui saisissant le bras, n'est-ce pas votre victime qui vous a mordu, malheureux, en essayant de se défendre pendant que vous la frappiez? Et ce sac de cuir rempli d'argent, qui sonnait sur votre épaule, n'est-ce pas celui dans lequel le P. Alexandre avait ramassé une quête pour son couvent?

— Jésus Maria! ayez pitié de nous! s'écria Nisida en s'éloignant avec horreur, c'est l'assassin du *padre* Alexandre!

Elle disparut avec des cris et des gestes de désespoir. Marco tourna la tête pour la voir encore, pour la rappeler peut-être; et ses

yeux se mouillèrent de larmes. Mais les spectateurs de cette scène ne l'avaient pas comprise et ce qu'ils avaient ouï des accusations de l'abbé de Saint-Non leur paraissait de ridicules et méprisables calomnies. Le calme du juif acheva de les convaincre de son innocence, et ils s'élevèrent alors avec un zèle fanatique contre le scandale causé par un Français. Cette disposition des esprits ne fit que se propager dans les masses, et peu s'en fallut que Saint-Non ne courût le danger d'être poursuivi à coups de pierres. Ce fut Marco qui le sauva en se hâtant de s'éloigner de lui sous prétexte de continuer le pèlerinage qu'un grand nombre de fidèles accompagnèrent en récitant des prières et en chantant des cantiques.

Le cortége du juif baptisé, grossi de toutes parts, débouchait sur la place de Sainte-Marie-Majeure, où Marco allait faire la première station de son pèlerinage : l'amant de Nisida n'était préoccupé que de la disparition de sa maîtresse, et il maudissait tout bas la contrainte qu'il subissait en accomplissant cet éternel pèlerinage. Ses pieds nus étaient déjà en sang, et il ne s'en apercevait pas plus que

des soins attentifs de certaines femmes pieuses qui à chaque pas se baissaient pour répandre du vin et de l'huile sur ses écorchures. S'il avait cru pouvoir s'ouvrir un passage dans la foule, il se serait précipité en courant pour rejoindre Nisida qu'il espérait encore voir revenir et qu'il cherchait toujours autour de lui avec des regards sombres et inquiets. Il ne pouvait oublier l'adieu fatal que Nisida lui avait laissé, et il l'entendait retentir à ses oreilles chaque fois qu'il se reprochait de n'avoir pas retenu dans ses bras sa bien-aimée.

Robert et Fragonard se trouvaient par hasard sur la place de Sainte-Marie-Majeure, lorsque Marco y arriva. Fragonard avait entraîné son ami pour le distraire de la morne tristesse où Robert était plongé. Fragonard cherchait à exciter en lui l'admiration et l'enthousiasme pour ces monuments qu'ils avaient si souvent admirés et peints ensemble : mais Robert le suivait en silence, la tête basse, les yeux en pleurs ; il ne voyait rien, il ne prenait goût à rien : il ressemblait à un automate qui n'a que le mouvement. Mais le bruit, le tumulte qui se font autour de lui le

tirent de sa léthargie ; il regarde cette foule en rumeur, il écoute ces voix confuses : il ne comprend pas encore. Il demande à Fragonard si c'est l'enterrement du P. Alexandre. Fragonard lui raconte la cause de cette affluence de peuple.

Robert manifeste un sentiment de curiosité que les plus beaux ouvrages d'art n'avaient pu réveiller en lui. Il se mêle à la foule, il s'approche du roi de la fête. Fragonard s'inquiète de cet empressement et n'ose pourtant l'arrêter; il le suit avec sollicitude, il lui parle avec affection. Robert ne répond pas; il va droit à un objet qui l'a frappé: il se trouve à la fin en face de Marco.

— Coquin ! lui crie-t-il d'un air de menace, c'est toi qui as volé les malachites de Seïla ! c'est toi qui as failli m'assassiner sur le bord du Tibre !

Un concert de malédictions s'élève aussitôt contre Robert, qu'on accuse d'athéisme et de sacrilége ; car on a reconnu un Français, et ce titre le dénonce comme un impie à l'indignation, à la fureur des Romains. On le sépare de Marco, on l'entoure, on le saisit, on l'insulte, on va le frapper. Fragonard s'inter-

pose dans cette vive altercation ; il crie plus haut que tous, il frappe plus fort aussi. Néanmoins, par prudence, il emmène son ami, qui se débat et résiste ; il parvient à s'éloigner en faisant bonne contenance, grâce surtout à un flot de peuple qui l'emporte avec Robert loin de leurs fanatiques adversaires.

— C'est lui, j'en suis certain, dit Robert à Fragonard, c'est mon voleur ; peu s'en est fallu que ce fût mon assassin !

— Assassin ! il en a la mine, reprit Fragonard, et en vérité, je parierais que c'est lui-même que j'ai rencontré avec le P. Alexandre...

— Avec le P. Alexandre ? le pauvre moine ne soupçonnait pas la belle conversion qu'il faisait là !

— Oui, je l'ai reconnu malgré son déguisement de converti. Comme je te cherchais aux alentours du Ghetto, vers dix heures du soir, j'ai aperçu notre homme qui escortait le P. Alexandre avec une lanterne allumée...

— Le soir du jeudi saint ? s'écria Robert frappé de cette circonstance. Sortait-il du Ghetto ou y allait-il ?

— A coup sûr il n'y allait pas, car il venait

de la place de la Juiverie. En voyant cette figure patibulaire, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui arriverait, et j'ai failli aller joindre le P. Alexandre, qui fut tué cette nuit-là.

— Par ce malheureux ! Le pressentiment que tu avais alors et que tu n'écoutas point, je l'ai maintenant !

— Mais c'est dans le Ghetto que le P. Alexandre... c'est dans la maison même du juif Mondaio...

— Non, il y a une voix qui me dit que Mondaio est innocent, puisque Seïla est sa fille.

— Innocent, je le souhaite, reprit Fragonard en hochant la tête ; mais j'ai vu, j'ai vu le sang, l'empreinte des mains ensanglantées sur la porte, le bréviaire aussi tâché de sang, les ossements à demi brûlés...

— Le P. Alexandre a été assassiné, c'est un fait trop certain, hélas ! Mais Mondaio, mais sa fille, ne sont pas coupables !

Fragonard et Robert furent presque séparés l'un de l'autre par un mouvement de la foule qui s'ouvrit pour laisser passer Nisida. Cette jeune Romaine avait quitté ses habits

de soie, ses dentelles et ses bijoux, pour prendre un costume de deuil : ses cheveux pendaient sur ses épaules et flottaient au vent; son visage pâle, qu'elle avait déchiré elle-même avec ses ongles, offrait l'expression de la douleur la plus solennelle : on aurait dit une de ces pleureuses à gages que l'ancienne Rome convoquait aux funérailles des patriciens. Elle portait d'une main un grand sac de cuir, dont le son argentin annonçait le contenu. Dans l'autre main, elle avait une corbeille d'osier remplie de longues épingles d'or et d'argent à grosses têtes, de colliers, de bagues et de joyaux en pierres précieuses. Elle s'approcha de Marco, qui s'était arrêté stupéfait en la reconnaissant à peine sous ses lugubres vêtements.

— Tiens ! lui dit-elle avec mépris en jetant le sac d'argent et les bijoux aux pieds de Marco : voici la dépouille des gens que tu as volés ! voici la besace du bon *padre* Alexandre que tu as tué ! Je n'épouserai jamais le meurtrier de mon confesseur ! Va, méchant, quoique baptisé, tu ne seras qu'un juif en ce monde et dans l'autre !

En disant ces paroles à haute voix, elle lui

tourna le dos et rentra dans la foule. Marco restait foudroyé ; il n'avait plus la force de faire un pas et il se serait livré lui-même en ce moment à ses juges et au bourreau. Deux fois il ouvrit la bouche pour appeler Nisida, et deux fois sa langue ne put articuler aucun son. Cependant on s'agitait, on discutait autour de lui : à chaque instant le nombre de ses partisans diminuait ; les plus ardents s'étaient tout à fait refroidis. Personne n'avait osé ramasser le sac et les joyaux gisants sur le pavé devant lui ; le nom du P. Alexandre était dans toutes les bouches ; mais on n'eût point inquiété la retraite de Marco si Fragonard ne lui eût barré le passage.

— Tu es un voleur, sinon un assassin, lui dit-il avec fermeté ; je t'arrête donc comme auteur ou complice de la mort du P. Alexandre.

Marco fut arrêté avec l'aide de ceux-là mêmes qui se montraient un moment auparavant les plus zélés à le suivre et à l'honorer ; Fragonard et Robert le conduisirent au château Saint-Ange et firent une déclaration circonstanciée de tous les faits qui s'élevaient contre lui, sans que ce dernier essayât de se

défendre et sortit de son mutisme obstiné. Cette déclaration se trouva bientôt corroborée par celle de Richard de Saint-Non, qui vint révéler la rencontre qu'il avait faite de Marco, le soir du jeudi saint, dans la campagne de Rome ; il déposa dans les mains de monsignore Nardi, à l'appui de son dire, l'album où il avait dessiné le portrait de Marco d'après nature, lors de cette rencontre mystérieuse. Son domestique, Pierre, fut appelé en témoignage, et de toutes ces circonstances constatées dans une première et rapide instruction, résulta une apparence de culpabilité qui accablait l'accusé. Les trois amis étaient d'intelligence pour faire triompher la vérité, et ils semblaient intéressés également à mettre en évidence l'innocence de Seïla et de son père. Le juge instructeur de la congrégation de justice les secondait avec un dévouement que la solennité du jour ne ralentit pas. Monsignore Nardi consacra le reste de ce jour à entendre des témoins et à interroger Marco. Mais on ne put découvrir ce que Nisida était devenue, et en l'absence de ce témoin important, l'affaire demeura suspendue; car cette femme, qui avait accusé hautement Marco de l'assassinat

du capucin et qui s'était dessaisie du sac d'argent volé à la victime, devait connaître les détails de cet assassinat. Elle ne rentra pas le soir à son domicile, et le bruit courut qu'elle s'était jetée dans le Tibre.

La procédure contre Marco avait établi bien des faits qui formaient autant de preuves terribles au profit de l'accusation soutenue par Robert et ses amis. C'était Marco qui avait arraché les malachites des mains de Robert en le maltraitant avec brutalité, et qui avait remis ces malachites à sa maîtresse : c'était encore lui qui avait donné à cette femme qu'il aimait follement la besace contenant le produit de la quête du capucin. Le soir de l'assassinat, Fragonard l'avait aperçu dans le voisinage du Ghetto, avec le P. Alexandre qu'il paraissait conduire; le même soir, l'abbé de Saint-Non l'avait vu seul dans la campagne de Rome, où il semblait fuir devant deux carabiniers qui se rendaient à Palestrina. Le dessin crayonné ce soir-là à la clarté du feu, représentait Marco, debout, les mains cachées derrière lui, dans la posture d'un homme qui écoute et qui épie ; bien plus, Saint-Non et son domestique déclaraient avoir entendu

des cris et des gémissements à quelque distance des aqueducs, et ils se souvenaient du sac d'argent que l'inconnu avait fait sonner sur son épaule en disparaissant. Ce sac, n'était-ce pas celui que Saint-Non et Fragonard avaient vu dans les mains du P. Alexandre, et que Nisida avait restitué comme appartenant au capucin? Ces cris, n'étaient-ce pas ceux du P. Alexandre frappé par le scélérat qui l'accompagnait? Mais dans ce système, appuyé des suppositions les plus probables et des faits les plus lumineux, il manquait toujours cette preuve matérielle qui dominait toutes les autres, le cadavre du P. Alexandre.

Cette procédure avait commencé sous les auspices de la congrégation de justice ; mais une autre procédure, diamétralement opposée, se poursuivait en même temps sur le même crime, au tribunal de la congrégation du saint-office ; ici, la preuve matérielle ne manquait pas ; on avait trouvé dans la maison de Mondaio les traces de sang , le bréviaire et les fragments du chapelet du P. Alexandre, quelques ossements et quelques débris informes calcinés et carbonisés, qui pouvaient prove-

nir d'un corps humain : tel était du moins l'avis des médecins consultés à ce sujet. Il était d'ailleurs parfaitement prouvé que le P. Alexandre avait pénétré dans le Ghetto après la fermeture des portes, qu'il avait eu avec Mondaio une vive altercation relative à la fille de ce juif, et que la querelle avait fini par prendre un caractère religieux. Mondaio avouait avoir menacé le moine, mais il soutenait aussi avec énergie qu'il n'avait fait que le chasser rudement. Quant à Seïla, elle racontait ce qui s'était passé ce soir-là, en évitant de rien dire qui pût être une charge contre son père, et elle jurait par la mémoire de sa mère que le P. Alexandre avait quitté sain et sauf la maison et sans doute le Ghetto. De nombreux témoins furent cités dans le quartier des juifs, tous se contentèrent de dire qu'ils avaient entendu aboyer les chiens du Ghetto, et la porte de clôture s'ouvrir et se fermer plusieurs fois. Lorsqu'on les interrogea sur cette prétendue superstition qui les poussait à immoler un chrétien la veille de la Pâque, ils s'indignèrent de cette atroce et ridicule calomnie. Quelques-uns eurent l'imprudence de rire de pitié : ils furent retenus

en prison, et l'on parla de les présenter à la torture pour les contraindre à faire des aveux.

Les choses en étaient à ce point le jour de Pâques, pendant lequel fut interrompue toute action judiciaire : il y avait deux coupables du même crime, et ce crime aurait été commis sur la même personne en deux endroits différents, dans le Ghetto et hors des murs de Rome. La congrégation du saint-office instrumentait contre un juif ; la congrégation de justice, contre un hérétique converti et baptisé. Chaque tribunal tenait à ses prérogatives et par conséquent à son accusé ; chacun était disposé à rendre un arrêt qui serait contradictoire de l'autre : les deux causes ne pouvaient se confondre en une seule, et pourtant elles étaient essentiellement complexes. Le jugement, d'ailleurs, devait être promptement prononcé pour satisfaire à l'indignation et aux regrets que la mort tragique du P. Alexandre avait excités parmi la population. Le pape n'était pas resté indifférent à un meurtre entouré de circonstances si extraordinaires; il avait ordonné qu'une procession expiatoire eût lieu dans la ville durant l'octave

de Pâques, et qu'à la suite de cette procession, l'assassin ou les assassins du P. Alexandre fussent exécutés sur la place d'Espagne. Or, le procès n'était pas destiné à traîner en longueur, comme la plupart des procès qui s'éternisent à Rome.

Robert, que ce procès intéressait autant que s'il eût été mis en cause, fut instruit par Baretti de la situation des accusés au tribunal du saint-office : le grand inquisiteur s'était si bien acharné à la perte de Mondaio et de sa fille, qu'il n'aurait plus même été maître de les sauver. Seïla avait d'abord manifesté l'intention d'embrasser le christianisme, mais le cruel traitement qu'on faisait subir à son père l'avait rattachée à sa religion et elle était déterminée à mourir juive. Mondaio niait toujours le crime qu'on lui imputait : on espérait que la torture viendrait à bout de ses fières dénégations. Ces nouvelles faillirent décourager Robert : il voyait déjà la malheureuse Seïla vaincue par les tourments de la question et avouant un crime auquel assurément elle n'avait eu aucune part : bien plus, il savait que Seïla se trouvait, comme femme et comme accusée, à la discrétion de Badolfo !

Combien de jours, combien d'heures s'écouleraient encore avant la condamnation, avant le supplice !.. Il n'avait pas même la consolation de pouvoir douter de l'événement : l'opinion publique, soulevée tout entière contre les juifs, les dénonçaient à grands cris et leur demandait compte du sang du P. Alexandre. Les hommes les plus éclairés ne doutaient pas que le capucin n'eût péri pour servir d'holocauste humain à la Pâque israélite, et le peuple enchérissait sur ce conte digne du moyen âge, en croyant, en disant que les juifs avaient bu le sang du chrétien et mangé sa chair. Tout ce qui était juif participait à l'horreur qu'inspiraient les meurtriers du P. Alexandre, et si la garde papale n'avait pas protégé le Ghetto et ceux qui l'habitaient, ce quartier eût été saccagé comme une ville prise d'assaut.

XX

Projets.

Pendant que la population, en habits de fête, se portait à la basilique de Saint-Pierre pour assister à la messe et à la bénédiction du pape, Robert sortait de Rome avec l'abbé de Saint-Non : il allait parcourir la plaine depuis San-Lorenzo jusqu'aux aqueducs, et interroger pas à pas le chemin que le P. Alexandre aurait suivi pour rejoindre Saint-Non, qui l'attendit en vain le soir du jeudi saint. Il s'arrêta quelques instants aux fouilles que

son ami avait fait entreprendre près de la porte de la ville et qui se trouvaient fort compromises par suite d'un éboulement dans les catacombes. Il apprit, de la bouche du gardien de ces fouilles, que le P. Alexandre n'avait point paru pendant l'orage, et que personne n'avait passé par là, excepté deux carabiniers pontificaux. Cet homme avait néanmoins entendu les mêmes cris que l'abbé de Saint-Non et à la même heure. Il ajouta que ces cris, faibles et inarticulés, semblaient s'échapper de dessous terre. Saint-Non conduisit Robert à l'endroit où avait été dessiné Marco : on voyait encore les cendres du feu qu'il avait allumé sous la voûte qui les abritait, lui, son domestique et les chevaux. Robert écoutait avec attention, observait tout en silence et réfléchissait. Saint-Non, après lui avoir redit ce que Robert s'était fait redire vingt fois, se lança dans une digression d'antiquaire et parla de la construction gigantesque des aqueducs qui traversent la campagne de Rome.

— Reste là, pendant que je m'éloignerai en jetant des cris à différentes distances ! dit brusquement Robert. Je jugerai ainsi la por-

tée de la voix et j'arriverai peut-être à l'endroit où le crime a été commis.

Robert s'éloigna en effet, et chaque fois qu'il poussait un cri, Saint-Non lui répondait ; il recula ainsi, à deux mille pas de la voûte où son ami était resté pour cette expérience d'acoustique ; alors il fit signe à Saint-Non de venir à lui et il lui montra çà et là, dans la plaine, des trous qui paraissaient profonds et dont quelques-uns ressemblaient à des soupiraux de cave : il avait failli, en marchant à reculons, se jeter dans un de ces trous, au bord duquel il se pencha sans en apercevoir le fond.

— Ce sont les catacombes, dit Saint-Non. Cette partie de la campagne de Rome est remplie de ces trous-là, et le sol ne doit pas être très-solide, puisque les bouviers n'y mènent jamais leurs vaches. Ces trous se forment à la suite d'éboulements souterrains après de grands orages...

— Comme celui du jeudi saint ! reprit Robert qui était toujours agenouillé au bord de l'ouverture qu'il sondait du regard. Si l'assassin du P. Alexandre avait jeté le corps dans les catacombes ! si le P. Alexandre avait été précipité vivant dans cet abîme !

— Cela pourrait bien être! dit Saint-Non, à qui cette supposition parut fort plausible; mais on ne le saura jamais.

— Jamais? Il est aisé de rechercher la vérité, et si j'avais des cordes, je te prierais de m'aider à descendre...

— Malheureux! crois-tu que je me prêterais à une pareille imprudence? Tu serais perdu, perdu sans ressource. N'ai-je point abandonné, ou à peu près, mes fouilles de la porte San-Lorenzo, parce qu'elles exposaient les ouvriers à être engloutis? N'as-tu pas vu l'éboulement survenu dans les travaux, à la suite des dernières pluies? Cette partie des catacombes qui s'étend sous la campagne de Rome, entre la porte Maggiore et la porte Pia, est maintenant impraticable, et personne n'y a pénétré depuis plus d'un demi-siècle. C'est ce que monsignore Nardi me disait encore hier, en me proposant de faire une excursion dans les catacombes de Saint-Sébastien et de Sainte-Agnès, où il n'y a presque aucun danger.

— Mon Dieu! il y a partout du danger, comme il n'y en a nulle part! Je ne vois pas le grand risque qu'on courrait à se laisser

glisser dans ce trou et à parcourir avec précaution les routes souterraines qui s'offriraient les premières...

— D'abord, on courrait le risque de s'égarer et tout le monde se souvient encore à Rome d'un régent de classe au Collége romain, qui, ayant voulu visiter les catacombes, avec six de ses élèves, n'a plus reparu...

— Bon! les contes ne manquent pas au sujet des catacombes, et l'on ne parle que de gens perdus, égarés, morts de faim...

— Le fait que je cite est avéré, et une inscription a été gravée dans l'église de Saint-Sébastien pour en perpétuer le souvenir. Mais je veux bien qu'à l'aide d'un fil on parvienne à se guider dans ce labyrinthe; les éboulements...

— Qu'importe, quand il faut remplir un devoir, sauver des innocents, faire punir un coupable, venger un ami assassiné!

— Songe, Hubert, à ce qu'est un éboulement dans les catacombes! On n'est pas écrasé, car l'éboulement se fait après qu'on a passé, mais le retour devient impossible, le chemin est fermé, et l'on ne le rouvrirait qu'à force de bras et de temps. Demande à

monsignore Nardi, qui a été témoin de plusieurs de ces éboulements qui surviennent tout à coup ! L'ébranlement produit par les pas, le déplacement de la colonne d'air, la chute d'une pierre, la moindre cause enfin détermine un accident...

— Il n'y aurait donc qu'à explorer les uns après les autres les trous qui existent dans la plaine depuis la porte San-Lorenzo.

— Regarde, ces trous sont innombrables, ceux-ci nouvellement formés, ceux-là plus anciens, tous profonds et d'un abord difficile ; ce serait, je t'assure, l'œuvre de Pénélope, que de tenter l'exploration de ces espèces de puits, sans faire sonder, sans soutenir les terres...

— N'en parlons plus, interrompit Robert avec impatience. Je pensais que mon projet serait compris et agréé... Tu as sans doute raison et c'est moi qui ai tort... En effet, je sens le sol trembler sous mes pieds et le terrain se mouvoir... Ah !

Hubert Robert se hâta de quitter la place qu'il occupait et de sauter en arrière avec Richard de Saint-Non qu'il avait saisi par la main : l'éboulement intérieur qui s'opérait

en cet endroit ne fit qu'agrandir l'orifice de l'excavation voisine et affaisser le terrain qui l'environnait. Saint-Non continua d'énumérer à son ami les périls que présentait une descente dans les catacombes, tandis que celui-ci, écoutant à peine et ne répondant pas, dessinait un plan topographique de la campagne de Rome et indiquait avec soin les routes, les ruines et les principales issues des catacombes. Saint-Non ne resta pas longtemps à le regarder faire; il l'imita et il se mit à esquisser le pano rama de la ville entourée de murailles crénelées et de tours du moyen âge que dominent des milliers de clochers, de dômes, de colonnes, d'édifices, de ruines, et par-dessus tout, comme un géant parmi des pygmées, l'immense coupole de la basilique de Saint-Pierre.

Robert, toujours pensif et silencieux, prétexta le besoin de repos et une légère indisposition pour ne pas suivre Saint-Non à la chapelle Sixtine, où l'on devait exécuter en musique le salut de Pergoleze. Il rentra seul chez lui, et au lieu de se coucher, il s'établit dans sa chambre pour y passer toute la nuit au travail. Fragonard était allé, avec quel-

ques pensionnaires de l'Académie de France, voir le peuple se divertir, boire et danser dans les tavernes du Monte-Testaccio, ce monticule qui n'est qu'un amas de tessons de poteries accumulés durant des siècles, et qui sert de caves aux marchands de vin des États romains. Fragonard avait obtenu, par l'intervention du comte de Noriac, que l'affaire de Frosinone n'aurait pas de suite à condition qu'il ne sortirait plus de Rome, et qu'il y resterait à la disposition du chef de la congrégation de justice. Il s'était donc empressé, pour jouir de sa liberté, d'aller hors de la ville chercher le spectacle pittoresque des joies populaires auxquelles il s'associait volontiers, malgré la distinction de son esprit et de ses goûts. Quant à Robert, il aurait cru commettre un crime que de prendre sa part d'un plaisir, pendant que Seïla était en prison, sous le coup d'un procès capital et à la merci de l'odieux Badolfo.

Avant de s'enfermer dans sa chambre, il avait pris dans la bibliothèque de l'abbé de Saint-Non les ouvrages relatifs aux catacombes, composés par Antonio Bosio et par ses savants continuateurs Severano, Boldetti et

Bottari. Accoudé devant ses immenses recueils d'observations, de descriptions et de planches, il les passa en revue avec une attention infatigable ; il fit une étude approfondie, quoique précipitée, de cette Rome souterraine que les premiers chrétiens habitèrent aux époques de persécution et qu'ils remplirent de leurs sépultures. Il ne s'inquiéta pas de savoir si ces catacombes, appelées *cimetières* en italien moderne comme dans les Pères de l'Église, furent seulement destinées à recevoir les corps saints des martyrs et des confesseurs, ou bien si la plupart des morts qui peuplent ces innombrables caveaux étaient les esclaves païens de l'ancienne Rome, les suppliciés et les suicidés, ou bien si le culte des catacombes n'était qu'une invention pieuse des septième et huitième siècles pour avoir des reliques à vendre et à donner, ou bien encore si les sculptures et les peintures qu'on a trouvées dans les catacombes ne sont que des monuments votifs consacrés par les papes du moyen âge? Robert laissa de côté ces graves questions de la liturgie et de l'archéologie chrétienne; il ne daigna pas même jeter un coup d'œil sur les gravures qui re-

présentent les tombeaux, les inscriptions et les objets d'art découverts depuis le dix-septième siècle et conservés la plupart dans la bibliothèque Vaticane. Il s'attacha seulement à se rendre compte de la situation exacte des catacombes, des nombreux cimetières qui les composent, des différentes entrées ou *foramina* qui y mènent, des dangers contre lesquels il faut se prémunir.

La nuit était venue; il avait allumé la lampe qui éclairait souvent ses veilles. Lorsque Saint-Non revint, il cacha la clarté de cette lampe, et feignit de dormir. Saint-Non évita de le troubler dans son sommeil et se retira doucement. Robert était en train d'étudier le plan figuré dressé par Bosio, vers 1620, et complété depuis par ses continuateurs; il examina plus minutieusement les cimetières de Sainte-Priscille, de Saint-Damase, de Saint-Nicomède et de Saint-Marcellin, situés entre la porte Latine et la porte Salaria; il suivait de l'œil et du doigt les détours des voies qui s'entre-croisent et s'entremêlent; il mesurait au compas les distances; il cherchait la route la plus sûre et la plus courte pour pénétrer dans la partie des catacombes qu'il

voulait explorer ; il gravait dans sa mémoire toutes les particularités qui devaient l'aider à s'y conduire. En comparant le plan de *Roma sotterranea* avec celui de la campagne de Rome qu'il avait levé lui-même, il circonscrivit l'espace qu'il avait à parcourir pour y trouver le cadavre du P. Alexandre. Les heures s'écoulèrent sans que ses yeux appesantis se fussent fermés sur les livres ; il s'aperçut du temps qu'il avait donné à cette exploration méditative des catacombes, lorsqu'un rayon de soleil fit pâlir la lueur de sa lampe.

En ce moment, on sonnait à la porte de la rue; Saint-Non dormait encore et ne s'éveilla qu'au bruit de la sonnette. Robert, qui était tout habillé, sortit de sa chambre et alla ouvrir à un domestique, dont la livrée rouge, bigarrée de taches multicolores, tombait en lambeaux.

— Excellence, lui dit ce valet qui le saluait jusqu'à terre, je viens de la part de monsignore Badolfo et de sa famille...

— Sa famille? interrompit Robert qui relevait cette expression usitée à Rome pour désigner toutes les personnes d'une grande maison.

— Oui, Excellence, et je vous apporte dans cette bourse six cents écus romains pour prix d'un tableau...

Robert avait pris machinalement une grande bourse de velours qui contenait la somme, et il s'apprêtait à la jeter au visage de l'envoyé de Badolfo, en l'accablant d'injures; mais une pensée le retint et lui fit garder l'argent : il devait cinquante louis à Fragonard, qui les devait à Saint-Non. En outre, il avait besoin de récompenser le service signalé que Baretti avait promis de lui rendre le matin même. D'ailleurs, cet envoyé n'eut pas plutôt accompli sa commission, qu'il s'enfuit à belles jambes, comme s'il eût craint de recevoir sa *buona mancia* en coups et en invectives. En même temps, Saint-Non arrivait, à moitié vêtu.

— Tiens, lui dit Robert avec un soupir, j'ai vendu six cents écus romains mon tableau de *Suzanne au bain*...

— Six cents écus ! s'écria Saint-Non, M. Boucher ne vend pas si cher ses tableaux!... Quel est le Mécène qui encourage ainsi les arts?

— Je prendrai seulement cent écus pour un usage pressant, reprit Robert qui n'ac-

ceptait cet argent qu'avec une extrême répugnance. Et le reste... tu te rembourseras des cinquante louis prêtés à Fragonard... Non, le reste, nous le distribuerons aux pauvres.

Le coureur de l'ambassade de France parut sur ces entrefaites, et remit à Robert une lettre du comte de Noriac, qui lui annonçait que, pour réparation des violences exercées contre un Français par le saint-office, le pape offrait au roi Louis XV les reliques de sainte Valère et obligeait le grand inquisiteur à payer de ses deniers le tableau qu'il avait détruit. Cette lettre était conçue dans les termes les plus honorables pour Robert, à qui l'ambassadeur promettait un brillant avenir.

— J'ai bien peur de contredire la flatteuse prophétie de M. de Noriac ! murmura Robert : je suis poursuivi d'idées de mort !

— De mort ? répéta Saint-Non. Ah ! mon pauvre ami, quel malheur d'être amoureux ! c'est l'amour, ce maudit amour, qui te met en tête ces tristes pressentiments ! Mourir, quand tu as devant toi une longue carrière de gloire, quand tu es appelé à surpasser Joseph Vernet !

— Si je meurs, repartit Robert avec mélancolie, si je meurs aujourd'hui, je vous charge, Fragonard et toi, de veiller sur Seïla.

— Seïla! la juive? dit Saint-Non étonné de cette recommandation. Hélas! je crains bien que tous nos efforts ne réussissent pas à la sauver!

Robert se détourna et rentra dans sa chambre : les sanglots l'oppressaient et les larmes ruisselaient sur ses joues. Il était impatient de se trouver au rendez-vous de Baretti et il tremblait d'arriver trop tard. Il fit disparaître les traces de son travail nocturne, éteignit la lampe, rangea les livres et cacha dans son portefeuille le plan des catacombes qu'il avait annoté. Puis il sortit précipitamment. Saint-Non l'arrêta au passage et le regarda fixement d'un air de soupçon en hochant la tête.

— Où vas-tu? lui dit-il avec défiance. Si matin! Veux-tu que je t'accompagne? veux-tu que...

— Je veux que tu ne me retiennes pas une minute, Saint-Non! Je vais... oui, je vais voir monsignore Nardi, je vais voir d'autres personnes... Ne m'attends pas, je rentrerai peut-

être tard, ne t'inquiète pas surtout. Ah! j'oubliais l'argent... Cent écus me suffisent. J'ai failli refuser cette somme, et c'eût été une folie... Adieu, mon ami, embrasse-moi; embrasse aussi de ma part Fragonard... J'aurais voulu lui dire adieu!... Souhaite-moi bonne chance, et embrassons-nous encore!

Robert s'arracha malgré lui à cet embrassement que l'abbé de Saint-Non prolongeait avec une émotion croissante : il s'élança hors de la maison, et se retourna plusieurs fois pour échanger des signes d'amitié et d'adieu avec son ami, qui, du seuil de la porte, le suivait des yeux et le rappelait encore.

XXI

La torture.

La distance est longue du mont Pincio au bourg de Saint-Pierre; mais Robert l'abrégea en courant toujours, non sans heurter quelques passants qui se montraient déjà dans les rues. Il se trouva sur la place du Borgo une heure plus tôt qu'il ne fallait ; et il attendit l'arrivée de Baretti, l'œil fixé sur le cadran de l'horloge de la basilique : il était absorbé dans la contemplation de la marche des aiguilles, quand il tressaillit au contact d'une

main qui lui frappait sur l'épaule avec familiarité.

— Sainte Vierge! lui dit gaiement Baretti, êtes-vous ici à m'attendre depuis hier, mon compère? Il semblerait que vous faites les yeux doux à l'horloge, qui n'en va pas plus vite pour cela?... Mauvaises nouvelles, *mio caro,* très-mauvaises !

— Quelles nouvelles? s'écria d'un ton suppliant Robert qui se représentait déjà les plus grands malheurs.

— Vous aurez bien de la peine à parvenir jusqu'à votre juive, et vous feriez sagement d'y renoncer... Oui, *carissimo;* monsignore Badolfo dort encore, c'est vrai; mais les confrères de la congrégation sont là... il est prudent de remettre la partie.

— Baretti, ta promesse! dit d'une voix sourde et solennelle Robert en donnant au barbier les cent écus romains noués dans un mouchoir.

— Diable! qu'est-ce que c'est? repartit Baretti soupesant le paquet dans sa main : ça pèse plus que toutes les indulgences du jubilé.

— Je te conjure de ne pas me faire languir

davantage et de m'introduire, comme tu l'as promis, auprès de ma maîtresse !...

— Bon Dieu ! que ne fait-on pas pour les amants ! Mais, Excellence, ajouta-t-il en calculant toujours la somme par son poids, ce ne sont pas des baïoques ?

— Ce sont cent écus que tu vas gagner en me fournissant le moyen de voir Seïla dans sa prison !

— Cent écus romains ! Je suis tout dévoué aux seigneurs français, Excellence. Un mot en passant : Avez-vous fait vos Pâques ?...

— Il s'agit bien de cela ! interrompit vivement Robert : m'aurais-tu trompé ? as-tu l'intention de te jouer de moi ?

— Je vous demande si vous avez confessé vos péchés et si vous êtes en état de grâce, car vous pourriez...

— Faire le sacrifice de ma vie ? Je suis prêt à m'exposer aux plus grands périls pour voir Seïla, ne fût-ce qu'un moment.

— Venez donc ! mais, sur votre honneur de Français, quoi qu'il arrive, ne me nommez jamais ! Je vous recommande d'exécuter tout ce que je vous dirai de faire, et cela sans

prononcer une parole. Vous verrez votre juive pendant un quart d'heure.

Robert serra la main de Baretti et le suivit plein d'espoir. Le barbier se dirigea vers la petite porte de l'hôpital des hérétiques convertis ; il sonna, et entrant le premier sans refermer cette porte, il poussa un cri de douleur, et se mit à sauter à cloche-pied, comme s'il s'était blessé.

— Haïe ! une entorse ! disait-il avec toutes sortes de grimaces ; j'ai peut-être la jambe cassée ! Vite, frère Nicolas, allez querir le chirurgien !

Frère Nicolas, qui était un bonhomme de portier, fut la dupe de ces simagrées et courut après le chirurgien, en oubliant la garde de la porte. Dès qu'il fut éloigné, Baretti fit entrer Robert, et lui dit de s'enfoncer sous une voûte sombre qu'il trouverait à gauche, avant le retour du portier. Le barbier ne tarda pas à rejoindre le jeune homme, qu'il introduisit dans le palais du saint-office par une porte de communication qui n'était jamais fermée. Il marchait le premier, d'un pas leste et hardi, l'œil et l'oreille aux aguets, en réglant avec la main les mouvements de Ro-

bert qu'il tenait plus ou moins rapproché de lui. Deux fois il rebroussa chemin pour ne pas se rencontrer avec des personnes qu'on entendait venir et qui passaient sans avoir aperçu Baretti. Celui-ci traversa plusieurs corridors obscurs et froids, plusieurs galeries ouvertes sur des cours intérieures, plusieurs grandes salles tristes et nues; partout des inscriptions menaçantes, des glaives et des flammes symboliques; partout les instruments de la Passion du Christ, peints ou sculptés sur les murs. Robert frissonnait en songeant à Seïla. Il vint à passer devant la chambre de la question : à travers la porte entre-bâillée, il aperçut des roues, des chevalets, des tenailles, des cordes; un grand feu était allumé dans un fourneau où rougissaient des ferrements; une table, noire de sang caillé, était couverte de pots d'étain, de coins de fer et de marteaux. Robert se sentit défaillir : Pourquoi ces horribles apprêts? se demandait-il; et il pensait à Seïla. Baretti lui fit signe de se hâter, et l'emmena dans le vestiaire où il l'aida en silence à se couvrir d'une robe noire de pénitent par-dessus ses habits. Le camail, que Robert rabattit sur sa tête, avait des

trous à la place des yeux et lui permettait ainsi de voir sans être vu.

— Le tour est fait, dit Baretti en se frottant les mains. A présent, mon maître, n'allez pas me compromettre? Vous aurez au moins un quart d'heure pour causer avec votre juive. Pas d'imprudence, pas de folie! vous nous perdriez tous! Il est bien convenu que vous ne parlerez à personne, excepté à la prisonnière et à moi. Si quelque autre vous interrogeait, ne répondez que par des signes de croix.

Baretti, en donnant ces instructions à Robert, le fit entrer dans une chambre attenant aux appartements de Badolfo et lui montra une ouverture circulaire, pratiquée au milieu du plancher ; le peintre n'eut qu'à jeter un coup d'œil par cette ouverture, pour reconnaître une cellule semblable à celle qu'il avait occupée pendant la nuit de son enlèvement : des flammes rouges sur les murs noirs, une madone peinte à fresque, un crucifix de bois grossièrement colorié, tels étaient les ornements de cette cellule où il ne voyait personne. Il entendit un profond soupir s'exhaler du grabat qui d'abord lui avait paru vide.

— Elle est là, dit le barbier. Parlez-lui le

plus bas que vous pourrez et mettez les paroles doubles, car vous n'avez plus même un quart d'heure.

— Seïla! dit à demi-voix Robert, qui appela ainsi plusieurs fois, avant de voir s'agiter les draps du lit qui enveloppaient la personne couchée. Seïla! au nom du ciel, répondez! C'est moi, moi, Robert, votre ami, votre amant, votre époux!

— Mon époux! répéta tristement la voix qui était bien celle de Seïla. C'en est fait, ma vie est brisée, notre bonheur est anéanti!

— Reprenez courage, chère Seïla! Vous sortirez de cette épreuve, vous vous retrouverez bientôt dans mes bras! Je veille sur vous, je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang! Mais levez vos beaux yeux vers moi... dites que vous m'aimez toujours!

— Toujours, toujours! reprit-elle d'une voix sourde sans découvrir son visage qu'elle semblait cacher dans ses mains.

— Que se passe-t-il? que faut-il faire? comment vous défendre? comment prouver votre innocence? car, je le sais, vous êtes au pouvoir d'un infâme qui se venge, sur vous, sur

votre père, de votre vertu et de notre amour.

— Robert, Robert, notre amour !... Mais je ne dois penser qu'à mon malheureux père... déjà condamné, sans doute !

— Il est un moyen certain de vous sauver, d'échapper à vos juges, c'est-à-dire à vos bourreaux : faites-vous chrétienne...

— Chrétienne ! oui, j'ai voulu me faire chrétienne ; j'étais chrétienne au fond du cœur pour me rapprocher de vous...

— Eh bien ! si vous êtes chrétienne, si vous déclarez vouloir l'être, on ne peut vous retenir, vous voilà libre !

— Hélas ! il est trop tard ? je ne serai pas chrétienne, je ne renoncerai point à la religion de mon père, je ne donnerai pas cet irréparable chagrin à mon infortuné père lorsqu'il va mourir ! Oh ! je mourrai avant lui ! Dieu fasse que je meure !

— Vous vivrez, Seïla, ma bien-aimée Seïla, vous vivrez pour mon bonheur, vous vivrez pour être épouse et mère !

— Mère ! murmura-t-elle avec horreur, mère !... Non, ajouta-t-elle avec plus de calme et de fermeté, je ne puis embrasser la religion des chrétiens qui vont m'enlever mon père,

qui l'accusent avec iniquité, qui le torturent, qui seront tout à l'heure, peut-être, teints de son sang!... Je suis juive et resterai juive comme mon père; il ne me maudira pas du moins !

— Vos paroles ont un sens caché qui me fait frémir!... Seïla, vous ne m'avez pas encore regardé !

— Robert, oubliez-moi, disait-elle en sanglotant; laissez-moi mourir, puisque je n'ai plus rien à espérer ici-bas !

— Chère Seïla, je vous en conjure, reprenez courage, répondait Robert en pleurant aussi; ce ne sera qu'un temps d'épreuve; nous triompherons de ces odieuses machinations : je ferai découvrir le véritable assassin, et l'innocence de votre malheureux père sera reconnue.

— Mon père ! sans lui, je serais déjà morte : je me serais brisé la tête contre ces murailles. Oh ! vous ne savez pas...

— Je sais tout, je sais qu'on vous accuse, vous et votre père, d'un crime absurde; je sais qu'il y a des apparences terribles contre vous par le fait d'un étrange hasard ; je sais que Badolfo veut se venger...

— Ne le nommez pas, ce monstre ! murmura-t-elle en redoublant de sanglots et en s'agitant convulsivement; ne le nommez pas, Robert! C'est lui... lui !... Écoutez, reprit-elle tout à coup en paraissant se calmer : ce n'est plus mon sort qui m'inquiète, c'est le sort de mon pauvre père, qui est innocent, et qui va périr à cause de moi !...

En ce moment, des cris déchirants, arrachés par la plus atroce souffrance et entremêlés de paroles indistinctes, se firent entendre à peu de distance, et Seïla répondit par des cris de désespoir et de pitié : elle avait reconnu la voix de son père ! Elle s'élança, demi-nue, hors du grabat où elle était blottie : ses longs cheveux noirs, qui flottaient épars sur ses épaules et sur son sein, cachaient en partie son visage sillonné de larmes, effrayant de pâleur et empreint d'une indicible expression de tristesse, de démence et d'horreur. Elle se mit à courir autour de la prison, comme une folle, heurtant et grattant les murs, cherchant une issue et continuant à crier de toute la force de ses poumons, sans prendre garde aux prières de Robert qui l'invitait à la prudence et qui trem-

blait de voir s'ouvrir la porte derrière lui.

— Seïla, Seïla, lui disait-il d'un ton suppliant, vous vous perdez, vous me perdez aussi ! Seïla, on vient, on va venir !

— Mon père, mon père ! criait-elle en se tordant les mains et en se meurtrissant le visage. Mon malheureux père ! entendez-vous? il est dans la chambre de la question ! Ah ! on le torture pour lui faire avouer un crime qu'il n'a pas commis !

— Si j'avais des armes ! disait Robert partageant l'émotion de Seïla. Que faire? Où trouver des secours?

— Allez, Robert, allez le défendre ! Sauvez-le, protégez-le contre ses bourreaux !... Infâme ! infâme ! il m'avait promis la vie de mon père !... Mais non, c'est une atroce ironie... Je n'ai pas accepté ses promesses, je n'ai pas voulu racheter à ce prix... Robert, vengez-moi ! le sang de ce scélérat qui m'empêche d'être à vous, qui a détruit mon avenir !...

Le jeune homme, à qui l'exaltation et la douleur de Seïla communiquèrent une sorte de vertige, courut à la porte avec l'intention de voler au secours de Mondaio; mais Baretti

avait eu la précaution d'enfermer Robert, qui ébranla inutilement la porte et qui appela en vain. Les cris du malheureux qu'on appliquait à la question s'étaient affaiblis par degrés et ne s'exhalaient plus que comme un râle accompagné de grincements de dents; ils finirent par s'éteindre tout à fait.

— Seïla! dit Robert d'un air sombre, en se présentant de nouveau à l'ouverture de la prison inférieure : je suis prisonnier comme vous!

— Il est mort! ils l'ont tué! disait Seïla qui se frappait la tête contre la muraille. Et c'est moi seule qui suis cause de sa mort!

— Non, votre père ne mourra pas, je vous l'ai juré, je vous le jure encore; mais répondez-moi seulement : vous êtes sûre de son innocence? vous me l'avez attestée et j'y croyais, avant de vous avoir entendue. Dites-moi vers quelle heure le P. Alexandre est sorti de votre maison?

— Vers la troisième heure de nuit environ, pendant le plus fort de l'orage. Je l'ai vu s'éloigner en compagnie du custode...

— De Marco! c'est lui qui a assassiné le

P. Alexandre! toutes les preuves servent à l'accabler.

— Hélas! il y a des yeux qui ne veulent pas voir, des oreilles qui ne veulent pas entendre ! Ce misérable Marco se renferme dans une dénégation absolue, et nos juges disent à mon infortuné père : Voici le sang, voici les ossements de votre victime !

— Et Badolfo vous accuse, Badolfo vous poursuit, Badolfo va vous condamner, ce lâche et déloyal ennemi !

— Je vous l'ai dit, Robert, reprit-elle avec une tristesse solennelle, je me serais déjà fait justice, je ne vivrais plus à cette heure, si je n'avais un suprême devoir à remplir en protestant de l'innocence de mon père et en m'efforçant de le sauver.

— Et pour le sauver, il faut prouver que le meurtre a été commis hors de sa maison, par une autre main que la sienne; il faut représenter à ses juges le cadavre du père Alexandre... Priez le ciel de seconder mon dessein !

— Vous êtes un noble cœur, Robert! murmurait-elle en cachant sa figure inondée de larmes; comment pourrai-je vivre, après vous avoir perdu?

La porte se rouvrit, et le barbier rentra : il prit le bras de Robert qu'il essaya d'entraîner, en lui faisant signe de ne faire aucune résistance, et de ne proférer aucune parole. Mais Robert, penché sur la cellule où gémissait Seïla, refusait de s'en arracher.

— Silence! lui dit Baretti à voix basse. Suivez-moi! car il y va de notre liberté, et peut-être de notre vie!

— Un moment! un moment encore! Seïla, adieu! Seïla, ma bien-aimée Seïla!... Quoi! dois-je l'abandonner?... Non, oh! non...

—Vous êtes homme d'honneur, Excellence, et vous avez promis de ne point me compromettre... Venez, il est temps; monsignore Badolfo est éveillé, et tous les confrères de la congrégation du saint-office sont réunis dans la chambre de la question...

Hubert Robert envoya en adieu un baiser à Seïla qui baissa la tête sans y répondre, et il suivit avec résignation Baretti qui le précédait en éclairant leur marche. Ils passèrent devant la chambre de la question : la porte en était fermée, mais les plaintes qu'on entendait là dedans annonçaient que Mondaio était toujours entre les mains des exécuteurs.

Robert, qui se souvint alors des prières de Seïla, fut sur le point de se précipiter dans cette salle de tortures; mais il se rappela qu'il n'avait pas d'armes et qu'il devait d'ailleurs faire éclater l'innocence de Seïla et de son père, plutôt que d'offrir à celui-ci une commisération impuissante et dangereuse. Il hâta le pas pour échapper à ces lamentations étouffées qui le navraient au fond de l'âme et qui lui arrachaient des larmes.

— Baretti, mon fils! cria derrière lui une voix qu'il reconnut pour celle de Badolfo : où donc vas-tu si vite? Ne me fais-tu pas la barbe, ce matin?

— Ne vous arrêtez point, dit le barbier à Robert qui faisait mine de revenir sur ses pas; allez en avant, jusqu'à ce que je vous rejoigne.

— Sans les cris enragés de ce damné juif, je dormirais encore! ajouta le grand inquisiteur avec une sorte de gaieté sardonique. Ces hérétiques sont douillets et poltrons comme s'ils portaient le Messie dans leur peau! On devrait bien leur couper la langue, avant de les étendre sur le chevalet!

— Vous avez des idées merveilleuses, mon-

signore ! Le fait est que ces coquins de juifs ne sont pas enrhumés quand on les questionne.

— Enfin, nous en brûlerons un demain ! reprit d'un air satisfait le chef du saint-office. Mais, ajouta-t-il avec un soupir, Sa Sainteté veut qu'on le pende auparavant. Voilà ce que c'est que de faire des concessions aux athées et aux philosophes de la France !

Le barbier ne tarda pas à rejoindre en courant Robert toujours vêtu de son costume de pénitent. Ils passèrent ensemble dans l'hôpital des hérétiques convertis. Baretti quitta de nouveau son compagnon pour écarter le portier, et ouvrit bientôt la porte de la rue au jeune Français, qu'il débarrassa de la robe et du capuce empruntés au vestiaire du saint-office.

— Êtes-vous content de moi, Excellence ? dit Baretti en se félicitant lui-même d'avoir si bien réussi.

— Oui, et ma reconnaissance... Mais quand pourras-tu me procurer un second entretien avec Seïla ? Ce soir ? demain ?...

— Impossible, Excellence, impossible ! Ce soir et cette nuit, les docteurs vont travailler

à la conversion de Mondaio et de sa fille.

— Et demain, à la même heure qu'aujourd'hui, avec ce même déguisement... Compte sur le prix de ce service?

— Demain, Excellence, à cette heure-ci? la grande procession du saint-office sortira du Borgo, et conduira le juif à la place d'Espagne. Nous nous verrons cependant...

— Quelle procession? Pourquoi à la place d'Espagne? Et Seïla? Au nom du ciel, ne m'alarme pas ainsi... Demain...?

— Oui, demain le juif et sa fille iront faire amende honorable devant le Ghetto sur la place de la Juiverie, où ils seront chapitrés et admonestés. Puis on les mènera processionnellement à la place d'Espagne où l'exécution doit avoir lieu...

— Demain! demain! répétait Robert qui s'était élancé dans la rue, et qui courait au hasard comme un insensé sans s'apercevoir qu'il faisait aboyer les chiens et maugréer les passants. Demain l'exécution, et aujourd'hui la torture! O ma pauvre Seïla!

XXII

Descente dans les catacombes.

Robert redevint plus calme, sinon plus résigné, en songeant que Seïla ne pouvait espérer qu'en lui ; c'était donc une immense responsabilité qui lui ordonnait de tout tenter pour faire reconnaître l'innocence de la juive et de son père. Midi sonnait, quand il traversa la place Trajane : il se dirigeait alors vers le Pincio, dans l'intention de rentrer chez lui et de revoir Saint-Non, peut-être aussi Fragonard, et de leur faire ses adieux ;

mais il jugea l'heure trop avancée et les circonstances trop pressantes pour retarder encore son audacieuse entreprise : il avait résolu de descendre dans les catacombes et d'y chercher le corps du P. Alexandre.

Il entra dans une de ces boutiques particulières à la ville de Rome, espèces de petits bazars où l'on trouve rassemblées des marchandises de tout genre : il y acheta une énorme pelotte de ficelle, un paquet de quatre bougies, un briquet et des allumettes. Le marchand, qui les lui vendait à un prix exorbitant (car il savait bien avoir affaire à un étranger), lui demanda, de l'air le plus gracieux et avec force salutations respectueuses, s'il ne voulait pas louer à bon marché une fenêtre pour voir le lendemain passer le cortége du juif qu'on devait pendre et brûler *per la religione*. Robert lui lança un coup d'œil irrité et partit sans répondre à cette offre polie.

Il repassait dans sa mémoire l'itinéraire qu'il s'était tracé pendant la nuit dernière d'après les plans comparés des catacombes et de la campagne de Rome ; il ne se préoccupait pas des dangers auxquels il allait s'expo-

ser : il ne pensait qu'aux moyens de réussir dans ce voyage souterrain. Il sortit de Rome par la porte Latine qui correspond à l'ancienne voie Appienne que suivaient les triomphateurs pour aller au Capitole, et qui était autrefois bordée de tombeaux magnifiques ; il longea les ruines du grand Cirque, qui pouvait contenir dans son enceinte deux cent mille spectateurs assis ; il s'avança dans la charmante vallée qui a pris le nom de la famille Caffarelli, et qui est toute pleine de souvenirs et de monuments antiques. Ici, Coriolan, à la tête des Volsques, vint établir son camp qui menaçait Rome, et ne fut vaincu que par les larmes de sa mère : le temple de la Fortune Mulièbre, fondé en l'honneur de la victoire remportée par une femme, existe encore ; là, un ennemi plus implacable que Coriolan, Annibal, amena ses Carthaginois en face de la ville éternelle et fut obligé de battre en retraite : le temple du dieu Ridicule est encore debout là pour rappeler cet échec d'un célèbre capitaine. Plus loin, on aperçoit un monticule couronné d'un bois d'oliviers : c'est le reste de la forêt sacrée où Numa Pompilius consultait la nym-

phe Égérie. La fontaine, qui a gardé le nom de cette nymphe, n'a pas cessé de couler : elle a perdu les colonnes de marbre et les statues que la vénération des Romains y avait mises, mais elle a conservé son aspect mystérieux, sa source fraîche et limpide et ses ombrages de chênes verts.

Robert ne donna pas un instant d'attention à ces débris de l'antiquité : il gravit le monticule qui domine cette partie de la campagne de Rome, et avant de pénétrer dans le bois d'oliviers, il regarda dans la plaine pour s'orienter, il calcula les distances depuis la porte San-Lorenzo jusqu'aux aqueducs, et il se rendit compte de la situation des catacombes qu'il voulait explorer. Ensuite il se glissa parmi les arbres, pour y découvrir l'entrée que Bosio et ses successeurs avaient désignée comme la principale des *cimetières* de Saint-Damasse, de Saint-Nicomède et de Saint-Marcellin. Il rencontra bientôt un chemin creux dont la pente était assez rapide, et qui aboutissait à une excavation faite de longue date, et moins fréquentée par les hommes que par les bêtes fauves : on remarquait aux abords des empreintes de pattes de

loups, et les os blanchis des moutons qui avaient été dévorés dans cette tanière ; l'orifice n'avait pas plus de deux pieds et demi de hauteur, et pour y entrer, il fallait ramper sur le ventre et sur les mains. Robert n'hésita pas à poursuivre son projet, mais il cassa une branche d'olivier pour s'en servir à sonder le terrain, à écarter de lui les reptiles, et à tenir en respect les loups qui pourraient se présenter ; il attacha l'extrémité de la ficelle à une racine d'arbre, et il déroula le peloton à mesure qu'il avançait dans cet étroit passage rempli de nids de chauves-souris, de fientes d'oiseaux, et de feuilles sèches. Par bonheur, il ne fit aucune rencontre fâcheuse.

A quinze pas de l'entrée, il put se relever et se tenir debout ; il battit le briquet et alluma une de ses bougies, à la clarté de laquelle il continua sa route. Il se trouvait sous une voûte peu élevée, entre deux murailles de pouzzolane, sorte de terre violette qui semble cuite et carbonisée par les feux d'un volcan séculaire. C'était une carrière de pouzzolane telle que l'avaient laissée les anciens, après une exploitation habilement dirigée à

l'époque où la construction des édifices de Rome exigeait un emploi considérable de cette terre volcanique dans la fabrication du ciment. La voie, qui était à peu près de niveau dans un espace de plusieurs toises, s'abaissait tout à coup et descendait graduellement à une profondeur de quarante pieds au-dessous du sol ; la galerie s'élargissait, la voûte s'exhaussait, et Robert reconnut avec joie qu'il était dans les catacombes, en voyant de chaque côté les parois ouvertes par des tranchées qui avaient autrefois reçu les corps des premiers chrétiens. Robert ne put s'empêcher de donner un coup d'œil à ces sépultures, qui règnent sur quatre ou cinq rangs dans presque toute l'étendue des catacombes, et qui sont maintenant vides la plupart, après avoir alimenté de reliques le monde chrétien pendant quinze siècles.

Le premier carrefour qu'il rencontra le rendit indécis sur le chemin qu'il devait prendre : il se convainquit dès lors de l'impossibilité de suivre une direction réglée d'avance dans ce dédale où il s'engageait sans guide ; il se recommanda donc à la Providence et il s'affermit dans sa résolution

courageuse en pensant à Seïla prisonnière, accusée, et peut-être déjà condamnée. Il observait, en marchant, les précautions conseillées par les antiquaires qui ont exploré les catacombes : il allait lentement, d'un pas égal et léger, évitant de toucher, de frôler même avec ses vêtements, les parois de pouzzolane, car le moindre ébranlement pouvait causer la chute d'une partie de la voûte et faire ébouler les terres derrière lui, ce qui eût empêché son retour. Il se sentit soulagé d'un poids qui l'oppressait, à la vue d'un rayon de soleil glissant à travers les ténèbres : c'était une large crevasse produite par un ancien éboulement qui avait presque obstrué la voie. Il courut avec empressement vers cette ouverture, et il put apercevoir le ciel en humant à pleins poumons l'air vif de la campagne de Rome. Ce ne fut pas sans une triste émotion qu'il s'enfonça de nouveau dans l'obscurité profonde et dans l'atmosphère épaisse de ces silencieuses retraites.

Il avançait avec beaucoup de peine : à chaque instant, il était forcé de revenir sur ses pas et de changer de route, car le mouvement des terres avait intercepté le passage,

et des traces récentes d'éboulement attestaient l'imminence du péril pour l'imprudent qui oserait pénétrer plus avant. De distance en distance, la voûte était à jour, et des fissures plus ou moins larges permettaient de voir le ciel bleu inondé de soleil. Robert jugeait, à ces indices, qu'il se trouvait sous cette plaine toute semée de trous et d'excavations, où le meurtre du P. Alexandre avait dû être commis. Il examinait donc attentivement ces ouvertures par lesquelles le cadavre pouvait avoir été précipité. Il ne découvrit rien, excepté deux ou trois squelettes de loups qui étaient morts de faim après être tombés au fond de ces cavités. Il déroulait toujours le peloton de ficelle sur lequel il comptait pour sortir de ce labyrinthe, et il remarqua, en gémissant, que ce peloton serait bientôt épuisé.

Tout à coup il pousse un cri : la lumière de la bougie qu'il tient à la main frappe un objet qui ressemble à une figure humaine; il s'élance vers cet objet, il en approche la bougie allumée, il reconnaît le P. Alexandre, agenouillé, la tête appuyée au bord d'une sépulture, les mains crispées sur des osse-

ments vermoulus. Robert croit que le moine est encore vivant; il l'appelle, il le secoue, il le regarde ; mais le P. Alexandre ne rouvre pas les yeux; ses lèvres restent pâles et son visage livide : ses mains sont glacées : il est mort, mort depuis plusieurs jours, quoique ses membres aient gardé leur souplesse, et que la putréfaction ne se soit pas encore emparée de ce cadavre, sous l'influence conservatrice de cette atmosphère, qui empêchait autrefois les corps saints de se corrompre. Robert a de la peine à se persuader que le P. Alexandre ne peut l'entendre : il le soulève, il le couche sur le dos, il pose la main à la place du cœur qui a cessé de battre; il s'imagine que le vieillard fait un mouvement; mais non, la malheureuse victime a le côté percé de plusieurs coups; tout son sang s'est écoulé par ces blessures, et le couteau qu'il en retira lui-même, est là, teint d'une rouille sanglante, à ses pieds.

Robert ramasse ce couteau qui servira de preuve contre l'assassin ; ce couteau dont le manche est incrusté de caractères hébreux, il l'attache à sa ceinture ; puis il charge sur son épaule le cadavre du moine qu'il soutient de

son bras gauche, tandis qu'il porte la lumière de la main droite. Il est impatient de sortir des catacombes; il rapporte avec lui un témoignage irrécusable de l'innocence de Seïla et de la culpabilité de Marco : ce corps inanimé et ensanglanté. Il oubliait les précautions auxquelles il s'était astreint jusque-là, il pressait le pas, il faisait retentir le sol sous sa marche pesante dont l'écho augmentait l'ébranlement sonore. Un craquement prolongé l'avertit de fuir, et il est presque renversé par le refoulement de l'air qui s'opère à la suite d'un vaste éboulement : il se retourne et voit avec inquiétude que le retour par cette voie est devenu impossible; une masse de terre, de vingt pieds d'épaisseur, le sépare de l'endroit où il a retrouvé le cadavre qu'il emporte comme un trésor, en tremblant de le perdre une seconde fois. Il bénit tout bas la Providence qui l'a inspiré, qui l'a conduit, qui s'est servi de lui pour sauver Seïla.

Mais il s'arrête : un frisson d'horreur le saisit, une sueur froide mouille son front, il cherche autour de lui, il se baisse, il cherche encore de l'œil et de la main; le peloton de ficelle, qu'il avait déroulé pour se guider, a dis-

paru; il l'a laissé à terre, sans doute, lorsqu'il essayait de rappeler à la vie le P. Alexandre; il veut revenir sur ses pas, mais il rencontre l'obstacle insurmontable que l'éboulement a élevé derrière lui; il est alors forcé de tenter une autre route, et il espère, en s'orientant, regagner son point de départ. Il se hâte, il se trouble, il s'égare de plus en plus, il s'éloigne sans cesse davantage. Une terreur inexprimable glace son sang dans ses veines, ses cheveux se dressent sur sa tête. Cependant il continue à marcher et à s'enfoncer dans ces cryptes souterraines qui s'entre-croisent en tous sens, et dont les rues aboutissent à des carrefours entièrement semblables les uns aux autres, de sorte qu'on repass edix fois au même lieu sans le savoir.

La partie des catacombes où Robert est égaré, paraît creusée dans un sol plus solide; aucun éboulement, ancien ni récent, n'a fermé les issues, n'a mis la voûte à découvert; les sépultures sont presque toutes intactes, recouvertes de larges briques ou de plaques de marbre, selon la qualité des morts qu'on y a enterrés; quelques-unes offrent des peintures à demi-effacées; des lampes de terre cuite,

des lacrymatoires, des fioles de verre, sont scellés dans la pouzzolane à côté des tombes. Robert comprend qu'il n'est plus sous cette plaine trouée çà et là, qu'il a parcourue la veille avec Saint-Non ; il s'aperçoit qu'il se trouve bien loin de la fontaine Égérie et du bois d'oliviers ; mais tous les pas qu'il fait dans l'espoir de s'en rapprocher, l'en écartent encore. Il descend dans une galerie inférieure où il ne peut marcher que courbé en deux, et il rebrousse chemin au moment d'être englouti, à vingt pieds de profondeur, dans une espèce de puits que lui fit pressentir le bruit de l'eau murmurante.

Il remonte à l'étage supérieur et il dépose son fardeau pour reprendre haleine, épuisé de fatigue, couvert de sueur. C'est alors que son affreuse situation lui apparaît sous les couleurs les plus sinistres. Reverra-t-il jamais le jour? n'est-il pas déjà dans la tombe? Et Seïla, que deviendrait-elle? qui proclamerait son innocence? qui l'arracherait à la vengeance de Badolfo? Oh ! si Robert avait pu faire sortir de terre ce cadavre qu'il emportait avec lui, la mort lui semblerait moins affreuse; il s'y résignerait peut-être d'un esprit

plus calme, en songeant que Seïla du moins serait sauvée. Mais non, il avait réussi dans son entreprise si hardie et si difficile, il possédait la preuve matérielle d'où dépendait la vie de sa maîtresse, et il ne pouvait se servir de cette preuve; sa voix n'arriverait pas aux juges de Mondaio et de sa fille, sa voix n'avait plus d'écho hors de ce sépulcre. C'en était fait : Seïla devait périr sur un échafaud ou dans une prison perpétuelle, et lui, il ne comptait déjà plus parmi les vivants.

Ces désolantes pensées l'accablèrent de telle sorte, qu'il ne trouva plus la force de continuer sa marche et qu'il s'arrêta, comme s'il n'avait que faire d'aller plus loin. Il déposa le corps du P. Alexandre et il s'assit auprès, en pleurant. Il pleura longtemps, et plusieurs fois le nom de Seïla vint errer sur ses lèvres. La bougie, qu'il avait fixée contre la muraille de pouzzolane et qui s'était consumée, jetait une plus vive clarté avant de s'éteindre : il s'en aperçut avec un frémissement de terreur, à l'idée de l'obscurité où il allait être plongé, et il se hâta d'allumer une seconde bougie. Il se reprocha alors d'avoir perdu un temps précieux dans un découragement stérile, et

il eut encore de l'espoir, en voyant que trois bougies entières lui restaient pour se diriger à travers les détours inconnus de ces cryptes profondes. Trois bougies, c'était environ six heures de lumière et six heures le conduiraient sans doute à quelque issue des catacombes. Mais pendant ces six heures, lui était-il possible de traîner à sa suite le corps du P. Alexandre ? ne succomberait-il pas sous le fardeau ? Il hésita un moment ; puis il se dit qu'il ne s'exposerait pas à perdre un si précieux témoin de l'innocence de Seïla, après l'avoir trouvé au prix de tant de périls. Il changea pourtant de tactique, sinon de résolution, et il se mit à parcourir les galeries voisines les unes après les autres, en revenant toujours au cadavre dont il ne voulait pas se séparer. Il faisait de distance en distance une marque spéciale pour reconnaître les allées qu'il avait suivies et pour ne pas les suivre une seconde fois. Quand il arrivait à un carrefour offrant cinq ou six chemins différents, il y transportait le cadavre et il commençait aussitôt à essayer successivement les routes qui rayonnaient autour de ce centre commun.

Mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il s'éloignait davantage de l'endroit par lequel il était descendu; il ne rencontrait aucune ouverture donnant sur la campagne, il remarquait même que les *foramina* avaient été anciennement bouchés. L'aspect des lieux lui permettait même de supposer que personne n'y avait pénétré depuis plusieurs siècles. Toutes les tombes étaient fermées; la pouzzolane, tombée de la voûte sur le sol, n'avait point été écrasée par les pas; des inscriptions se montraient çà et là, ainsi que des médailles de bronze et des ex-voto païens ou chrétiens en terre cuite. Robert jugea, d'après ces indices, qu'il n'approchait pas du terme de sa délivrance. Il se rappela enfin qu'il avait dans son portefeuille le plan des catacombes dressé par Bosio; il le déplia d'une main tremblante, et il chercha, au moyen de ce plan autrefois exact, mais toujours incomplet, à se tracer un itinéraire. Une seconde bougie était usée, lorsqu'il se remit en marche. Pour la première fois, l'idée de la faim lui traversa l'esprit : il la sentait s'éveiller sourdement dans ses entrailles; car il n'avait pas pris de nourriture depuis la veille.

De nouvelles recherches, plus actives et plus inquiètes, ne lui procurèrent pas de meilleurs résultats. Lorsqu'il avait traversé, parfois péniblement, à cause des amas de sable qui se présentaient, une longue rue où il s'était engagé avec un battement de cœur d'espérance, il se retrouvait dans une de ces chambres ou *cubicula* percées de plusieurs issues, chacune conduisant à un carrefour auquel aboutissaient d'autres voies opposées que d'autres carrefours reliaient entre elles. Robert, à chaque instant, se disait que ses efforts persévérants étaient inutiles ; s'il n'avait pas été soutenu par une énergique volonté de sauver Seïla, il se serait couché par terre pour attendre la mort, ou peut-être ne l'eût-il pas attendue. Ce fut avec une douloureuse sensation qu'il alluma sa quatrième et dernière bougie; il se disait alors qu'il était perdu sans ressource, et qu'il ne faisait que prolonger son agonie. Épuisé de fatigue au moral comme au physique, il ne persista pas moins à reprendre son triste fardeau, et, dans la prévision des ténèbres qui allaient bientôt l'envelopper, il se fit un devoir de ne plus laisser en arrière ce cadavre qui gênait sa

marche et paralysait ses dernières forces. Il s'abandonnait au hasard, et il ne tentait plus de se créer une direction au milieu de ce dédale trompeur; il n'avait plus même une lueur d'espoir; cependant il avançait toujours, haletant sous le poids du corps qu'il portait.

La faim, l'atroce faim lui causait moins d'effroi que cette obscurité absolue dans laquelle il se voyait déjà errant, errant sans cesse : aussi regardait-il d'un œil consterné la bougie qui diminuait et la flamme qui semblait diminuer en même temps. Il ralentissait sa marche, il retenait son souffle, de peur que la cire ne se consumât trop vite. Cette préoccupation absorba toutes les autres, et il ne pensa plus qu'à faire durer le plus longtemps possible cette précieuse lumière, qui brillait à ses yeux comme un rayon d'espérance, comme un phare de salut. Mais les minutes étaient comptées : il eut beau rassembler et repétrir sous ses doigts la cire qui avait coulé autour de la mèche; il eut beau soutenir cette mèche qui s'inclinait et menaçait de se détacher, il ne pouvait plus retarder que de quelques minutes le moment terrible qu'il avait pressenti et qu'il redoutait plus que la faim,

plus que la mort. La bougie devait s'éteindre tout à l'heure, et déjà la chaleur de la mèche allumée devenait intolérable pour la main qui la supportait. Robert s'arrêta, le regard fixé sur cette clarté qui l'abandonnait : il éprouva une indicible angoisse d'horreur et de rage; puis il poussa un cri épouvantable.

C'était le reste de la bougie qui échappait à sa main brûlée : elle ne s'éteignit pas en tombant, et Robert, jetant de côté le corps du P. Alexandre, se précipita sur la mèche qui achevait de se consumer : il essaya en vain de raviver la flamme expirante ; mais il la vit s'élancer une dernière fois et s'évanouir : restait encore un point lumineux qui fumait et qui se rapetissait par degrés jusqu'à ce qu'il disparut tout à fait. Robert croyait le voir encore, après que tout fut retombé dans les ténèbres; mais quand il sentit cette nuit immense l'environner, le presser de toutes parts, il eut un mouvement de désespoir qui domina toute autre pensée, il se mit à crier avec une sorte de fureur ; mais ses cris, se répandant à droite et à gauche, semblaient s'étendre au loin et revenaient sur lui-même comme si quelqu'un lui avait répondu. Il se leva pour

aller en avant vers l'être idéal qu'il imaginait entendre, il marcha, toujours criant, jusqu'à ce qu'il eût reconnu sa propre voix. Alors, il revint lentement à tâtons s'asseoir près du cadavre et se préparer à mourir. Il avait en mains un moyen de délivrance : le couteau du meurtrier du P. Alexandre.

XXIII

Le corps saint.

Fragonard et l'abbé de Saint-Non s'aperçurent les premiers de la disparition de Robert : ne le voyant pas revenir pour dîner, à deux heures de l'après-midi, ils pensèrent d'abord qu'il s'était oublié à dessiner ou à peindre quelque ruine ou quelque site pittoresque; ils ne furent donc d'abord que médiocrement étonnés de son absence ; mais la nuit venue, comme il ne rentrait pas au logis, leurs craintes s'accrurent de moment en moment,

de réflexion en réflexion. Ce retard était, en effet, trop inusité et trop inexplicable, pour que les deux amis de Robert attendissent encore. Ils échangèrent rapidement leurs inquiétudes et leurs suppositions : le bruit s'était répandu dans Rome que le juif, assassin du P. Alexandre, serait exécuté le lendemain à *mezzo giorno* sur la place d'Espagne ; quoiqu'on ne dît pas que la fille dût partager le supplice du père, Fragonard supposa que Robert n'avait pu rester passif en présence du péril qui menaçait sa chère Seïla, et il en augura qu'une démarche téméraire l'avait peut-être fait incarcérer lui-même, une seconde fois, dans les prisons du saint-office. Saint-Non, qui doutait de l'amour de Robert pour la juive, ou qui plutôt ne connaissait pas l'amour, attribua cette absence à un accident imprévu, et n'en fut que plus tourmenté.

Ils se mirent aussitôt en quête pour découvrir ce que Robert était devenu ; Saint-Non alla chez le directeur de l'Académie de France, qui n'eût pas voulu recevoir Fragonard ; celui-ci se présenta tout ému à l'ambassade de France et obtint sur-le-champ une

audience de M. de Noriac, qui lui promit de seconder ses recherches. Mais la soirée entière, employée en courses et en actives démarches, n'apporta aucune nouvelle de Robert, que personne n'avait aperçu ce jour-là dans la ville. Seulement, monsignore Nardi, à qui Saint-Non s'empressa d'apprendre la nouvelle disparition de Robert, se souvint de l'avoir vu, vers midi, passer sur la place Trajane. D'après cette indication, Saint-Non et Fragonard entrèrent dans toutes les boutiques du Corso, pour avoir des renseignements que l'on ne sut pas leur fournir. Mais Baretti, qu'ils trouvèrent fermant sa porte et décrochant son enseigne de barbier, les rassura un peu en leur jurant qu'il avait quitté, vers midi, le jeune peintre, et que celui-ci avait rendez-vous avec lui le lendemain matin. Baretti eut assez d'empire sur sa langue pour ne rien dire de l'objet de ce rendez-vous, non plus que du service qu'il avait fait payer fort cher à Robert. Il s'étonna toutefois que ce dernier n'eût pas reparu, et il trembla d'être compromis par quelque imprudence de cet amant au désespoir; car il avait appris de la bouche même de Badolfo la condamnation

de Mondaio, à qui les tortures n'avaient pourtant pas arraché l'aveu du crime qu'on lui imputait. Quant à Seïla, grâce à l'intervention du grand inquisiteur, elle devait être seulement témoin de l'exécution de son père, et, après avoir fait amende honorable, subir une captivité perpétuelle dans les prisons du saint-office.

— Excellence, dit d'un air confidentiel Baretti qui feignait de savoir quelque chose, M. Robert se livre trop à sa *furia francese.*

— Qu'entends-tu par là? reprit vivement Fragonard. Tu sais donc que Robert...?

— Je ne sais rien, Excellence : sinon que M. Robert est la perle des seigneurs francais, et que s'il avait la main toujours pleine d'écus, il ne la tiendrait jamais fermée. Mais je lui conseille d'être prudent en faits et en paroles, surtout à l'égard du saint-office...

— Du saint-office? Oh! c'est impossible! maître Badolfo a trop d'esprit pour se mesurer deux fois de suite avec l'ambassadeur de France... Cependant il ne faut pas se fier à un inquisiteur plus qu'à une femme, et si l'enlèvement de notre pauvre Robert, le soir

du jeudi saint, avait pu demeurer secret, Badolfo ne s'en serait pas vanté... Oui-da ! merci de l'avis, nous y penserons.

Fragonard courut au bourg de Saint-Pierre et voulut se faire introduire dans le palais du saint-office ; mais il eut beau heurter à la porte, appeler le portier, jeter des pierres aux fenêtres et briser deux ou trois vitres, le palais resta sombre et silencieux, comme s'il eût été désert. Le bruit que faisait Fragonard attira toutefois des hommes de police qui l'arrêtèrent malgré sa résistance et les explications qu'il donna. On le conduisit au château Saint-Ange, où il passa la nuit comme perturbateur et vagabond. Saint-Non ignorait la mésaventure de son ami et n'alla pas le réclamer. Il ne se coucha pas, et il attendit avec une égale impatience Robert et Fragonard. Celui-ci était enfermé dans une espèce de cachot où il ne fit que crier et battre en brèche les murs et la porte jusqu'à sept heures du matin. On vint alors le délivrer pour le conduire devant monsignore Nardi, qui ne fut pas peu surpris de le voir paraître sous prévention de tapage nocturne.

— Quoi ! M. Fragonard, c'est vous ! s'écria

l'auditeur de la Rote, chagrin du traitement qu'on avait infligé à un Français qu'il estimait particulièrement. C'est vous qui, cette nuit, avez fait le siége du saint-office et cassé les vitres de monsignore Badolfo !

— Et Robert ? Robert ? demanda le peintre avec anxiété, en avez-vous des nouvelles ? est-il retrouvé ?

— Il doit l'être ; car on l'a vu sortir de Rome, hier, par la porte Maggiore : les custodes de la porte l'ont déclaré.

— Sortir de Rome ? et pourquoi ?... C'est une erreur, c'est un conte... On veut dérouter nos recherches... Il est à Rome ; il est en prison...

— En prison, mon cher Fragonard ? Vous ne rêvez que prison, parce que vous y étiez vous-même par une fatalité que je déplore.

— Non, croyez-moi, monsignore, il y a là un nouveau tour de Badolfo, qui déteste Robert, et qui ne lui pardonne pas de s'être fait aimer de cette belle juive. Badolfo l'avait enlevé une première fois ; il a pu l'enlever une seconde, ce coquin de Badolfo !...

— Prenez garde, monsieur Fragonard, lui dit avec amitié monsignore Nardi, vous par-

lez d'un prélat et d'un ennemi puissant...

— Je parle d'un scélérat que je démasquerai comme il le mérite. Sur ma parole, il faut qu'il nous rende Robert, ou sinon...

Fragonard, mis en liberté avec toutes sortes d'excuses et de marques de considération, retourna directement au palais du saint-office, et cette fois il ne heurta point en vain. Un pénitent vint lui ouvrir, et, sur sa demande d'être introduit chez le chef du saint-office, lui annonça que monsignore Badolfo s'était rendu, dès le matin, à San-Lorenzo pour l'*élévation* du corps de sainte Valère, trouvé dans les catacombes. Fragonard voulut savoir si cette cérémonie se prolongerait fort tard, et il apprit que le grand inquisiteur n'assisterait pas à la procession générale ordonnée par le saint-père en expiation de l'assassinat du P. Alexandre. Fragonard, de plus en plus fortifié dans ses soupçons, était persuadé que Badolfo avait voulu par précaution être maître de Robert pendant l'exécution du juif et de sa fille; en conséquence, il jugea que le seul parti à prendre était de rejoindre le grand inquisiteur, et d'obtenir, bon gré mal gré, la délivrance de Robert. Comme il s'acheminait

à la hâte vers San-Lorenzo, il rencontra Saint-Non qui suivait le même chemin fort tranquillement. L'abbé ne manifesta aucune surprise en le voyant : il avait tout oublié.

— Et Robert? lui cria Fragonard, qui se sentit presque tranquillisé par le calme de son ami.

— Robert? répondit Saint-Non. N'a-t-il pas ce matin un rendez-vous avec Baretti? sans doute, pour se faire faire la barbe.

— Quel homme! répliqua Fragonard mécontent de cette insouciance qui ne provenait que d'un caractère distrait et pacifique. Quel abbé!

— Tu as raison! je ne sais vraiment pas où j'ai la tête!... Il faut aller chez Baretti voir Robert, et nous le mènerons à San-Lorenzo où se fait l'élévation de sainte Valère, une fort belle cérémonie qui est assez rare à Rome et que je veux dessiner...

— Peste soit du dessinateur enragé! Morbleu! je vais aussi à cette cérémonie, et j'entends bien y jouer mon rôle!

Fragonard marchait en silence et recueilli à côté de l'abbé de Saint-Non, qui, tout en partageant la tristesse de son compagnon de

route, ne pouvait s'empêcher d'examiner curieusement la moindre brique romaine qu'il apercevait dans une muraille. Ils rencontrèrent beaucoup de monde, surtout des femmes du peuple et des environs de Rome, qui suivaient le même chemin, dans l'intention de gagner des indulgences avec la nouvelle sainte qu'on devait envoyer en France, au grand regret des dévotes romaines. Ils passèrent la porte San-Lorenzo, l'ancienne porte Esquiline, Taurine et Tiburtine, noms différents sous lesquels cette porte est citée dans l'histoire.

La basilique de Saint-Laurent, construite par Constantin, est située à un mille hors des murs. Cette église patriarcale, qui ne conserve de sa fondation première que sa forme à trois nefs, son pavé mosaïque en pierres dures, ses vingt-deux grandes colonnes de granit oriental, sa tribune soutenue par douze colonnes de porphyre vert, et ses ambons ou chaires de marbre destinés autrefois à la lecture des épîtres et des évangiles, a été rebâtie, restaurée et ornée successivement par les papes : elle repose sur le *cimetière* de Sainte-Cyriaque, dans lequel nombre de martyrs, et entre autres saint Laurent, furent

enterrés. Ce cimetière, depuis que les catacombes de Saint-Sébastien ne fournissent plus de corps saints à la congrégation des reliques, a le privilége d'y suppléer abondamment; car ses sépultures sont encore pleines, et l'on peut croire que les barbares qui sont descendus dans la plupart des catacombes de Rome pour y chercher des trésors cachés, n'ont jamais pénétré dans celles-ci, soit que l'entrée n'en fût pas alors connue, soit que les difficultés du chemin aient arrêté les plus intrépides. En effet, les galeries de ces catacombes, qui paraissent avoir été creusées par les chrétiens dans les temps de persécution, sont quelquefois si basses et si étroites, qu'un homme peut à peine s'y glisser en rampant : ce ne sont pas des carrières de pouzzolane ouvertes pour l'exploitation, selon les habitudes de Rome antique, ce sont des voies souterraines fouillées par des mains inhabiles, dans le seul but de préparer des sépultures inviolables.

Un séjour prolongé dans ce cimetière est mortel pour les vivants ; car, bien que l'air n'y soit pas méphitique, la respiration s'épuise dans une atmosphère épaisse, chargée d'exha-

laisons chaudes qui dessèchent comme si elles sortaient du cratère d'un volcan. Il existe pourtant une congrégation pieuse de travailleurs, consacrés à l'œuvre des catacombes. Ces bonnes gens, qui s'intitulent frères *della Fossa,* doivent avoir une prodigieuse rémunération dans le ciel ; ils sont toujours en état de grâce sur la terre, et ils jouissent de la prérogative singulière de pouvoir communier sans être absous en confession par un prêtre, comme s'ils étaient prêtres eux-mêmes; mais en compensation, ils s'exposent à mourir étiques dans l'espace de deux ou trois ans. Leur mission consiste à déblayer les terres qui encombrent les galeries et à rechercher les corps saints ; car l'Église ne reconnaît pas comme saints tous les morts inhumés dans les catacombes, et elle se range ainsi tacitement de l'avis des savants qui pensent avec raison que la majeure partie des catacombes était destinée, bien avant l'ère du christianisme, à recevoir les cadavres des esclaves, des mendiants, des enfants nouveau-nés et des suppliciés, qui n'avaient aucun droit aux honneurs du bûcher. Les frères *della Fossa*, dont le nombre est fixé à douze en mémoire des douze

apôtres, travaillent en priant à demi-voix, et n'ont pas de plus grand bonheur que la découverte d'un martyr ou d'un confesseur, que leur signalent la plaque de marbre fermant une tombe, l'inscription et le signe de la croix gravés sur ce marbre, une fiole de sang incrustée aux pieds du mort, ou bien des palmes peintes à fresque autour de la sépulture.

Quand Fragonard et l'abbé de Saint-Non arrivèrent devant le portique de San-Lorenzo, ils eurent beaucoup de peine à percer la foule compacte qui se pressait devant la basilique et qui recueillait avidement tous les bruits de la rumeur publique : Le chef de la congrégation du saint-office était entré dans les catacombes pour *lever* le corps de la sainte; le corps de cette sainte se trouvait si bien conservé qu'on distinguait encore les traces de son martyre; malheureusement ses reliques ne resteraient pas à Rome, le saint-père les ayant promises au roi de France ; on espérait du moins que la congrégation des reliques se réserverait les divers objets découverts dans le tombeau, les restes du suaire, la fiole de sang et même quelques parcelles d'ossements qui feraient sans doute de grands miracles;

déjà, disait-on, un paralytique avait marché, un aveugle avait vu. C'était donc dans l'espoir de ces miracles que bien des infirmes et bien des malades s'étaient traînés jusque-là pour être les premiers à saluer sainte Valère et à participer à ses grâces. La foi donnait des forces à qui les sentait épuisées par l'effet de l'âge ou de la mauvaise santé. Il y avait là des gens qui n'étaient pas sortis de leur lit depuis des mois et qui se tenaient sur pied depuis plusieurs heures.

Les deux amis n'étaient pas venus pour être témoins des miracles qui allaient s'opérer, et ils paraissaient pourtant plus impatients que leurs voisins : ils avançaient lentement du côté des catacombes et se faisaient jour avec effort à travers la multitude qui leur barrait le passage. Fragonard, qui ne reculait jamais devant une difficulté, se proposait de pénétrer sans retard jusqu'à monsignore Badolfo, et Saint-Non le suivait pour ne pas l'abandonner, en blâmant tout haut sa persistance. Enfin, après des luttes, des pourparlers, des prières et des mensonges de toute espèce, ils traversèrent le cloître et se glissèrent dans une cour intérieure où était la porte des catacombes.



L'entrée des catacombes était gardée par une escouade suisse de la garde papale, qui avait ordre de ne laisser passer personne. Aussi repoussèrent-ils avec la hampe de leurs hallebardes l'obstiné Fragonard qui voulait braver la consigne et qui prétendait tour à tour être l'envoyé du roi de France, le secrétaire de l'ambassade, l'ambassadeur lui-même. A toutes ses objections, les Suisses ne répondaient rien et se contentaient de le tenir à distance avec un flegme désespérant. L'abbé de Saint-Non fut obligé de s'interposer et de démontrer à Fragonard que, leur eût-on accordé l'entrée dans les catacombes, ils n'auraient jamais pu y retrouver Badolfo et son cortége. Ils se résignèrent donc à attendre, en maudissant les lenteurs de la cérémonie.

Cependant le chef de la congrégation du saint-office allait parvenir à l'endroit où la sépulture de la sainte avait été découverte par les frères *della Fossa*. Cet endroit, nouvellement exploré, n'offrait aucun danger sous le rapport des éboulements : la voûte, creusée dans le tuf solide, et non dans la pouzzolane, avait une grande épaisseur et ne menaçait pas de s'écraser ; la voie était par-

tout assez également large, et les fossoyeurs des catacombes, en l'honneur de la cérémonie qui les réjouissait tous, avaient achevé d'aplanir le sol, recouvert ensuite de sable fin, d'herbe fraîche coupée et de feuillage. Mais, quoique la porte des catacombes ne fût pas éloignée de plus d'un quart de lieue, on devait faire tant de détours, revenir si souvent sur ses pas, avant d'arriver au tombeau de sainte Valère, que la route ne durait pas moins d'une demi-heure, et qu'il fallait une parfaite connaissance des différents *cimetières* qu'on parcourait, pour ne pas s'égarer sans espérance de salut ; car cette partie des souterrains avait été tracée comme un labyrinthe avec l'intention de la rendre inaccessible, lorsque les chrétiens persécutés se réfugiaient dans ces profondes retraites avec leurs vases sacrés, leurs évangiles et les reliques des martyrs.

Les frères *della Fossa*, tout habillés de blanc, la tête enveloppée d'un linge, précédaient le clergé ; les uns portaient de grosses torches de résine dont la fumée formait une sorte de dais au-dessus d'eux ; les autres portaient une bêche sur l'épaule et une

pioche à la main. Derrière eux, le chef de la congrégation des reliques, en présence duquel devait avoir lieu toute *élévation* de corps saint, marchait entouré de pénitents blancs chargés de coffrets vides et de reliquaires; puis, venaient ensuite d'autres pénitents de diverses couleurs, appartenant à une vingtaine de congrégations. Ensuite, on voyait deux frères fossoyeurs, choisis spécialement pour toucher le corps saint, et, à cet effet, honorés de la bénédiction du pape, qui les avait lui-même absous de tout péché. L'un avait un marteau d'argent à la main; l'autre une petite pelle en vermeil. Ils étaient tous deux caparaçonnés de soie bleu de ciel et de broderies d'argent figurant les instruments de la Passion. A leur suite, deux diacres de la chancellerie apportaient une caisse de bois de cèdre incrusté d'ivoire, dans laquelle sainte Valère devait être déposée sous triple serrure et sous le sceau de saint Pierre. Une vingtaine de gradués du Vatican, pénitenciers, préfets, camériers rouges, chapelains, etc., nommés par le pape pour assister à la cérémonie et avoir droit aux indulgences, défilaient deux par deux, chacun tenant un

rameau d'olivier et un cierge allumé. Monsignore Badolfo, représentant le pape, était le dernier de la procession, hormis deux clercs portant la queue de sa dalmatique. Les pouvoirs dont Clément XIII l'avait revêtu pour cette solennité apparaissaient moins à la richesse de son costume presque épiscopal, qu'à ses deux officiers d'honneur, à son porte-croix et à ses deux massiers pontificaux.

Ce n'était pas sans éprouver un effroi secret et comme un sinistre pressentiment, que le grand inquisiteur s'engageait dans les profondeurs de ces cryptes où il n'était jamais descendu; il tournait parfois la tête avec inquiétude, et plongeait un regard furtif à travers cette obscurité redoutable qui se reformait aussitôt que le cortége avait passé; il ne se rassurait un peu qu'en voyant devant lui la lueur des torches et des cierges, qu'en écoutant les chants d'église psalmodiés par des voix calmes et pieuses, auxquelles il eût voulu associer la sienne si le cérémonial ne l'avait pas forcé de garder le silence. Il se disait tout bas qu'il préférerait mourir tout de suite plutôt que de se trouver seul, perdu dans les ténèbres, en proie à tous les fantômes de son

imagination : il se figurait par moment que les lumières allaient s'éteindre, les voix se taire, les assistants disparaître, et qu'il n'avait plus qu'à se coucher dans sa tombe auprès de ces squelettes qui semblaient l'attendre. Alors, un remords amer s'éveillait dans son cœur, et il s'accusait tout bas de quelque crime mystérieux qui le faisait frissonner dans l'appréhension des châtiments éternels. Il avait beau, pour se fortifier devant Dieu, invoquer les souvenirs de sa vie de grand inquisiteur, son zèle pour les intérêts de la religion catholique, sa haine contre les athées, les hérétiques et les juifs : il entendait sans cesse retentir à ses oreilles le nom de Seïla comme un arrêt d'en haut, comme un appel de l'enfer. Il eût donné alors dix années d'existence pour se voir hors de ce sépulcre, pour respirer à l'air libre sous le ciel, pour être délivré de la peur et de sa conscience. Il se serait même repenti, si ce repentir avait pu le tirer plus tôt des catacombes.

Les chants éclatent avec plus de ferveur, et le cortége s'arrête. On est arrivé près du corps saint. Entre toutes les sépultures, ouvertes ou non, qui ont été pratiquées dans

les parois de la galerie, il en est une, plus grande que les autres, encore fermée d'un morceau de marbre blanc, sur lequel on lit cette inscription surmontée d'une croix : *Sub signo requiescit ad vitam eternam*... De chaque côté de la fosse sont scellés dans la terre deux lampes et deux fioles de verre irisé par le temps. Tous les yeux se fixent vers le marbre qui cache le corps saint. Les chants continuent, en alternant sur deux modes différents, selon les habitudes du plain-chant de l'Église romaine. Le maître des cérémonies s'est mis en mouvement pour que chacun ait la place que lui assigne son rang ; les frères *della Fossa* sont échelonnés le long de la paroi où est le corps saint; vis-à-vis d'eux les pénitents sur une même ligne; les grands dignitaires, chefs de congrégation et officiers pontificaux, sont groupés à droite et à gauche. Monsignore Badolfo, toujours accompagné de ses officiers d'honneur à masse d'argent et à verges rouges, assisté de son porte-croix, s'approche de la sépulture, s'incline et s'agenouille. Il a l'air de prier, mais il ne prie pas, son esprit est trop troublé, trop rempli de terreurs et de remords. Il se relève, et la

cérémonie commence. Il prend, des mains d'un des deux fossoyeurs désignés, le marteau d'argent, et il frappe doucement la plaque de marbre en murmurant : *Aperite portas Domini;* puis il rend le marteau, et l'autre fossoyeur lui présente la pelle en vermeil, chargée d'un peu de terre. Badolfo jette cette terre contre le marbre, à trois reprises, en disant : *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.* Il se remet à genoux, dans l'attitude de la prière. Les chants redoublent, exprimant la joie des fidèles accueillant les reliques d'un martyr. Alors les frères *della Fossa* travaillent à ouvrir la sépulture; ils détachent le ciment qui maintient le couvercle de marbre ; ils ébranlent ce couvercle avec précaution; ils se disposent à l'ôter, et tout le monde se prosterne au bruit de la sonnette agitée par le maître des cérémonies. Les chants ne se ralentissent pas, quoique la tombe ait été mise à découvert.

Mais quelle est la surprise, la consternation générale, quand on s'aperçoit que la fosse est vide, qu'il n'y reste pas même un ossement ! Les frères *della Fossa,* croyant à un prestige du démon ou à une illusion surna-

turelle, plongent leurs torches dans la cavité pour y chercher du moins une apparence de poussière humaine; au risque de commettre un sacrilége, ils remuent avec leurs doigts la terre sainte qui a dévoré tout ce qui fut un homme ou une femme, un païen ou un chrétien ; ils se regardent avec stupeur et ils accusent Satan d'avoir dérobé malignement le corps d'un bienheureux, soit pour empêcher qu'on lui rendît un culte, soit pour montrer qu'un des assistants est encore en état de péché mortel. Cette idée a frappé en même temps Badolfo, qui considère d'un œil morne cette sépulture sans cadavre et sans ossements, il se reproche d'être cause d'un prodige que Dieu a permis pour lui faire honte, et il se dit, dans sa crédulité superstitieuse, qu'un saint n'a pas voulu être levé par des mains impures.

En ce moment, des cris lointains succèdent aux chants religieux qui avaient cessé. Ces cris viennent du fond des catacombes; ils ne sont pas éloignés; ils se rapprochent d'instant en instant; ils deviennent plus distincts : ce sont des cris de détresse que l'écho divise, répète et multiplie, comme si plusieurs personnes criaient à la fois et de différents côtés,

Ces cris, inattendus et inexplicables, ces cris dont l'expression est douloureuse et déchirante, coïncident si étrangement avec la situation des esprits où la crainte du diable a tant d'empire, qu'une terreur panique s'empare de toute l'assemblée, qui pousse aussi des cris forcenés et qui se met à fuir en désordre. Les frères *della Fossa*, plus ignorants et plus superstitieux que les autres, ont été les premiers à chercher leur salut dans la fuite. Ils sont convaincus que le démon les poursuit, et ils entremêlent leurs clameurs effarées d'oraisons jaculatoires, de vœux bizarres et de litanies pieuses. Ils connaissent parfaitement la route et ils n'hésitent pas entre les mille voies qui s'offrent à eux. On les suit, on ne les perd pas de vue ; on ne songe pas même au danger de s'égarer; c'est une mêlée qui se précipite à la lueur de quelques torches et de quelques cierges, qui tombent ou s'éteignent successivement; chacun a jeté ce qu'il tenait à la main pour courir plus vite ; la peur a rendu des jambes aux plus vieux et aux plus impotents. C'est un lugubre concert de cris qui se confondent dans un seul et que les échos grossissent en y ajou-

tant le retentissement des pas sur un terrain sonore.

Tout a disparu, tout est déjà loin : Badolfo est encore là, étendu par terre, gémissant et pleurant comme une femme, la tête dans ses mains. Lorsque l'épouvante eut redonné une sorte d'énergie et de jeunesse à ses pieds perclus par l'âge et par la goutte, quelqu'un le heurta en passant et lui fit perdre l'équilibre; il ne put se relever, et il se débattit en vain sous le poids d'un horrible cauchemar qui lui montrait les flammes de l'enfer autour de lui, tandis qu'un squelette d'un bras de fer l'enchaînait à la même place. Ce squelette, dont la tête lançait du feu par ses orbites, n'était autre que Seïla. Badolfo la conjurait et lui demandait pardon, sans que le spectre enfanté par sa conscience coupable consentît à suspendre ce supplice qui semblait une anticipation de celui des damnés. Badolfo essaya d'appeler à son secours, mais il ne put articuler un son et il exhala des gémissements étouffés. Il entendait s'éloigner le bruit des pas et des voix; il était enveloppé de profondes ténèbres, et il croyait voir des flammes l'environner, il croyait ouïr son arrêt pro-

noncé par le fantôme qui l'obsédait, son arrêt de damnation éternelle. L'horreur qu'il éprouvait produisit enfin une réaction de désespoir, qui lui permit de ramper sur les pieds et sur les mains, de se relever par moments et de chercher à tâtons un chemin pour sortir de cette affreuse obscurité : les cheveux hérissés sur la tête, les yeux fixes, la bouche béante, il avançait lentement en se guidant aux parois avec ses mains crispées et tremblantes, et il s'imaginait toujours être poursuivi par l'âme de Seïla; il sentait sur son cou le souffle du spectre planant derrière lui, il sentait sur son épaule le contact glacé d'une main osseuse, il avait les oreilles remplies d'un accent sépulcral qui lui disait : « Meurs et sois damné ! »

Cette voix funèbre n'était pas une illusion de la peur; c'étaient réellement des cris humains auxquels l'écho prêtait un caractère surnaturel et qui devenaient plus distincts à mesure qu'il s'en approchait, sans le vouloir et sans le savoir; car il s'efforçait de fuir, pour ne plus les entendre, et il les entendait davantage à chaque pas qu'il faisait; il s'arrêta, il écouta; son effroi commençait à céder à la

réflexion, et il pensa qu'on s'était aperçu de de son absence, qu'on revenait à son aide, qu'on l'appelait ainsi; sa langue se délia tout à coup, et il se mit à pousser des cris qui ne furent pas perdus, puisqu'on y répondit de manière à lui rendre le courage et l'espérance. Il marcha rapidement du côté de la voix qui, plus faible que la sienne, appartenait néanmoins à un être vivant et non à un habitant de l'autre monde. On marchait aussi de son côté, et déjà il pouvait distinguer un pas lourd et traînant qui reprenait après chaque cri plaintif et haletant. Badolfo était délivré de ses frayeurs idéales; l'espoir de rencontrer bientôt son sauveur absorbait toutes ses pensées.

Ce sauveur est près de lui; mais la lumière d'une torche n'a pas encore brillé dans les ténèbres, mais l'inconnu qui s'approche a l'air d'implorer du secours pour lui-même: il se traîne avec peine, il râle, il soupire, il appelle d'une voix brisée. Badolfo retombe dans le doute et bientôt dans ses terreurs: il s'interroge tout bas, il ne sait que résoudre, il est tenté de fuir de nouveau, car ce n'est pas un libérateur, ce n'est peut-être point

un ami, c'est assurément un fantôme : il n'en peut plus douter. Cette voix gémissante, il la connaît, il l'a déjà entendue ailleurs; ses souvenirs sont encore vagues et incomplets; il tressaille, il frémit cependant à chaque cri, à chaque pas de cet hôte mystérieux des catacombes; il est immobile et muet dans l'attente.

— Au nom du ciel ! dit la voix qu'il reconnaît alors, qui que vous soyez, ayez pitié de nous ! Sauvez, sauvez Seïla qui est innocente !

XXIV

Les ténèbres.

Le grand inquisiteur ne doute plus alors qu'il se trouve face à face avec un spectre qu'il ne voit pas et qui a pris la voix de Robert pour mieux l'épouvanter. C'est Robert qui vient de lui demander grâce pour Seïla, et pourtant ce n'est pas, ce ne peut être Robert qui se trouve dans un pareil lieu et dans un pareil moment? Badolfo ne répond pas, ne bouge pas : ses jambes et sa langue sont une seconde fois paralysées ; il tremble de

tout son corps inondé d'une sueur glacée : il fixe devant lui un œil hagard qui ne démêle rien dans l'ombre opaque où la voix et les pas continuent d'approcher.

— Grâce pour Seïla, grâce ! reprend cette voix lamentable ; elle est innocente, et voici le cadavre du P. Alexandre assassiné par Marco !

Ces paroles achèvent de troubler l'esprit de Badolfo qui s'affaisse sur lui-même et qui se roule à terre en criant ; ses mains étendues en avant ne rencontrent que des ossements que le contact réduit en poussière. Son horreur est au comble, lorsqu'il éprouve un choc, à la suite duquel il est presque écrasé par la chute d'un poids énorme qui semble se détacher de la voute : il pousse un cri perçant et s'évanouit. Quand il revient à lui, quand il peut se rendre compte de ses sensations, avant même d'avoir retrouvé la mémoire et le jugement, il sent des mains qui le palpent et qui se promènent par tout son corps, il entend une respiration pénible siffler au-dessus de sa tête ; lui, retient son haleine, ne fait aucun mouvement et essaye d'imposer silence au battement de son cœur, comme s'il était

mort. Il se contient assez pour ne pas crier, malgré l'horreur qui l'a saisi au froid contact de cette main d'homme ou de démon.

Il est enfin soulagé; ces mains invisibles ne le touchent plus et semblent s'être éloignées ; il n'entend plus cette respiration sifflante qui sortait d'une autre poitrine que la sienne ; il espère encore une fois être délivré d'un rêve d'autant plus effrayant qu'il l'avait pris pour une réalité. Il se soulève sur les coudes et il s'apprête à se relever ; mais le bruit sec d'un briquet, plusieurs fois répété, est accompagné d'un jet d'étincelles, à la lueur desquelles il voit un homme à genoux près de lui : ces étincelles ont gagné un morceau d'amadou qui communique la flamme à une allumette. Tous les objets s'illuminent un instant, et Badolfo jette un grand cri en apercevant face à face Robert, qui le reconnaît alors, et qui, dans l'émotion de la surprise, laisse tomber tout ce qu'il tient, le briquet et l'allumette, qui s'éteint en tombant. La nuit semble s'épaissir autour d'eux et les presser de toutes parts comme un linceul.

— C'est vous ! vous que je retrouve ici ! dit enfin Robert après un moment de si-

lence. N'ai-je pas rêvé ? Monsignore Badolfo !

Le grand inquisiteur, que Robert interpelle, ne répond pas. Ses dents se choquent, sa langue reste collée à son palais ; il frissonne, il suffoque, il voudrait se cacher, il voudrait fuir, et il n'a pas la force de se mouvoir : il se voit à la merci de son plus cruel ennemi. Puis, quand il sent encore le contact de cette main qui lui semble tour à tour froide et brûlante, tout son corps est saisi d'une douloureuse horripilation.

— Répondez-moi, si vous êtes vivant ! reprend sourdement Robert ; répondez, je vous l'ordonne ! répondez, je vous en supplie ?

— Que voulez-vous ? répond Badolfo, qui obéit au commandement plutôt qu'à la prière. C'est à vous qu'il faut demander plutôt si vous êtes mort ou vivant ! Mort, je vous promets des messes et des obits dans toutes les églises de Rome ; vivant, oh ! pardonnez-moi, ne me tuez pas, ne me laissez pas mourir dans cet horrible lieu, ramenez-moi à la lumière !

— Et Seïla ? qu'avez-vous fait de Seïla? dit amèrement Robert. Vous l'avez fait condamner, et vous la saviez innocente !

— Pardonnez, pardonnez-moi ! murmura le chef de la congrégation du saint-office. Je suis un abominable pécheur !

— Elle est condamnée; mais vous pouvez la faire absoudre, et vous le ferez, oui, vous le ferez, sur votre vie !

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour réparer le mal, pour l'expier, dussé-je finir mes jours dans un cloître.

— Il ne s'agit pas de cloître ; il s'agit de sauver Seïla et son père ; il faut suspendre, il faut casser le jugement.

— Eh bien ! oui, je consens à tout, je promets tout, mais sortons de ce tombeau, sauvons-nous, sauvez-moi d'abord !

— Sortir d'ici ! n'en savez-vous pas les moyens? ne connaissez-vous pas la route? comment êtes-vous venu dans les catacombes?

— J'y suis descendu par ordre du saint-père pour l'élévation d'un corps saint... Mais est-il vrai que vous soyez Hubert Robert ?

— Ne m'avez-vous pas reconnu ? je suis celui que vous avez fait enlever près de la Trinité-du-Mont, celui que vous avez tenu toute une nuit prisonnier au palais du saint-

office, celui que vous osiez faire fouetter par vos valets, celui qui a promis de vous châtier en représailles : me reconnaissez-vous maintenant? Et Seïla, où est-elle? qu'en avez-vous fait?

— Grâce! pitié! disait Badolfo s'agitant aux pieds de Robert : ma vie est dans vos mains, soyez indulgent, soyez généreux!

— Généreux, indulgent, l'avez-vous été pour Seïla? Dois-je vous rappeler vos projets infâmes, vos tentatives insolentes et hardies!

— J'ai mérité la mort, j'ai mérité la damnation; mais j'espère, malgré mon crime, que Dieu me fera miséricorde, et vous aussi.

— Je ne veux pas me venger, je n'ai que faire de votre sang; ce qui m'importe, c'est le salut, c'est la délivrance de Seïla!

— Songeons d'abord à notre délivrance, songeons à ne pas périr de faim et d'effroi dans ces lugubres lieux...

— Il y a bien des heures que j'y suis errant et perdu, bien des heures que je n'ai pris aucune nourriture!

— Vous avez faim? Ah! la faim est un horrible supplice!... Voilà longtemps, dit es-

vous, que vous êtes égaré? Pourquoi? Comment êtes-vous dans ces catacombes?

— J'y suis descendu pour chercher les preuves de l'innocence de Mondaio et de sa fille, je les ai trouvées.

— Quelles preuves? Je ne vous comprends pas. Il me semble, en effet, que ce juif a été condamné trop légèrement; mais il avouait presque...

— La torture, n'est-ce pas? Il a avoué, l'infortuné, qu'il avait assassiné le P. Alexandre dans sa maison, la nuit du jeudi saint, et qu'il avait fait disparaître le cadavre en le brûlant? Et Seïla, l'avez-vous aussi appliquée à la question?

— Hâtons-nous plutôt de nous mettre en marche. Écoutez! on appelle... Non; mais on est sans doute à ma recherche...

— Cette preuve éclatante de l'innocence de vos victimes, la voici! le cadavre du père Alexandre...

— Un cadavre! dit Badolfo avec un mouvement de terreur et de dégoût; le P. Alexandre! dans les catacombes!...

— Oui; le P. Alexandre assassiné dans la campagne de Rome par Marco, le portier du

Ghetto, et jeté par une ouverture des catacombes !

— Dépêchons-nous donc de rentrer à Rome pour sauver un innocent, pour arrêter l'exécution !

— L'exécution ! Quoi ! déjà ? s'écria Robert, retrouvant toute son énergie malgré son extrême faiblesse : l'exécution de Seïla !

— Non, Seïla vivra ; mais son père... il est condamné ; il doit être pendu au coup de midi... Venez, ne tardons pas ; venez donc !

— Midi ! Qui sait si l'heure n'a pas sonné !... Pouvons-nous espérer de revoir le jour ?... Il ne sera plus temps alors !... il n'est plus temps peut-être !

— On me cherche, soyez-en sûr ! On viendra bientôt à notre aide... Faut-il attendre qu'on vienne, ou nous diriger à l'aventure ?

— Attendre !... Nous attendrions jusqu'au jugement dernier ! Savez-vous que je suis perdu depuis plusieurs jours, ce me semble ?

— C'est aujourd'hui le mardi de Pâques et nous sommes entrés dans les catacombes avant la cinquième heure du jour ; il ne s'est pas écoulé une heure encore, et assurément on me cherche à présent...

— Nous trouvera-t-on ? et quand nous trouvera-t-on ? Ne nous arrêtons pas une minute; marchons, marchons toujours...

— Oui, mais si nous nous égarons davantage ?... Si nous rencontrons quelque abîme, quelque serpent ?...

— Qu'importe ! mourir d'une façon ou d'une autre !... Est-ce que je ne suis pas déjà exténué d'inanition ? Oh ! tant que j'aurai un reste de force pour me traîner et pour emporter ce cadavre, je ferai ce qui me semble un devoir sacré !

— Emporter ce cadavre ! Et à quoi bon ? C'est insensé, c'est inutile, puisque le *padre* Alexandre est bien mort...

— Il est mort, mais Seïla, mais Mondaio ne le sont pas, et ce cadavre est pour moi comme un gage de leur salut.

— N'avez-vous pas ma parole pour gage ? Ne vous ai-je pas promis de faire suspendre le supplice, et...

— Vous ! votre parole ! interrompit Robert avec dédain. Permettez-moi d'avoir moins de confiance en vous qu'en moi-même ! Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider à porter ce corps sous le poids duquel je succombe...

— Moi ! reprit Badolfo avec une sorte d'indignation ; moi, porter un mort ! Vous oubliez qui je suis ?

— Ne me le rappelez pas, malheureux, car je me souviendrais peut-être de venger Seïla et de vous punir !

— Mais je ne puis, M. Robert, toucher à un cadavre ! Le rang que j'occupe dans l'Église, le saint-office que je représente...

— Je pourrais vous contraindre, le couteau sur la gorge, à m'obéir, et ce serait de ma part une violence permise... Adieu !

— Où allez-vous ? Au nom de la très-sainte Vierge et de tous les saints, ne m'abandonnez pas !

— C'est donc à vous de me suivre, et vous me suivrez dans l'intérêt de votre vie ; car, n'en doutez pas, je mourrai avant vous...

— Si vous me laissiez seul, je me regarderais comme mort, et je n'aurais plus même une espérance.

— Je ne vous laisserai pas seul, vous dis-je, et quand j'aurai rendu le dernier soupir, vous aurez deux cadavres à dévorer !

— Ah ! éloignez ces horribles idées !...

Vous souffrez donc bien de la faim? Mourir de faim, c'est subir mille morts !

— Tenez, quels que soient mon mépris et ma haine, j'ai besoin d'avoir foi en cette promesse que vous n'épargnerez rien pour réparer l'injustice que vous avez commise. Jurez-moi de sauver Seïla ?

— Je vous le jure, et pour remplir ce serment, je ne souhaite que d'être hors de ce sépulcre. Je fais vœu de donner aux pauvres tout ce qui me revient pour ma part dans les biens confisqués du juif, dans le cas où la confiscation serait maintenue...

— Faites vœu aussi de devenir honnête homme, s'il se peut... Allons, soulevez le corps par les pieds...

— Quelle fatale, quelle déplorable fantaisie ! disait Badolfo en se résignant enfin, malgré sa répugnance, à mettre la main sur un cadavre.

— Je marcherai devant pour sonder le terrain... Hélas ! je sens que je n'irai pas loin !... Je vous le répète, si je meurs avant que nous soyons délivrés, je vous lègue le briquet et le couteau que je porte avec moi ; l'un et l'autre seront peut-être utiles à votre déli-

vrance, et en outre, comme il faut tout prévoir dans cette affreuse situation, je vous lègue mon corps, pour qu'il vous aide à supporter la faim et à attendre vos libérateurs... Vous me comprendrez, quand vous sentirez les angoisses que j'éprouve...

— Ma vie est entre vos mains, sans doute, dit Badolfo effrayé de ces paroles et surtout de l'accent avec lequel Robert les avait prononcées; vous avez sur moi l'avantage de la force, du désespoir et des armes; vous êtes trop généreux, trop bon chrétien...

— Ne me parlez plus; votre voix réveille mes souvenirs et ma fureur... Mais ne me croyez pas capable d'un meurtre, serait-ce pour prolonger mon existence... Je vous dis d'ailleurs que je compte sur vous plutôt que sur moi pour la justification de Seïla. Vous lui apprendrez seulement que je suis mort en pensant à elle et en voulant lui consacrer jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

Robert se tut en soupirant, et Badolfo n'osa plus le troubler dans sa rêverie muette et presque menaçante. Badolfo, malgré les protestations rassurantes du jeune Français, ne pouvait se défendre d'une vive inquiétude

que lui inspirait son compagnon d'infortune; il savait que la faim autorise quelquefois les excès les plus atroces, et que des marins en pleine mer, des mineurs au fond d'une mine, des voyageurs dans un désert, se sont entretués pour se nourrir de chair humaine ; il se représentait alors que Robert, qui le haïssait et qui avait contre lui plus d'un motif de vengeance, ne l'épargnerait pas longtemps. Robert même ne lui avait-il pas parlé d'un couteau, comme s'il songeait à en faire usage? Ce couteau, qui avait déjà servi à un crime, devint l'idée fixe du grand inquisiteur; il s'imaginait à chaque instant le voir briller dans l'ombre, et il tressaillait en reculant pour éviter le coup mortel. Plus d'une fois, tant sa préoccupation était active, il crut sentir le froid de la lame dans ses entrailles, et il ouvrit la bouche pour demander grâce.

Mais Robert marchait toujours, haletant, trempé de sueur, soutenant à peine le fardeau que Badolfo partageait avec lui; ce dernier le suivait machinalement, sans s'informer du but que son guide espérait atteindre. Robert, hélas! exalté par la crainte d'arriver trop tard ou de n'arriver jamais,

hâtait le pas, conjurait ses forces défaillantes et s'en allait au hasard, selon la route qui s'offrait à lui la première. Quand il s'interrogeait tout bas pour connaître sa véritable position, il songeait en gémissant qu'il était peut-être encore plus éloigné de sa délivrance que la veille; car aucun indice ne lui annonçait qu'on vînt à son secours ou qu'il approchât d'une issue : partout mêmes ténèbres et même silence. C'était une tombe immense où il avait la faculté de se mouvoir. C'était l'agonie après la mort.

Soudain il distingue un bruit sourd au-dessus de sa tête; il écoute avec anxiété; le bruit s'est déplacé et continue au loin en se perdant à travers l'épaisseur de la voûte. Ce bruit, c'est la vie, c'est comme un écho de la terre habitée : il a reconnu le roulement d'une voiture. Il bondit de joie; il pousse des cris forcenés qui glacent d'effroi Badolfo; puis, il écoute encore; mais il n'entend plus rien, le bienheureux bruit ne se renouvelle pas; vainement il l'attend, il l'implore, aucun son extérieur ne pénètre dans ce silence qui l'écrase. Cependant il a repris courage, en se disant qu'il a entendu le passage d'une

voiture et que la voûte à cet endroit n'est probablement pas impénétrable. Il recommence à crier, sans obtenir la preuve que ses cris ont traversé la masse de pouzzolane qui le sépare des vivants. Badolfo reste neutre et passif pendant ces expériences ; il est toujours sous l'impression de sa défiance, et il ne pense qu'à se mettre en garde contre un coup de couteau.

— Demeurez ici auprès du corps, dit Robert, pendant que je visiterai les galeries environnantes pour chercher le lieu où nous essayerons de percer la voûte.

— Vous voulez me laisser seul ! répond Badolfo, chez qui succède à la crainte du couteau une autre sorte de peur, celle de l'abandon et de l'isolement. Non, je ne vous quitte pas, j'irai où vous irez ! Vous n'auriez qu'à ne plus revenir !

— Ne savez-vous pas que je renoncerais à vivre plutôt que d'abandonner ce corps qui va proclamer l'innocence de Seïla ?

— Je vous suivrai, et, s'il le faut, ce cadavre, je le porterai seul en vous accompagnant pas à pas.

— Reprenons donc notre précieux fardeau

et marchons en écoutant si le même bruit se répète. Dieu soit loué! je commence à croire que nous sommes sauvés, et Seïla et son père!... Oh! entendez-vous le pas des chevaux, le roulement d'une voiture?...

Robert, qui précipitait sa marche pour se rapprocher de ce bruit presque distinct, éprouve une violente secousse en arrière et retient à peine le cadavre qu'on semble vouloir lui arracher : un cri terrible, déchirant, frappe ses oreilles et se prolonge dans les catacombes ; ce cri accompagne la chute d'un corps qui rebondit à différentes profondeurs avant de tomber avec éclat au milieu de l'eau. Cette chute est suivie d'un clapotement dans l'eau et de quelques plaintes étouffées qui paraissent monter du fond d'un puits. Robert, saisi d'horreur, n'ose faire un pas en avant ni en arrière et serre dans ses mains crispées le cadavre qui a failli lui échapper et dont les jambes pendent à terre. Il ne prévoit que trop le sort de Badolfo, au bruit de l'eau agitée et de ces plaintes qui vont s'affaiblissant.

— Monsignore Badolfo, crie-t-il à plusieurs reprises, où êtes-vous? Que vous est-il arrivé? répondez, répondez-moi!

Mais il n'obtient aucune réponse, et les plaintes qui s'exhalaient comme d'un abîme se sont éteintes. Il écoute, il appelle, il crie encore sans lâcher le cadavre qu'il tient d'une main, tandis que de l'autre il sonde le terrain autour de lui, et fouille les ténèbres. Alors il songe à éclairer un moment le dangereux passage où il se trouve, et il cherche son briquet dans ses poches : il n'a plus que quelques allumettes et un peu d'amadou. La pierre et le fer sont restés à l'endroit où il a reconnu le grand inquisiteur. Que faire? Comment porter secours à Badolfo? Est-il encore vivant? a-t-il péri? Comment avancer? Comment reculer? Cependant, le bruit des pas et des roues retentit de nouveau à travers la voûte. Robert, qui continue d'appeler Badolfo en gémissant, laisse le cadavre, et rampant avec précaution sur les genoux, il arrive au bord d'un précipice où il plonge et replonge son bras qui ne rencontre que le vide.

XXV

L'exécution.

La population de Rome, toujours curieuse et impatiente de voir, comme elle l'était sous les empereurs, qui ne la laissaient pas manquer de spectacles et de pompes publiques, afflue de toutes parts, et fait une foule épaisse, remuante et bruyante, aux alentours de la place d'Espagne, où doit avoir lieu le supplice du juif. Toutes les fenêtres sont garnies de monde et pavoisées avec des tapis, des étoffes de velours ou de taffetas, et même

avec des nappes où sont attachés quelques bouquets de fleurs inodores. Il y a des spectateurs qui ont loué leur place sur les terrasses des maisons. En bas, dans les rues, les petits enfants, pour qui tout est prétexte de fête et de divertissement, promènent leurs cierges et leurs torches en criant à tue-tête, en riant et en chantant, ainsi que lors de l'illumination des Moccoletti, qui termine les féeries du carnaval romain.

Ce jour-là, les églises sont vides comme tous les jours, quoiqu'on y dise des messes funèbres à la mémoire du bon *padre* Alexandre; le glas des morts tinte dans chaque paroisse et dans chaque couvent : Rome, où les cloches, suivant le proverbe populaire, sont plus nombreuses que les sonneurs et les paroissiens, ébranle les airs par une étourdissante sonnerie que composent mille sons différents et plus discordants qu'harmonieux, depuis le plus grave jusqu'au plus aigu. Mais les oreilles romaines sont accoutumées à cette musique qui ne leur fait grâce que durant la semaine sainte; le peuple ne prend pas garde aux cloches, qui l'appellent en vain dans les églises tendues de noir : il se porte avec un

empressement qui se manifeste par des clameurs et des gestes désordonnés vers le lieu de l'exécution et de l'amende honorable ; mais celle-ci ne peut admettre qu'un petit nombre d'élus : la place de la Juiverie est très-resserrée, le Ghetto est fermé et gardé par des soldats, les rues qui aboutissent à la place sont étroites et tortueuses ; les maisons qui ont vue sur le théâtre de la cérémonie sont peu élevées et n'ont pas beaucoup de fenêtres : force est donc à la multitude de se rabattre sur le lieu de l'exécution qui présente du moins, de l'espace et des facilités pour voir.

La place d'Espagne, une des plus belles de la ville, peut contenir vingt mille personnes, tandis que la naumachie de Domitien, qui occupait le même endroit, recevait plus de cinquante mille spectateurs sur ses amphithéâtres circulaires. Mais l'escalier gigantesque qui conduit à l'église de la Trinité-du-Mont, sur le Pincio, et qui fait face à la rue Condottiere, supplée en quelque sorte aux gradins de la naumachie antique, en offrant aux curieux qui s'y pressent ses deux cents degrés et ses six vastes esplanades à rampes de

pierre. C'est là surtout que se sont donné rendez-vous ceux qui veulent être plus près des condamnés et de la potence, qui est dressée à la gauche de cet escalier et qui s'élève de dix pieds au-dessus d'un échafaud élevé lui-même de plusieurs toises à côté d'un vaste bûcher de bois résineux, de foin et d'étoupes. Il y a encore bien d'autres places qui semblent disposées exprès pour le public jaloux d'assister à une pendaison et à un holocauste de juif : sans parler du collége *de Propaganda fide*, qui a convoqué ses élèves au spectacle édifiant d'un auto-da-fé, sans parler du palais Lepri, du palais de l'ordre de Malte et du palais de la cour d'Espagne, qui ont tous reçu autant de monde qu'ils en peuvent mettre aux fenêtres, la rue Condottiere, qui s'ouvre vis-à-vis de l'échafaud et qui aboutit au Corso en s'exhaussant, est encombrée de foule depuis le lever du soleil ; la rue del Babuino, qui débouche de la place du Peuple dans celle d'Espagne, regorge de gens de la campagne accourus au bruit d'une exécution, et tout le long du mont Pincio, devant le monastère et l'église de la Trinité, devant la villa Medici, des gens assis, debout, grimpés sur les arbres, les

bornes et les parapets, attendent l'arrivée de la procession qui accompagne l'assassin du P. Alexandre, et qui est partie du palais du saint-office avant le retour de monsignore Badolfo.

Cette foule immense n'a pas encore pris son assiette ; elle se heurte, elle se tasse ; un tumulte inexprimable se manifeste çà et là ; car il n'y a pas un soldat, pas un homme de police pour maintenir l'ordre. Les femmes et les enfants crient, les hommes jurent, les chiens hurlent et les cloches sonnent sans interruption. Les rumeurs les plus bizarres et les plus variées circulent et agitent les esprits, en donnant beau jeu aux langues qui ne se reposent pas plus que les cloches à Rome : on raconte que le juif Mondaio a déclaré qu'il avait tué le capucin pour savoir ce que devenaient les hosties avalées par les chrétiens ; on raconte encore que cet abominable juif se lavait le corps avec du sang de chrétien pour se guérir de la lèpre ; puis on dit que sa fille doit abjurer le judaïsme et entrer dans un couvent ; on dit ensuite que cette juive, qui est fort belle, a été possédée du démon et qu'elle a vomi deux crapauds et

trois serpents lorsqu'on lui a fait baiser le crucifix. Ailleurs le sujet de l'entretien est différent : on parle de la nouvelle sainte Valère que le pape a promise au roi de France; on parle de l'*élévation* du corps de la sainte dans les catacombes ; on parle de la cérémonie qui a eu lieu le matin même... Soudain, des bruits sinistres se répandent avec la rapidité de l'éclair : l'exécution est ajournée faute d'un exécuteur, celui de la congrégation de justice ayant refusé de prêter son concours à la mise à mort d'un juif condamné par l'inquisition ; or, depuis plus de vingt ans, l'inquisition, n'ayant prononcé aucune peine capitale, se trouvait privée d'un bourreau en titre : c'étaient les confrères qui se chargeaient d'exécuter à huis clos les sentences correctionnelles du tribunal.

Mais voici pourtant la procession du condamné qui s'avance du côté de la Propagande ; on entend les chants d'église et les *Miserere* psalmodiés par les pénitents, on voit briller les cierges et flotter les bannières. Le silence gagne de proche en proche, et finit par s'établir sur cette vaste assemblée qui devient immobile et attentive ; la foule s'écarte

d'elle-même avec respect, pour livrer passage au cortége composé de pénitents de toutes couleurs, ayant à leur tête des porte-croix et des guidons; les confréries des métiers et des communautés religieuses ont fourni chacune leur contingent; chaque couvent d'hommes est représenté par quelques moines, et tous les capucins du généralat de Rome ont été convoqués aux sanglantes funérailles du père Alexandre. On se signe, on s'agenouille, on se prosterne, devant les bannières des patrons. Des enfants à moitié nus et en haillons précèdent ou accompagnent les pénitents et les moines, pour recueillir dans des cornets de papier la cire qui coule des cierges. La procession traverse la place et va se ranger sous l'échafaud où Mondaio et sa fille ne tardent pas à paraître. Derrière eux est l'exécuteur couvert d'une robe et d'un capuchon noirs.

Mondaio semble résigné; il marche et se soutient péniblement sur ses pieds endoloris par la torture des brodequins et enveloppés de bandelettes tachées de sang; par moments, deux pénitents l'aident et l'empêchent de rester en chemin; mais il regarde la

foule d'un air calme et dédaigneux, la foule qui lui lance des regards irrités ou des huées provoquantes. Il est vêtu du *san benito* affecté aux condamnés dans les exécutions du saint-office, et sous cette robe noire parsemée de flammes peintes, il a les mains liées ensemble, malgré le texte de l'arrêt qui lui ordonne de porter un gros cierge allumé depuis le lieu de l'amende honorable jusqu'au lieu de l'exécution. Ses mains ont été brûlées à la question avec un feu de soufre, et il ne peut se servir de ses doigts affreusement écorchés. C'est un juif qu'on a tiré des prisons du saint-office qui porte le cierge de l'amende honorable. Seïla, couverte d'un voile de crêpe tombant jusqu'à terre, échappe du moins aux regards et aux insultes. Le bourreau qui la suit n'a pas la contenance ordinaire des bourreaux; il s'arrête par intervalles en lançant un coup d'œil perçant à travers les trous de son capuchon; il hésite, il se consulte; enfin il s'approche d'une femme qui tient deux enfants dans ses bras, et qui leur explique le spectacle nouveau et lugubre auquel ils assistent.

— La Tanca, lui dit-il d'un ton brusque et

impérieux, va-t'en avertir Nisida que Marco est décidé à mourir, si elle ne vient lui pardonner tout à l'heure ! Invite-la surtout à se hâter, sans perdre le temps à se parer de ses joyaux !

La Romaine à qui s'adresse cette allocution se détourne avec autant de surprise que de dégoût et emporte ses enfants, qui la supplient en vain de ne pas les empêcher de voir le supplice. Une fumée rousse s'élève du bûcher qu'on allume, et forme un nuage épais qui cache le Pincio et s'étend comme un dais au-dessus de l'échafaud. Des cris de joie éclatent de tous côtés à ce prélude de l'exécution ; c'est à qui arrivera le plus près du bûcher et de l'échafaud. Il y a, dans la foule qui s'efforce en sens contraire, un mouvement oscillatoire semblable à une marée montante; il y a aussi quelque chose du bruissement des vagues dans cette multitude emprisonnée par elle-même. Un épisode imprévu fait diversion un instant à l'impatiente curiosité des assistants.

On apportait un mort à l'église Saint-André-delle-Fratte attenant à la Propagande, où il devait être enterré sans grande céré-

monie. Le convoi se composait de quatre confrères *della morte* couverts de grandes capes noires avec capuchons qui n'avaient d'ouvertures qu'à l'endroit des yeux : ces confrères avaient sur le dos et sur la poitrine une tête de mort et deux tibias en étoffe blanche; l'un d'eux tenait une bannière noire où se trouvait la même représentation funèbre; les trois autres tenaient des torches allumées. Une civière, offrant de pareils insignes sur un fond noir, était portée par deux confrères *della penitenza*, vêtus de gris et encapuchonnés comme tous les pénitents de Rome, la croix et les instruments de la passion en rouge sur le devant de leur robe. Sur cette civière était étendue une jeune femme qui paraissait endormie ; car son visage laissé à découvert, quoique de couleur de cire, n'avait pas été bouleversé par l'agonie, et n'était point encore marqué du sceau de la mort. Ses cheveux étaient peignés et nattés avec soin ; on les avait ornés d'épingles d'or et de perles ; mais la couronne de roses blanches et d'immortelles, qu'on pose toujours à Rome sur la tête des personnes décédées en état de grâce, c'est-à-dire après avoir reçu

tous les sacrements, semblait avoir été refusée à la défunte. Elle était suivie par deux ou trois femmes qui se livraient à une sorte de douleur d'apparat, renouvelée des pleureuses de l'antiquité, et par deux ou trois hommes qui psalmodiaient le *De profundis*.

Le peuple qui, à Rome plus que partout ailleurs, accorde aux morts une espèce de culte respectueux et solennel, s'écarta de lui-même, pour que le convoi pût entrer dans l'église : à son passage, ceux qui se trouvaient le plus près se mirent à genoux et tout le monde se signa. Le nom de la morte fut aussitôt dans toutes les bouches : on sut que Nisida, la jolie fille du quartier de la Minerva, s'était noyée dans le Tibre, et qu'on avait la veille retrouvé son corps près du pont des Quattro-Capi. On ajoutait que le prêtre qui l'avait confessée la veille de Pâques s'étant porté fort qu'elle ne serait pas damnée malgré son suicide, le clergé de Saint-André-delle-Fratte avait daigné consentir à lui donner la sépulture chrétienne ; autrement, elle eût été inhumée dans le cimetière des protestants, devant la pyramide de Cestius. Nisida était bien connue par sa beauté et par

ses amours ; on la regrettait généralement et l'on approuva la conduite du clergé qui allait l'admettre dans un des caveaux de l'église. Quant aux causes de sa mort, on était d'accord sur ce point qu'elle n'avait pu survivre à la honte d'aimer un juif. On avançait plus timidement qu'elle s'était reproché d'avoir secondé, à son insu, le meurtre du P. Alexandre dans le Ghetto.

Le cortége des condamnés, que le convoi de Nisida avait interrompu, se remit en marche ; mais l'exécuteur masqué, au lieu de suivre le juif et sa fille, restait arrêté, la tête inclinée, les bras pendants, vis-à-vis de Saint-André-delle-Fratte où la morte venait d'être conduite : il semblait avoir pris racine à cette place, et n'étaient les profonds soupirs qui soulevaient sa poitrine, on l'aurait cru changé en statue. Tous les yeux se portèrent sur lui et on le désigna du doigt ; les petits enfants, à qui l'on apprend dès le berceau à redouter la *mala pasca*, fantôme de vieille femme habillée de deuil qu'on voit apparaître à l'approche d'un malheur, commencèrent à crier : *Mala pasca!* mais personne n'osa sommer le bourreau masqué de rejoindre ses victimes, et un

espace vide se forma autour de lui, jusqu'à ce que Baretti, plus hardi que les autres, vint en sautillant lui frapper sur l'épaule et lui dire avec un sourire de barbier qui tient son homme par le nez :

— *Mio caro,* que voulez-vous que devienne sans vous ce digne juif qui s'ennuie certainement d'attendre ?

— Morte ! murmurait l'exécuteur en portant la main à son front : morte à cause de moi ! morte !... C'est bien !

Il fallut à bras d'hommes transporter sur l'échafaud Mondaio, que ses jambes mutilées ne pouvaient plus soutenir, et Seïla, que ses forces abandonnaient : l'exécuteur vint se placer entre eux, mais il était si douloureusement absorbé lui-même, qu'il demeurait comme étranger à l'exécution, et qu'il n'eût pas préparé la corde de la potence, si quelqu'un ne la lui eût mise dans la main. Le bûcher jetait une grande lueur, et la flamme montait en petillant à la hauteur du gibet. Le silence le plus complet règne par toute la place, et l'on n'entend que la voix des pénitents qui sont en prière autour de l'échafaud.

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écrie Seïla en se jetant dans les bras de Mondaio qui la repousse, abjurez, pour ne pas mourir !

— Laissez-moi mourir ! répond le juif avec amertume : je meurs sans regret, puisque je n'ai plus d'enfant.

— Je vous l'ai dit, je suis chrétienne, reprend la jeune fille avec fermeté : c'est le Dieu des chrétiens qui m'a sauvée !

— Sauvée? malheureuse ! répond avec dédain Mondaio, qui continue à la repousser. En effet, on t'a fait grâce de la vie !...

— Vous ne me comprenez pas !... Un lâche, un infâme, l'auteur de tous nos maux, a voulu porter la main sur moi et m'outrager...

— Et cet infâme est un chrétien ! et tu as quitté la foi de tes pères pour la religion de ce monstre !...

— Je n'avais plus de salut à espérer qu'en Dieu, et c'est à Dieu que je me suis adressée; j'ai fait une prière à la sainte Vierge, à la mère de Jésus-Christ; j'ai remis dans ses mains la garde de mon honneur en péril, et aussitôt je me suis sentie animée d'une foi divine, j'ai fait au ciel le sacrifice de cette vaine beauté qui allait me perdre ; j'ai eu le courage de

renoncer à tout ce que j'aime, en me jetant à terre sur un brasero enflammé pour me défigurer...

En disant ces mots qui frappaient son père de pitié et d'horreur, elle leva son voile et montra son visage brûlé qui ne formait plus qu'une plaie vive. Mondaio ne put retenir un cri et se cacha la face dans ses deux mains.

Mais on entend un bruit sourd qui sort de terre, au pied de l'échafaud : ce sont des coups réitérés contre les flancs intérieurs du mont Pincio; ces coups, semblables au travail d'une mine, paraissent venir toujours du même point; mais tantôt ils retentissent de plus près, tantôt ils ont l'air de s'éloigner : parfois ils communiquent une sorte d'ébranlement au sol environnant. Une terreur panique s'empare des gens de la procession qui entourent l'échafaud et qui se hâtent de quitter leur poste; quelques-uns même s'enfuient avec des clameurs et des signes de croix. On croit qu'un abîme va s'ouvrir et engloutir les condamnés du saint-office. On parle d'un volcan souterrain. L'échafaud et le bûcher ne fixent plus l'attention des assistants; l'exécution est oubliée ; Mondaio et sa fille pour-

raient descendre librement sur la place sans qu'on songeât à les retenir. L'exécuteur ne s'occupe plus d'eux et leur tourne le dos pour disposer le nœud coulant qu'il a l'air d'essayer lui-même à son cou.

Alors seulement se répand la nouvelle de l'événement des catacombes. On raconte que le démon a emporté le corps de sainte Valère, et qu'il a mis en fuite, avec d'effrayants prodiges, les commissaires nommés par le pape pour l'*élévation* de la sainte. On ajoute que le grand inquisiteur, qui était sans doute en état de péché mortel, a été lui-même enlevé par le démon. Ces contes absurdes sont bientôt enrichis de circonstances plus absurdes encore. Mais Fragonard et l'abbé de Saint-Non se trouvent là : ils revenaient tristement de San-Lorenzo sans avoir pu voir monsignore Badolfo, que les uns prétendaient sorti des catacombes et retourné au palais du saint-office, et que les autres soutenaient avoir péri par l'effet de la malice du diable. Ils étaient l'un et l'autre plus inquiets du sort de Robert, lorsque le hasard les conduisit sur la place d'Espagne. Ils s'étaient approchés de l'échafaud, peut-être pour interroger les con-

damnés, pour leur demander ce que Robert était devenu. Ils furent donc les premiers à entendre les bruits souterrains qui les étonnèrent sans les effrayer, et qui leur parurent de nature à être étudiés pour en rechercher la cause. Saint-Non, qui connaissait parfaitement la topographie de Rome, pensa d'abord que c'étaient des ouvriers qui travaillaient dans les conduites d'eau de la fontaine Trevi; mais Fragonard, ayant appuyé son oreille contre terre, déclara qu'il avait distingué des cris, et que les coups, qui continuaient sans relâche, devaient être appliqués contre une voûte sonore. Il frappa du pied à plusieurs reprises, pendant que les plus curieux ou les plus hardis se rapprochaient lentement pour être témoins de ces expériences, et des coups réguliers répondirent à ceux qu'il avait transmis comme un signal. Il se pencha de nouveau vers le sol et entendit une espèce de cri étouffé qui n'avait rien d'humain, et qui fit reculer encore une fois les moins timides.

— Il y a quelqu'un là! s'écria Fragonard avec son impétuosité généreuse. On frappe, on crie, on demande du secours!

— C'est un écho, dit Saint-Non; l'aqueduc souterrain qui mène l'eau à la fontaine Trevi passe directement dans la rue Condottiere...

— Qui sait? un malheureux est là-dessous; j'en suis sûr; je l'ai entendu! Il m'a entendu aussi. A l'œuvre! Sauvons-le! Si c'était...!

Il saisit une hache qui a servi à la construction du bûcher et de l'échafaud; il creuse la terre avec une énergique activité; Saint-Non a pris une bêche que le hasard lui fait rencontrer, et il imite son ami, qui a bientôt d'autres imitateurs. La foule est en suspens; elle suit des yeux et de la pensée les travaux qui s'exécutent dans un but qu'elle n'apprécie pas bien encore; car elle a peine à comprendre comment un être vivant se trouve emprisonné sous terre dans la place d'Espagne. On n'entend plus que les pioches et les bêches qui pratiquent une large tranchée. Fragonard et Saint-Non sont toujours à la tête des travailleurs, et leur zèle redouble celui de tout le monde. La voûte de terre vient d'être percée, et les cris de la victime qui voit le jour, en bénissant ses libérateurs, s'échappent clairs et distincts par l'ouverture qu'on a faite au souterrain où un infortuné

était enseveli vivant. Un cri de joie et d'enthousiasme s'élève de toutes parts.

— Robert ! c'est Robert ! dit avec émotion Fragonard qui agrandit l'ouverture avec ses mains pour le revoir plus vite et qui sent ses yeux s'obscurcir de larmes. Où est-il ? Où es-tu, Robert? mon pauvre Robert !

— Est-ce possible? disait Saint-Non qui disputait à Fragonard le bonheur d'embrasser le premier leur ami. Quelle fantaisie a-t-il eue de pénétrer dans l'aqueduc souterrain? Mais non, il était dans les catacombes !

L'excavation est assez large pour qu'un homme puisse y passer ; Fragonard et Saint-Non s'empressent d'arriver jusqu'à Robert, qu'ils ont entrevu dans l'ombre et dont ils reconnaissent la voix ; mais ce n'est pas lui qui se présente à l'ouverture pratiquée dans les catacombes , c'est une tête livide et inanimée ; c'est un cadavre couvert d'un froc taché de sang ; c'est le P. Alexandre, qui reparaît mort, et qui vient accuser son assassin. La foule l'a reconnu et le nomme en se signant , en s'écartant : Fragonard et Saint-Non tirent à eux ce corps, que Robert rapporte en triomphe ; et Robert, épuisé de faim, de

fatigue et d'anxiété, pâle, les yeux mourants, les cheveux épars, se montre à son tour, et tombe dans les bras de ses amis, en criant d'une voix solennelle :

— Voici le corps du P. Alexandre, assassiné par Marco dans la campagne de Rome, le soir du jeudi saint. Mondaio et sa fille sont innocents !

Il s'est évanoui, sans avoir levé ses regards vers Seïla qui s'enveloppe plus étroitement dans les plis de son voile noir, et qui s'agenouille sur l'échafaud, tandis que son père demande que l'arrêt du saint-office s'exécute. De nouveaux cris éclatent dans la place, et l'on se montre l'un à l'autre un patient qui pend au gibet. Ce n'est pas le juif dont l'innocence vient d'être proclamée, c'est Marco qui s'est fait justice de ses propres mains.

Monsignore Badolfo avait trouvé la mort dans les catacombes ; Mondaio et sa fille furent acquittés après un second jugement qui constata le crime de Marco ; mais les

biens de Mondaio restèrent confisqués comme étant de bonne prise au profit de l'Église : il en mourut de chagrin. Sa fille, qui avait fait le sacrifice de sa beauté pour se défendre contre les outrages du grand inquisiteur, n'épousa pas Robert : elle avait abjuré le judaïsme et elle se voua exclusivement à desservir une chapelle qui fut fondée à l'endroit même où Robert était sorti miraculeusement des catacombes. Cette chapelle en plein air se voit encore à gauche de l'escalier de la Trinité-du-Mont.

Cette aventure laissa dans l'esprit de Robert une mélancolie dont il ne se débarrassa jamais et qui a transpiré dans la plupart de ses tableaux représentant des ruines ou des paysages. Fragonard, grâce à la protection du comte de Noriac, conserva son titre de pensionnaire du roi, et devint, presque sans travail, un des peintres les plus charmants de l'école française du XVIII[e] siècle. Saint-Non, de plus en plus passionné pour les arts, dessina tout ce qui était à dessiner en Italie et revint se ruiner en France par la publication de son grand *Voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, en regrettant de n'être pas plus riche

pour faire graver tous ses dessins. Quant au directeur de l'Académie de France qui s'était réconcilié avec les trois amis, il tomba dans une dévotion outrée, il ne peignit plus que des sujets religieux, et il signala la fin de sa déplorable administration, en expulsant de l'Académie un pensionnaire qui n'avait pas fait ses Pâques.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

XIV. L'incendie. . . . . Pag. 5
XV. Le sang de l'agneau. 19
XVI. Le grand inquisiteur. 43
XVII. La discipline. 63
XVIII. Angoisses. 85
XIX. Le baptême du juif. 101
XX. Projets. 133
XXI. La torture. 149
XXII. Descente dans les catacombes. 167
XXIII. Le corps saint. 187
XXIV. Les ténèbres. 213
XXV. L'exécution. 231

FIN DE LA TABLE.





